16e année
chaque
mois
n° 174
mai 1968

FICTION

autres
éditions :
anglaise,
allemande,
espagnole,
japonaise.

NOUVELLES

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Philippe Druillet :
Mais où sont les monstres d'antan ?
(voir page 151)

Un maître de la S.F. moderne

Philip José Farmer est considéré aujourd'hui en Amérique comme l'un des grands écrivains du moment. En inscrivant son nom à son programme, le Club du Livre d'Anticipation comble une lacune. Car, malgré l'imposante série de nouvelles qui l'avaient révélé dans la revue **Fiction**, aucun roman de Farmer n'avait encore paru en France.

LES AMANTS ETRANGERS est une œuvre qui a fait date et qui a révolutionné la science-fiction américaine. Sous son titre original : **The lovers,** sa réputation avait depuis longtemps franchi nos frontières. Le roman raconte l'aventure d'un Terrien, Hal Yarrow, pris dans le carcan rigide d'une société ultra-puritaine, dominée par le tout-puissant Clergétat. Une expédition sur la lointaine planète Ozagen ouvre à Hal Yarrow la voie de la libération. Sur ce monde il s'attache à une étrange créature pourchassée : une **lalitha,** pareille en tout point à une femme de la Terre bien que n'étant pas humaine. Il trouve en elle une raison d'être et devient un étranger parmi les siens, un paria que l'on condamne. Mais la nature profonde de l'inhumanité de la **lalitha** se révèle de façon dramatique au terme de leur union, tandis que l'auteur échafaude une hypothèse biologique audacieuse, de nature purement S.F.

L'UNIVERS A L'ENVERS est l'histoire d'un monde incroyable. Un monde apparemment dément mais soumis en réalité à la plus rigoureuse des lois. Un monde dont les habitants sont victimes d'un sort absurde qui a pourtant une signification inéluctable. Les êtres qui ont façonné ce monde les ont placés là dans un certain but, mais quel est ce but mystérieux ? La recherche du « pourquoi » et du « comment » des choses lance les héros de l'histoire dans de violentes péripéties, qui se terminent dans un climat de cataclysme planétaire.

Voir annonce au dos de la couverture

Bon de commande page suivante

Au prochain sommaire de "Fiction"

ROBERT SHECKLEY et HARLAN ELLISON

Je vois un homme assis dans un fauteuil, et le fauteuil lui mord la jambe

La nouvelle la plus provocante et la plus anticonformiste de l'année.

DANIEL F. GALOUYE

Le rêve et l'envol

Le retour d'un auteur important, dont on n'a pas oublié "Le monde aveugle" et "Les seigneurs des sphères".

J.G. BALLARD

Les sculpteurs de nuages de Corail D

Un nouveau récit du chef de file de la jeune école anglaise.

Collection Galaxie-Bis

Le public français de S.F. qui, chaque mois, grâce à **Fiction** et **Galaxie,** se voit proposer une importante sélection des meilleures nouvelles du genre, était quelque peu frustré dans le domaine du roman depuis la disparition du Rayon Fantastique.

Nos lecteurs considèrent donc, comme nous, que la création de la collection Galaxie-Bis était une nécessité impérieuse. Six fois par an, Galaxie-Bis continuera de vous révéler les œuvres inédites et marquantes des maîtres du genre et des jeunes auteurs qui s'imposent dans les pays anglo-saxons.

Titres disponibles :

3 - ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace

4 - A.E. VAN VOGT - La maison éternelle

5 - CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres

6 - JAMES BLISH - Semailles humaines

Chaque volume : 6 F, en vente aux

Editions Opta, 24 rue de Mogador - Paris (9e)

A paraître :

7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire

8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3

9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga

Au prochain sommaire de "Galaxie"

Le début d'un étonnant roman de

FREDERIK POHL

L'âge du plaisir

Une visite détaillée, déconcertante et fascinante du XXVIe siècle en compagnie d'un homme ressuscité d'entre les morts.

FRITZ LEIBER

Soir d'orage

Deux solitudes, un téléphone, un transmetteur de matière...

ROBERT SHECKLEY

Cité aux pieds d'argile

Un tableau mordant des joyeux lendemains de l'urbanisme. Le retour attendu de l'auteur qui symbolisa le mieux l'ancien "Galaxie".

RICHARD McKENNA

Le long chemin

Comme **Chasseur, reviens** (n° 167 de **Fiction**), cette nouvelle histoire de Richard McKenna se déroule parmi le corps des biotechniciens de la Patrouille Galactique, ces « durs à cuire », ces « têtes brûlées » qui sont le type favori de héros de cet auteur. Il nous raconte ici l'odyssée d'une de ces fortes têtes, personnage primaire et en même temps singulièrement attachant, qui fait face aux événements avec un entêtement obstiné et une complète absence de scrupules. Ce récit fait partie des œuvres posthumes de Richard McKenna, parues après sa mort survenue en 1966.

Le biotechnicien en chef Skinner Webb, un peu chauve et trapu sous la combinaison grise de travail, uniforme de la Patrouille Galactique, marchait devant son adjointe sur le sentier menant au Défilé de Cristal. De part et d'autre, des phytozoaires de toutes dimensions se détachaient de leurs branchettes et de leurs tiges pour entrer dans la danse tourbillonnante, piaillante et multicolore au-dessus de sa tête. Les phytos étaient toujours curieux.

Webb s'assit sur une corniche translucide surplombant des eaux blanches et bleues qui cascadaient sur des roches de quartz laiteux, trente mètres plus bas. C'était devenu un de ses endroits préférés, le dernier mois de cette mission de secours, et on n'aurait pu choisir coin plus attrayant pour une noyade. Il fit signe à son adjointe de s'asseoir aussi.

— « Vry, » lui dit-il, « il y a une chose dont je désire vous parler. »

Vry Chalmers lui lança un regard attentif. Elle était petite et élégante sous sa combinaison de la Patrouille. Des boucles noires et serrées encadraient la partie supérieure de son visage en forme de cœur. Ses grands yeux noirs, très écartés, étaient un peu assombris. Elle ne dit rien.

Webb éleva sa voix bourrue pour dominer le bruit de l'eau. « Vry, je songe à abandonner l'astronef pour rester ici. »

— « Non ! » fit-elle, redressant le buste. « Ne plaisantez pas ! »

— « Ce n'est pas une plaisanterie, Vry. Quand vous décollerez dans trois jours, il y aura longtemps que je serai parti. »

— « Mais pourquoi me le dire ? »

— « Parce que je désire que vous veniez avec moi. Nous formons une équipe et j'ai besoin de vous. »

Elle se pencha vers lui, ses petits poings serrés sur ses genoux. « Comment pourrions-nous réussir, Skinner ? Il n'y a que cette unique colonie. Le capitaine Kravitz nous retrouverait en moins d'une heure. »

— « Les Conover nous cacheront. Nous pouvons feindre une noyade ici, dans le défilé, y jeter nos bottes ou d'autres objets. J'ai dressé les plans avec Clay et Celia Conover. »

Les lèvres de Vry tremblèrent. « Oh ! Skinner, je... je... mais la Patrouille reviendra... »

— « Si loin, plus loin que la limite du néant ? Pas d'ici des années, peut-être même pas avant une génération. Mais alors nous serons tous les deux des Conover. »

Vry se dressa de nouveau et haussa ses noirs sourcils. « Que voulez-vous dire, nous serons des Conover ? »

— « Par le mariage. Je parie que vous aurez conquis Clay en un mois. Et le vieux roi Conover m'a à peu près promis que j'aurais Celia et vingt-cinq mille kilomètres carrés de terres. »

Vry se leva. Son visage s'était brusquement empourpré.

— « Non ! » dit-elle, les yeux étincelants. « Nous avons prêté serment, vous l'oubliez ? »

Webb se mit debout, écrasant la minceur de Vry de son torse puissant. « Non, je ne l'oublie pas. Je me rappelle aussi qu'il comportait une phrase sur l'aide à apporter aux humains en difficulté sur les planètes lointaines et entre les étoiles. »

— « Alors ? »

— « Alors, ils ont besoin de nous ici. Ils étaient à deux doigts de la famine quand nous avons capté leur appel et sommes venus. Un an après notre départ, ils seront de nouveau affamés et il n'y aura probablement pas un vaisseau de la Patrouille à moins d'un kiloparsec. »

— « Que le capitaine Kravitz en soit juge. »

— « Il a les mains liées. Seul le Premier Pouvoir est en mesure de réaffecter un poste élevé tel que celui de biotechnicien. Vous le savez. Je pense même qu'il ne sera pas trop difficile de tromper Kravitz si nous feignons la noyade... »

— « Non, vous ne le tromperiez pas. Il est loyal, si vous comprenez ce que je veux dire. »

Webb se rassit et respira profondément. La transpiration emperlait la partie dénudée de son crâne. Il frotta le dos de son épais poignet contre son nez cassé.

— « Asseyez-vous, Vry. Ne vous énervez pas. Je suis loyal envers ces six cents et quelques pauvres diables qui s'efforcent de se fabriquer un monde ici, dans le nulle part ! »

Elle restait debout. « Des histoires. Conover cherche à fonder une dynastie. C'est pour ça qu'il est venu si loin. A part les Breck et les Spinelli, tous ces gens sont des idiots congénitaux. Conover les a choisis exprès. Voilà pourquoi nous n'arrivons pas à leur enseigner la culture d'un champ biologique du troisième ordre. » Elle haletait.

— « Ce sont des humains et ils sont dans le pétrin. »

— « En tout cas, je ne me joindrai pas à eux et vous non plus. »

Webb se leva d'un bond, sa lourde mâchoire serrée.

— « Voyons, Vry, » fit-il, le front plissé, « vous n'allez tout de même pas raconter à Kravitz ce que je vous ai dit... ? »

— « C'est mon devoir de le lui signaler. Vous tentiez de m'entraîner à déserter. Mais je me tairai si vous ne bougez pas. »

— « Bon sang de bois, Vry, nous sommes des compagnons de bord et c'est moi qui vous ai enseigné tout ce que vous savez de Biotechnique, et je croyais que cette planète vous plaisait... »

— « C'est la planète la plus ravissante que je connaisse, et j'espère bien ne jamais la revoir ! » lança-t-elle, en colère.

Elle pivota et reprit le sentier vers les ateliers de la colonie où la forme cylindrique du VPG *Carlyle* se dressait au-dessus des plus hautes frondaisons. Une auréole joyeuse de phytos s'abattit en bourdonnant au-dessus d'elle. Elle paraissait petite et décidée. Webb la suivait des yeux, bouillonnant de colère.

— « Chalmers ! » cria-t-il soudain. Elle stoppa pour le regarder. « Montez vos affaires à bord et commencez les vérifications annuelles des unités biologiques. Il faut que ce soit terminé avant le décollage. »

— « Elles ne s'imposent pas avant des mois. Vous aviez dit que nous y procéderions sur la planète Belconti, » protesta-t-elle. « Pourquoi... »

— « Parce que je suis le technicien en chef et que vous n'êtes

que de seconde classe, voilà tout. Vous avez prêté serment, vous vous en souvenez ? »

— « Oui, chef, » répondit-elle d'une voix ténue qui se perdit presque dans le fracas des eaux tumultueuses.

De la musique flottait parmi les troncs d'arbres sur la pelouse des Conover, la nuit avant l'envol. Dans l'air, des nuages de phytozoaires dansaient dans une débauche de couleurs mouvantes à travers les faisceaux des projecteurs bien répartis, laissant les branches presque à nu. Les phytos aimaient Mozart. Le capitaine Kravitz et les officiers du *Carlyle* se mêlaient aux Breck et aux Spinelli en un groupe entourant le Roi Conover. Skinner Webb, resplendissant dans son uniforme d'apparat bleu et or, s'écarta avec Celia Conover.

Elle était blonde, potelée, rose et ivoire, et Webb voyait encore ses yeux bleus même quand il ne les regardait plus. Elle portait une courte robe blanche sans manches avec la comète barrée des Conover brodée en bleu sur une épaule, et elle avait de douces rondeurs sous tous les angles d'où la considérait Webb, que ce fût en gros ou en détail. Il frotta ses paumes moites et ses doigts puissants sur ses hanches.

— « Vous comprenez la situation, Skinno, » disait-elle. « Nous avons dû liquider tout pour venir ici et maintenant nous sommes sur le sable. Nous ne pourrions rentrer qu'en miséreux. Notre planète est trop éloignée dans le vide pour qu'on la commercialise. Mais si nous restons, nous mourrons de faim. »

— « Mais non, je ne pense pas, Celia, » fit Webb, le souffle court. « Vous avez des autoclaves à bois que j'ai installés et tôt ou tard vos gens mettront au point ou découvriront une protéine indigène qu'ils seront en mesure de recomposer... »

Elle lui prit le bras.

— « Les autoclaves tomberont en panne et nous serons incapables de les réparer, » dit-elle, d'un ton sec. « De plus qui accepterait de manger cette atroce bouillie d'un bout de l'année à l'autre et d'année en année ? Si vous partez, c'est la famine pour nous, Skinno. Je le sais ! »

— « Voyons, Celia... »

— « Nous crèverons de faim, je vous répète. La prochaine fois, nous n'aurons pas la chance d'entrer en liaison avec un vaisseau

de la Patrouille. Skinno, il faut à tout prix rester avec nous. Avec moi. » Elle s'accrochait des deux mains à son bras.

— « Par les espaces bleus, ma petite, je voudrais rester ! J'en ai envie ! Je me suis presque agenouillé devant Kravitz à ce sujet. Mais il ne marche pas et maintenant ma petite garce d'adjointe a fichu par terre mon autre plan. »

— « Que le diable l'emporte ! Qu'elle aille au diable ! » cracha Celia.

— « Quelle idée ai-je eue de lui confier... »

— « C'est ma faute en partie, Skinno. J'aurais dû vous prévenir. Clay le lui a demandé avant vous. Il lui a même offert de l'épouser. »

Ils se remirent en marche sur l'herbe bleue élastique. Webb regardait les pieds nus et les chevilles rondes de sa compagne.

— « Il y a une chose, » déclara-t-il, « et ce n'est pas grand-chose. Le capitaine Kravitz m'a annoncé qu'il recommanderait peut-être l'envoi d'un groupe de biotechniciens de la Patrouille et il a affirmé que je pourrais demander au Premier Pouvoir un licenciement pour raisons spéciales. D'une façon ou d'une autre, je reviendrai. »

— « Si vous nous quittez, j'ai bien peur que vous ne reveniez plus, Skinno. Si vous êtes licencié, comment vous y prendrez-vous ? »

— « Par capsule courrier. Des hommes moins résistants que moi l'ont déjà fait. Je volerai la capsule si je n'ai pas les moyens d'en affréter une. »

— « Oh ! Skinno, vous pourriez... ? »

— « Il semble que j'accomplisse toujours tout par la voie difficile. Mais j'y parviens. Je reviendrai ici, Celia. »

— « Père a encore quelques crédits du système solaire qui ne sont que bouts de plastique pour nous à présent. Je vous les donnerai avant de nous dire adieu. »

— « Obtenez-moi aussi copie des coordonnées sub-spatiales et de la bande d'atterrissage. J'en aurai également besoin. »

— « Oui, Skinno. Oh ! vous êtes courageux, fort et bon, et je crois que vous reviendrez, même si nul autre n'en était capable. »

Elle le dirigea vers le groupe proche du roi Conover, pour prendre un rafraîchissement. Il gonflait le biceps sous la main de Celia.

« Dites, Skinno, » remarqua-t-elle quand ils approchèrent des

autres, « je ne vois votre adjointe nulle part. Pourtant Clay l'a invitée. »

— « Elle est à bord pour vérifier les unités bis, » répondit Webb, maussade. « Elle aura de la veine si elle a fini pour demain matin. »

Il fit quelques pas et examina le profil de la jeune fille.

« Et si elle n'a pas fini, je lui ferai bouffer des vers de l'espace ! » ajouta-t-il d'un ton furieux.

Quatre mois après, alors que le *Carlyle* croisait dans la zone minière au large de la planète Belconti, le capitaine Kravitz convoqua Webb dans son bureau. Le capitaine était maigre, avec un visage aux traits accusés et une petite moustache grise.

— « Webb, » commença-t-il, « j'ai le regret de devoir vous annoncer que votre demande de congé définitif est revenue du Premier Pouvoir avec avis défavorable. Je ne voudrais pas que vous en éprouviez du ressentiment... »

— « Veuillez m'excuser, capitaine, » coupa Webb, bouillonnant, « mais je ne peux m'en empêcher. Il me fallait ce congé. »

— « Eh bien, le PP vous le refuse. Jusqu'à ce que vous ayez terminé les sept ans de service qui vous restent à accomplir. Vous le saviez quand vous avez demandé votre renvoi sur Terre pour l'instruction spéciale du troisième degré. »

Il adoucit le ton pour poursuivre : « Sept ans, ce n'est pas long, Webb. Vous n'avez guère plus de trente ans. Rappelez-vous le mal que Jacob s'est donné pour Rachel. »

Webb n'acceptait pas les consolations. « Et votre recommandation pour une équipe de biotechniciens de la Patrouille ? Qu'en est-il advenu, capitaine ? »

— « Je ne l'ai pas transmise. »

— « Pas transmise ? Mais vous m'aviez dit... »

— « Je vous ai dit qu'il se pourrait que j'en adresse la demande. Mais cela n'aurait été d'aucune utilité. Tout d'abord, il n'y a pas même une maigre douzaine de biotechniciens de la Patrouille nantis du troisième degré dans tout le secteur. C'est trop neuf. »

— « Mais les habitants vont mourir de faim, capitaine. »

— « Mais non. Je leur ai laissé trois capsules d'alarme préréglées pour le Premier Pouvoir. Ils ont le droit de réclamer leur rapatriement. »

— « Seulement ils auront tout perdu, ils seront miséreux. »

— « La plupart d'entre eux l'ont toujours été. »

— « Je pensais aux Conover, aux Spinelli... »

— « Au diable ces gens-là et les Breck avec ! Ils ont envie de devenir des nobles et d'instaurer la féodalité. Ils se fichent pas mal de vous ; tout ce qui les intéresse, c'est votre spécialité. Ils sont en train d'organiser une situation sociale malsaine sur cette planète. Dans quelques centaines d'années, ce sera la révolution et nombre de bons Patrouilleurs se feront tuer en essayant d'arranger les choses. »

— « Je n'entends rien à la politique... »

— « Eh bien, moi, je connais le sujet, » trancha le capitaine. « J'espère même qu'ils mourront de faim ! Retournez à vos travaux, Webb. »

Le café de Belconti était enfumé, peint en rouge, avec des panneaux de nacre sales. Une musique bruyante emplissait l'atmosphère.

— « La plus belle planète de toute la galaxie, » disait jovialement Webb. « Et j'irai pour y finir mes jours dans le bonheur. »

— « Vous n'irez nulle part, spationaute, » répondit la fille assise en face de lui. « Vous avez raté votre vaisseau. » Elle était bien en chair, les cheveux foncés, une artiste professionnelle du port.

— « J'ai raté le *Carlyle*. Maintenant je vais affréter une capsule-courrier et regagner mon foyer, mon foyer, loin des routes de l'espace... » Webb, la regardant en dessous, se mit à chanter la rengaine, faux et à tue-tête.

— « Attention que la patrouille au sol ne vous ramasse, » dit-elle.

— « S'ils me prennent, j'en serai quitte pour le renvoi, et alors je pourrai quand même rentrer chez moi, » psalmodia-t-il. « Rien à perdre, vous voyez ? »

— « Il faut du fric pour affréter une capsule, » observa la fille en bâillant.

— « J'en ai, ma belle. On m'a remis tout un paquet de crédits solaires pour arranger l'affaire. J'ai ce qu'il faut, va. » Il tapa sur son ventre respectable.

La fille perfora la carte pour deux verres.

— « Vaudrait mieux vous cacher chez moi un moment, spationaute, » dit-elle. « Si la patrouille vous cherche, je saurai m'en occuper. » Elle caressa l'endroit déplumé de son crâne.

Webb, au garde-à-vous le plus rigide, était devant le lieutenant Hathaway, séparé de lui par la table au tapis vert. Il trouvait que Hathaway ressemblait à un lapin rose. Le jeune officier tenait un papier. Quatre autres officiers étaient assis derrière la table.

— « Biotechnicien en chef Webb, » dit le lieutenant, de son ton le plus officiel, « la présente cour martiale vous juge coupable d'avoir volontairement manqué le départ de votre vaisseau, sur la planète Belconti. Conformément aux Articles Gouvernementaux régissant la Patrouille Galactique, vous êtes condamné à la dégradation et redevenez apprenti de l'espace de troisième classe. Vous serez en outre relevé de votre service avec attestation de mauvaise conduite. »

La cicatrice du coup de matraque encore visible sur la tonsure de Webb s'enflamma et sa forte mâchoire se contracta. Les coins de sa bouche frémirent, mais il ne dit rien. Le lieutenant ébaucha un sourire et lut son papier :

« Approuvé par les autorités en session, sinon que le certificat est supprimé sans conditions et que la réduction de grade se limitera à sous-officier de première classe à la condition de subir une année probatoire. Signé L.G. Kravitz, capitaine commandant le VPG *Carlyle*, date galactique 27-3-1440. »

Webb devint tout rouge. Il sentait battre le sang sous sa cicatrice.

— « Oui, mon lieutenant, » dit-il, la voix étouffée.

Quelques minutes plus tard, l'adjudante trouva Webb dans les quartiers encombrés des sous-officiers. C'était une femme au visage dur, aux cheveux grisonnants.

— « Il va falloir partir d'ici, Skinner, » dit-elle, « et je ne sais pas où vous loger. Il ne reste qu'une couchette de sous-officier de première classe. »

— « Alors, cela ne suffit pas ? » grommela-t-il.

— « Cela collerait, sauf que Vry Chalmers a été promue à la première classe aujourd'hui et que j'ignore qui est le plus ancien dans le grade de vous deux. »

Webb la regarda avec humeur.

« Bien sûr, pour les années de service, c'est vous le plus ancien, » dit-elle.

— « Donnez-là à Vry, » fit Webb. « Je prendrai une des couchettes par roulement de service dans la chambrée. »

L'après-midi, enfermé dans la chambrée pour la période de huit heures pendant lesquelles le lit lui appartenait, Webb ne trouva pas le sommeil.

« Bougre d'âne ! » songeait-il, amer. « Fichu crétin de ver de l'espace ! Tu te fais barboter tes crédits par cette putain de Belconti, battre par la patrouille à laquelle elle te dénonce, ramener au même grade que ton ex-adjointe et coller en cabane pour qui sait combien de temps ? Faut te débiner, Bon Dieu... ! »

Webb fut le premier à terre sur la planète Crim Leggar. La bordée de quart commençait à monter les échafaudages pour stelliser les plaques de proue du *Carlyle*, usées et bosselées. Webb se sentit heureux d'être technicien en passant lourdement devant les hommes sous cette forte gravité, sous les deux soleils brûlants. Ses jambes en piliers et son corps épais l'adaptaient aux planètes à haute gravité. Il connaissait de longtemps Crim Leggar et cette fois il mènerait son projet à bien.

Dommage qu'il n'eût plus que la permission des sous-officiers de première classe. On se mettrait à sa recherche dès l'appel du lendemain matin. Mais il gardait son sang-froid, cette fois. Pas d'alcool. Pas de fête avant d'arriver. Et alors, la fête avec Celia Conover.

Il prit un hélio jusqu'à la ville, puis le tube jusqu'à un faubourg industriel. Il acheta des vêtements civils chez un fripier et les enfila dans une station publique de repos. Il cacha son instrument de repérage d'identité dans un tuyau d'aération. Puis il reprit le tube jusqu'au port des fusées et embarqua sur l'une d'elles à destination de la cité d'Ishikawa, sur la face opposée du continent. Deux heures après, à Ishikawa, il louait une chambre dans un quartier pauvre et s'asseyait au bord du lit.

Bon ! Qu'ils le trouvent à présent ! Plus de boisson. Pas un seul verre avant de voir Celia Conover. Il brancha la stéréo. Un ou deux programmes seulement étaient en anglais galactique. Les autres parlaient un langage vaguement oriental. Il y avait un programme de boîte de nuit. Les danseuses étaient peu vêtues

et assez jolies pour des Orientales, mais il n'aurait pas échangé Celia contre toutes les filles de la planète.

Deux jours durant il se nourrit de plats préparés pris au distributeur automatique de sa chambre. Il ne savait pas quand le *Carlyle* décollerait. Il arpentait le plancher devant la stéréo en rêvant de la planète Conover et de Celia. Du calme, pas de boisson! Il suivait les programmes de boîtes de nuit et le troisième soir il vit un groupe de spectateurs qui mangeaient, semblait-il, du Bengdorf.

Il ajusta l'ampli d'image pour voir plus clairement leur table, et c'était bien du Bengdorf ! Du Bengdorf ! Il ne pensait même pas qu'ils en eussent entendu parler sur la planète Crim Leggar. Pour une nouvelle ! Du Bengdorf !

Webb s'assit à une petite table dans l'ombre du balcon, loin de la scène. Du calme. Pas d'alcool.

— « Bengdorf, » commanda-t-il, « avec un pot de café. »

C'était du bon Bengdorf et il l'avalait à pleines cuillerées. Soudain, il remarqua quatre petits hommes, d'apparence inoffensive, debout près de sa table.

— « Il a l'air d'un grand singe, » dit l'un.

— « Il a une cicatrice en forme de croissant sur un crâne déplumé, » fit un autre.

— « Il mange du Bengdorf, » constata le troisième.

— « Vous êtes Skinner Webb, fugitif du VPG *Carlyle* à New Tokyo, » annonça le quatrième, parlant à Webb. « Veuillez nous suivre, je vous prie. »

Webb leur lança un regard noir, les lèvres en moue.

— « Je m'appelle Smith, » répondit-il.

— « Il faut nous suivre, s'il vous plaît, » insista l'homme.

Webb renversa la table, envoyant voler le Bengdorf.

— « Pour rien au monde ! » hurla-t-il.

— « Vous avez déjà été au pied du mât, gorille, » dit l'adjudante, d'un ton sec. « Otez votre casquette ! »

Webb s'exécuta.

— « Vous ne voulez pas que j'enlève aussi le pansement ? » fit-il, aigre.

— « Je comprendrais le patron s'il vous ôtait la tête tout

entière, » répondit-elle. « Entrez, à présent ! » Elle le poussa par l'épaule.

Le capitaine appliqua la sentence : apprenti de troisième classe, demi-solde et aux arrêts à bord pour six mois.

— « En tout cas, vous ne pouvez pas me loger plus mal que dans le lit à trois que j'ai déjà, adjudante ! » observa Webb quand ils repartirent vers l'arrière.

— « Non, mais vous perdez droit aux toilettes des sous-officiers. Vous utiliserez les latrines communes désormais, » lui rappela-t-elle.

Le lendemain matin, Webb alla au rassemblement avec les prisonniers puis se rendit à l'atelier biologique. Il sursauta en voyant Vry sous l'uniforme de premier maître. La casquette lui allait bien.

— « Félicitations, Vry, » dit-il, confus. « Depuis quand ? »

— « Pendant votre absence... » Elle rougit en détournant les yeux.

— « A cause de ma tentative idiote, » acheva-t-il. « De toute façon, vous êtes à votre place, Vry. C'est moi qui vous ai instruite. Vous êtes une bonne biologiste. »

Il examina l'atelier. Tout était en ordre et immaculé. Il n'y avait que deux petits ensembles médicaux sur l'établi de réparation.

« On ne fera pas grand-chose aujourd'hui, » annonça-t-il. « Je ne me sens pas très bien. Voyons s'il y aurait moyen d'extraire un pot de café de ce bois d'ifil. »

— « Skinner... » fit-elle, rougissant de plus en plus. « Je suis désolée... Je ne sais comment vous le dire... Il faut que vous alliez avec un groupe de manœuvres. »

— « Un groupe de manœuvres ! » s'écria-t-il. « Je suis technicien ! »

— « Plus sur le papier, » rectifia-t-elle. « Vous êtes apprenti de troisième classe et votre nom figure en haut de la liste des manœuvres sans spécialité. »

Il la regarda, s'empourprant de colère.

« J'ai essayé de vous récupérer, » dit-elle. « J'ai menti en prétendant que j'avais une réparation difficile que je ne pouvais effectuer seule. Mais l'adjudante de quartier m'a répondu que cela pouvait attendre à demain. »

— « Dans ce cas, si je dois... » Il se tourna vers la porte.

Vry lui posa sa petite main sur le bras. « Je suis navrée de tout cela, Skinner, » fit-elle à voix basse.

Il se souvint d'une autre main sur sa manche, se libéra d'une secousse.

— « Rengaînez ! » cria-t-il. « Pas de faveurs pour moi, ni aujourd'hui ni plus tard ! A moi les difficultés ! »

Moins d'une heure sur l'échafaudage élevé, et le lourd câble de stellisation lui avait gonflé une ampoule sur l'épaule. Il était trempé de sueur. Il coupa le contact du pistolet pulvérisateur pour réfléchir.

« Comment diable ont-ils deviné que j'aurais envie de Bengdorf? Personne ne savait que j'en fabriquais dans les appareils biologiques. Personne sinon... Bon Dieu ! Je me demande... ? Aussi bien coudre un instrument de repérage dans mes vêtements ! »

Il secoua sa tête bandée, souleva le pistolet et recommença à projeter le métal vaporisé. Le crachement du gicleur semblait exprimer ses sentiments obscurs.

Webb fut envoyé trois fois aux équipes de labeur avant que le *Carlyle* décolle de Crim Leggar. En route, il n'y avait pas de travaux, mais la vie dans la salle commune l'irritait. Il avait en horreur le système de vérification obligatoire de la toilette. Comme si on ne croyait pas qu'il pût se tenir propre ! Les heures étaient toujours inopportunes, jamais il ne pouvait prendre de bain au moment où il en avait envie. Chaque fois qu'il allait au rassemblement avec les autres punis, c'était pour lui comme un coup de poignard.

Il n'était naturel avec personne. Ses anciens camarades parmi les premiers maîtres le traitaient avec circonspection comme par peur de le blesser, ce qui le blessait, précisément. Certains simples matelots avaient tendance à lui manifester du respect à cause de son ancienne position, et cela également le blessait. D'autres, des durs comme il l'avait été autrefois, cherchaient à le dominer, à le bousculer. Ceux-là, il les corrigeait, ce qui le soulageait. Rien n'était plus pareil. Personne n'était plus le même.

Sauf Vry. Elle n'avait pas changé. Ils formaient toujours une équipe capable de composer un champ biologique à dix éléments, tels deux pianistes exécutant un duo avec brio. Vry le laissait administrer l'atelier comme par le passé, sans jamais le vexer. C'était elle qui devait signer tous les comptes rendus, mais elle

attendait qu'il y eût apposé ses initiales. L'atelier, c'était le refuge, le sanctuaire de Webb dans ce vaisseau qu'il lui arrivait de détester, croyait-il. Pourtant, lorsqu'il réfléchissait au coup du Bengdorf, il se surprenait à haïr Vry. Il n'en fabriquait plus jamais et elle ne le lui proposait pas.

Jamais il ne s'y habitua. Durant les six mois de sa punition, le *Carlyle* croisa parmi les étoiles de l'Anneau, touchant planète après planète. Pour Webb, les escales signifiaient le labeur en groupe. Sur la planète Hopkins, il manipula les approvisionnements. Sur Graufels, il stellisa les plaques de proue. Sur la planète Tristan, il enfuma les compartiments étanches. Même s'il eût eu droit aux permissions, sa demi-solde d'apprenti n'eût pas suffi à lui payer trois verres.

« Si j'arrivais sur la planète Conover, je serais roi. Presque roi, » songeait-il souvent.

Webb avait toujours fabriqué de l'alcool dans les appareils bio, juste assez pour les chefs. Il se mit à en produire de plus en plus. Un des matelots lui apporta une bulle de kresh, de la planète Tristan, et quand le *Carlyle* eut repris l'espace, il en infusa un tube dans un champ bio du troisième ordre pour extraire cinq litres d'alcool synthétique. Cela procura une bonne cuite à toute la salle commune et Webb admit que certains des matelots n'étaient pas des crétins irrémédiables.

Un autre jour, après les heures de service, il tenta de fabriquer encore du kresh, mais le produit devint aigre. Il essaya sans plus de succès deux autres appareils. Il y avait quelque chose de détraqué. Il ôta les panneaux d'inspection de l'un des appareils et découvrit le pot-aux-roses après quelques sondages. On y avait ajouté un circuit de dérivation dont l'emplacement et le code de couleurs lui indiquaient qu'il fonctionnait comme moyen préventif de l'hydroxyl.

— « Bon sang, » se dit-il, intrigué. « Ce ne peut être que Vry. Du bon boulot, en plus. On voit que c'est mon élève ! »

Tous les appareils étaient protégés de la même façon. Il tenta de supprimer un des circuits, mais il était pris dans la plaque d'acier et fixé par un système Garson. Il fouilla tout l'atelier sans en trouver la clé. Une colère sourde s'empara peu à peu de lui. Il dut retourner à la salle commune sans boisson. Les matelots avaient compté sur du kresh. Il n'allait tout de même pas

leur avouer qu'il n'était plus maître dans son propre atelier. Bah, il trouverait bien une excuse...

Il était encore irrité le lendemain matin en arrivant au travail.

— « Vry, » déclara-t-il, d'un ton menaçant, « pourquoi donc avez-vous installé ces circuits inhibiteurs d'hydroxyl ? »

Elle eut l'air apeuré mais elle fit front. Son visage en cœur pâlit sous ses boucles et ses sourcils noirs.

— « Il le fallait, Skinner. L'officier de semaine m'a ordonné d'empêcher tout trafic d'alcool dans la salle commune. Cela m'a paru plus facile que de vous le dire. »

— « Pour tout truc que je vous ai enseigné, Vry, j'en connais un autre deux fois plus efficace ! Je peux coller un neutralisateur autour de cet inhibiteur en moins de deux minutes ! » Il ouvrit un tiroir à outils.

— « Non, vous ne le ferez pas ! » Elle referma le tiroir et s'y appuya de tout son corps frêle, en le regardant dans les yeux. Elle devenait encore plus livide et se cramponnait des deux mains au bord de l'établi.

— « On va bien voir ! » s'écria-t-il, la voix mauvaise. « C'est mon atelier, ici. Otez-vous de mon chemin ! »

— « Non, » insista-t-elle. « J'appelle le prévôt ! »

— « Vous en êtes bien capable, n'est-ce pas ? » gronda-t-il. « Tout comme vous avez divulgué mon goût prononcé pour le Bengdorf. Camarade Chalmers ! En tout cas, cela vous a valu votre grade ! »

Des larmes coulaient sur les joues de Vry, mais sa voix resta ferme. « Ecoutez ce que m'a dit l'officier, Skinner Webb ! Il m'a donné ordre de fermer à clé l'atelier après les heures de travail et de surveiller tous vos agissements dans la journée. J'ai cru pouvoir m'en dispenser en bloquant les circuits. Je sais ce que représente tout ceci pour vous... »

— « Oui, vous le savez, alors vous me l'avez volé. C'est moi qui vous ai formée, Chalmers, et maintenant, vous retournez contre moi les armes mêmes que je vous ai données ! »

— « Sortez ! » lança-t-elle en se redressant. « Regagnez la salle commune avec les autres matelots sans spécialité ! Je n'ai pas de travail pour vous aujourd'hui. »

Webb en resta sidéré. Vry tendit la main vers le téléphone intérieur. Une rougeur enflammée avait remplacé sa pâleur, mais elle continuait de pleurer.

— « J'appelle l'adjudante ! » menaça-t-elle.

Webb s'en alla en dodelinant du chef. Il ne lui restait rien à présent. Mieux eût valu mourir que demeurer à bord de ce vaisseau d'enfer.

Se voir interdire l'entrée de son atelier personnel ! C'était la goutte d'eau qui faisait tout déborder. Son humeur sombre se chargea d'intentions mauvaises. Il déserterait de nouveau, à la première occasion. Ce serait après avoir purgé sa peine, sur la planète Bigorne. Dans trois semaines. Il posa des questions sur Bigorne, mais personne n'était très renseigné. Assez peuplée, disait-on. Tant mieux, d'autant plus facile de se cacher.

Pas d'argent. Il faudrait trouver tout de suite de l'embauche. Pas difficile, car un biotechnicien seulement capable de s'occuper des questions du premier ordre touchait beaucoup d'argent, dans le privé. Avec son habileté, pas de limites. Mais les produits du troisième ordre étaient une telle nouveauté que la planète Bigorne ne disposait peut-être pas encore du matériel. Eh bien, tant mieux. Il volerait les pièces bio de rechange du *Carlyle* et improviserait le reste. Ce serait une sorte de fonds de démarrage. Chacune des pièces avait coûté à la Patrouille plus d'un millier de crédits du système solaire.

Très bien. Question de vie ou de mort, maintenant. Si on le reprenait, c'était la prison. Il mourrait en combattant plutôt que de se laisser ramener par la Patrouille. Toutefois, impossible de jouer les loups solitaires, il lui faudrait s'aboucher avec une organisation quelconque. Allons, Bigorne, branchez-nous sur le téléguidage ! On y va !

Webb arriva sur le pont, un ballot sous le bras. Il y avait dedans sept éléments bio et un pistolet lance-flammes qu'il avait volé dans un placard après l'appel pour les permissions, la veille au soir. Il salua l'officier de jour et demanda l'autorisation de quitter le bord.

L'officier de jour était l'enseigne Whittaker, blond, bon garçon, très jeune. Il rendit le salut à Webb avec sa timidité habituelle et demanda : « Qu'avez-vous dans ce paquet, Webb ? »

— « Mon ancien uniforme de sortie et mes médailles. Je me suis dit que j'en tirerais bien de quoi m'offrir un ou deux verres. »

L'enseigne parut encore plus confus. « Vous ne savez pas que les apprentis n'ont pas le droit de boire en permission, Webb ? »

— « Si, lieutenant, je le sais. Je le sais trop bien. »

— « Permission accordée, » dit l'enseigne.

On refusa de lui servir à boire dans le premier bar, à cause de son insigne d'apprenti. Il demanda au barman dans quel quartier de la ville on n'était pas si méticuleux et, une fois renseigné, il s'y rendit. Il fallait faire vite. Dès le lendemain l'ordre serait lancé de le cueillir. Peut-être plus tôt même, si Vry s'apercevait de la disparition des éléments bio. Elle avait déjà changé la serrure, donc elle avait des soupçons. Par chance, il était venu à bout de la nouvelle fermeture.

Il choisit un endroit minable où il n'y avait que peu de monde et s'installa dans un box. Il appela du geste la plus âgée et la plus endurcie d'apparence des entraîneuses assises à la table du fond. Elle vint le rejoindre.

— « C'est moi qui vais perforer pour les verres, cette mécanique est plutôt fantaisiste, » dit-elle.

— « Pour moi, un whisky terrestre avec de l'eau, » dit-il en glissant une pièce de dix crédits dans la fente. Cela représentait la moitié de sa fortune.

— « T'as plutôt l'air vieux pour un apprenti, spationaute, » observa-t-elle. « On ne t'apprécie pas, à ton bord ? »

— « Non, et je le leur rends bien, » répondit-il.

Ils se turent pendant que la machine leur servait les consommations. Puis elle reprit : « Il y a quelque chose qui te turlupine, spationaute. Tu n'as pas passé l'heure de ta permission, par hasard ? »

— « Je ne la dépasserai que dans douze heures. Ecoute, j'ai besoin d'un coup de main. »

— « De quel genre ? »

— « Il faut que je te fasse confiance. Je ne connais personne sur Bigorne et je n'ai pas le temps... »

— « Le temps de quoi ? »

— « D'entrer en rapports avec les gens nécessaires. Ecoute, j'ai dans ce ballot sept éléments bio qui valent dix mille crédits solaires. Je les ai volés à bord. »

— « Qu'est-ce que c'est, des éléments bio ? Ça se vend ? »

Il s'expliqua vite. Elle fut impressionnée mais émit des doutes. Enfin elle lui dit : « Je connais bien un type... mais je ne peux pas le trouver à cette heure de la journée. »

Webb la persuada d'essayer. Après quelques appels, elle revint et lui dit : « On y va. » Webb ramassa son paquet et la suivit à l'extérieur.

L'homme assis à un bureau détérioré dans une petite pièce était gras, laid et chauve. Il écouta le récit de Webb avec beaucoup plus d'intérêt et de compréhension que n'en avait manifesté la femme. Puis il passa plusieurs coups de téléphone, utilisant une langue étrangère, devant l'écran télé qu'il avait voilé. Quand il eut fini, il prit une poignée de crédits dans un tiroir et les remit à la fille.

— « Et maintenant, tu te retires de l'affaire, » lui dit-il.

Elle hésita, en regardant Webb. « Bonne chance, spationaute, » fit-elle.

— « Merci, ma grande, » répondit-il. « Il est temps qu'elle me sourie, la chance, et c'est peut-être toi qui me l'amènes. »

— « Je l'espère, » fit-elle. « Adieu, matelot ! » Elle quitta la pièce.

Le gros homme se leva et ouvrit une autre porte. « Attendez ici, » dit-il. « Il y a un distributeur de boissons et un appareil stéréo. »

Webb pénétra dans la pièce. L'homme referma le battant et actionna la clé. Webb pivota puis, avec un haussement d'épaules, alla brancher la stéréo.

La nuit était tombée quand on vint enfin le chercher. Deux hommes vêtus de sombre qui ne se présentèrent pas. Ils lui prirent son repéreur d'identité et son pistolet et lui donnèrent des vêtements civils. Ils avaient un sac en plastique pour les éléments bio. Du toit, un hélio privé les mena à un port de fusées non éclairé. Ils embarquèrent dans une petite fusée à six places. Ils volèrent vers l'ouest, dépassant le soleil, et c'était l'aube quand l'engin se posa sur ce qui paraissait être une île très loin de la côte. Il y avait des hauteurs boisées et un groupe de bâtisses grisâtres dans une clairière.

Les deux hommes conduisirent Webb dans un des bâtiments, puis dans une pièce garnie d'une table et d'une demi-douzaine de

chaises. Un homme de haute taille, taciturne, les traits creusés, les lèvres minces, se tenait près d'une fenêtre. Webb portait le sac de plastique.

— « Voici le type de la Patrouille, patron, » dit l'un de ses guides. Ils sortirent en refermant la porte.

L'homme aux cheveux noirs se détourna de la fenêtre pour dévisager Webb en silence. Il avait les yeux enfoncés dans les orbites et les sourcils en broussaille. Puis il parla.

— « Je m'appelle Crego. Le capitaine Crego. Je n'ai pas de temps à perdre en bavardages. Etes-vous en mesure, avec vos éléments, de construire un appareil bio du premier ordre pour faire de la nourriture à partir de la roche ? »

— « Oui, mais cela dépend de la nature de la roche. Et ce ne sera rien de bien extraordinaire. Des amidons et des sucres. »

— « Quel délai pour mettre cela en état ? »

— « Quatre ou cinq jours. Il me faut des outils et des matériaux. »

— « Vous aurez ce qu'il faut. Et nous avions besoin de vous... grand besoin. »

— « A quelle entreprise travaillez-vous ? » s'enquit Webb.

Greco s'assit et fit signe à Webb de prendre un siège.

— « Je n'ai pas confiance dans les gens de la Patrouille, » dit-il. « Et même je les déteste, ces individus puants. Il y a encore dans toute cette transaction quelque chose qui ne me satisfait pas. Racontez-moi tout en détail. »

Webb avança les lèvres, le front plissé. « Je n'appartiens plus à la Patrouille. Je me suis enfui. Mais j'y connais des types très bien... »

Crego eut un rire sans joie. « Votre histoire ! » commanda-t-il.

Webb la lui raconta. Il s'échauffait en se remémorant ses griefs et frappait sur la table. Crego hochait parfois la tête et souriait, des lèvres seulement.

— « Cela me paraît sincère, » observa-t-il enfin. « C'est exactement le genre d'inconvénients auxquels se heurte une tête de gorille comme vous. »

Webb s'agita, gêné, et prit l'air méchant.

« Maintenant, que je vous expose mon affaire, » poursuivit Crego. « Je suis à la tête d'une Compagnie Franche, une centaine d'hommes pour le moment. Nous avons un petit vaisseau, avec des moteurs pour le sub-espace. Mais il est vieux et peu sûr.

Votre foutue Patrouille a démoli notre base sur Regius, l'année dernière, et nous essayons toujours de nous en relever. »

Webb se lécha les lèvres et avala sa salive. « C'était le VPG *Konoye*. J'en ai entendu parler. »

— « Oui, et un jour je ferai sauter le VPG *Konoye* ou l'un de ses pareils. Mais pour le moment... nous nous sommes procuré — peu vous importe comment — les coordonnées d'un astéroïde aussi bourré de matrices Weidmann qu'un pudding l'est de raisins. C'est une petite organisation parfaitement légale qui l'a découvert. Ils attendent qu'on leur envoie du secteur terrestre des biotechniciens du troisième degré. Avec vous, nous pouvons nous y rendre immédiatement et piller le filon. C'est la chance que j'attendais. »

— « Eh bien, cela me paraît intéressant, » fit Webb, mal à l'aise. « Combien me paierez-vous ? »

— « Vous touchez un demi pour cent pour le moment. Et plus par la suite si vous me plaisez une fois que vous aurez perdu l'odeur de la Patrouille ! »

— « En tout cas, un demi pour cent, même sur deux matrices Weidmann, suffiraient à me payer le voyage jusqu'à la planète Conover, » déclara Webb, avec un enthousiasme feint.

Crego eut un rire dur. « Parlons net, matelot. Vous venez de vous enrôler dans une Compagnie Franche. Si vous ignorez ce que cela veut dire, je vais vous l'expliquer. Vous y êtes à vie. Et la durée de cette vie dépend en partie de vous. Vous en savez déjà trop. »

Webb réfléchit en silence. Il avait les tripes en ébullition. Crego reprit : « Ce qui ne veut pas dire que vous ne reverrez pas la planète Conover. D'après ce que vous m'en avez raconté, ce pourrait être une bonne cachette, et même une base. Et cela pourrait aussi valoir la peine de piller la colonie. »

— « Ils ne possèdent rien, » s'empressa d'intervenir Webb. « Ils ont tout dépensé rien que pour s'y rendre. »

— « Il y a peut-être de jolies filles. Les camarades apprécieraient cela. Donnez-moi les coordonnées. »

— « Non ! » gronda Webb en se levant d'un bond.

Crego se leva aussi et exhiba un éclateur. Un sourire méprisant se dessina sur ses lèvres minces.

— « Vous vous figurez qu'il y a de la discipline dans votre foutue Patrouille, » souffla-t-il. « Bon Dieu, c'est dans une Compagnie Franche que vous la trouvez, la discipline. Donnez-moi ces coordonnées où je vous fais frire le haut du crâne. »

Webb hésita, sentant monter sa rage aveugle, les lèvres frémissant en un rictus bagarreur.

« Et vite ! » lança Crego. « Ne faites pas l'idiot plus que vous ne l'êtes déjà de nature. Vous n'avez plus d'endroit où vous réfugier et vous le savez. Donnez-moi ça ! »

Webb lui tendit le morceau de plastique. Un feu lent s'allumait dans ses entrailles.

Webb était prisonnier sur le vaisseau. Celui-ci mesurait à peine le cinquième des dimensions du *Carlyle*, une trentaine de mètres de long et une dizaine de diamètre, mais il portait un méchant arsenal de lanceurs Kingross. Le vaisseau était dissimulé dans une fosse peu profonde, au centre très boisé de l'île. Webb travailla plusieurs jours sur les vieux appareils bio de type deux ; il dormait sur le pont dans l'atelier fermé à clé. Des gardes lui apportaient sa nourriture à intervalles irréguliers et par deux fois Crego vint l'inciter à se hâter.

Il essayait d'accepter en fataliste, mais les regrets le rongeaient sans cesse. Il se méprisait. Ce qui le vexait le plus, c'est qu'il se soupçonnait d'avoir peur de Crego, peur de lui en tant qu'homme et simple bipède et non peur comme du capitaine Kravitz qui symbolisait une tradition vieille de mille ans. Webb ne pouvait vivre avec cette idée. Il aurait beau tuer Crego avant de se faire griller, la planète Conover n'en resterait pas moins vulnérable. Peut-être le mieux était-il d'attendre que le vaisseau soit en subespace, puis de tenter de le faire sauter en se sacrifiant. Il travaillait dans l'hébétude, la volonté en quelque sorte paralysée.

Puis, de bonne heure, le matin du quatrième jour, Webb fut réveillé par une alerte. Des panneaux se rabattirent à grand bruit, des hommes couraient en poussant des cris, un générateur de champ principal gémit en montant dans le registre aigu. On eût dit que le vaisseau allait décoller. Deux gardes ouvrirent la porte de l'atelier, sans rien dire, et firent sortir Webb de l'astronef, l'entraînant à la course par un sentier forestier jusqu'à une petite batisse de pierre. Ils l'expédièrent à l'intérieur à coups de pied et claquèrent la porte.

Mal éveillé encore, Webb clignait les paupières dans l'obscurité en se frottant la tonsure. Il fit lentement le tour des lieux, reconnaissant une table de bois au passage et plusieurs poteaux fichés dans le sol. Quand sa vue se fut adaptée, il distingua une

silhouette, accroupie dans un coin. On eût dit une femme. Elle portait l'uniforme de la Patrouille. Elle le regardait. C'était Vry. Non ? Si ! Par les diables de l'espace, c'était bien Vry !

— « Vry, » dit-il, « comment... que... Seigneur, est-ce bien vous, Vry ? »

— « Oui, » dit-elle en se relevant, « c'est moi, votre loyale petite amie. »

Webb la prit par l'épaule. « Vry, je ne comprends plus, » dit-il. Il remarqua alors que l'œil droit et la lèvre supérieure de Vry étaient enflés, et il vit du sang sur son uniforme déchiré.

— « Vous êtes blessée, Vry ? » s'enquit-il, inquiet.

— « Non. Ils ont d'abord cru que je faisais partie d'un groupe d'éclaireurs et ils m'ont un peu malmenée. Maintenant, ils pensent que je ne suis qu'une espionne. »

— « Le diable les pèle vifs ! Mais est-il vrai que vous espionniez ? »

— « Non, » lui dit-elle d'un ton morne. Le soupçonnant de vouloir voler les éléments bio, elle avait placé des repéreurs dans quatre d'entre eux. Un quartier-maître de ses amis l'avait aidée à établir un champ de recherche et à se pointer sur les instruments. Elle avait étudié une carte pour trouver l'île. Elle n'était venue que pour reprendre les éléments bio, rien de plus, ce qui expliquait qu'elle fût seule. N'étant pas en mesure d'affréter un hélio dans la ville du littoral la plus voisine, elle s'était fait transborder par un hydroglisseur.

— « Je voulais que vous réussissiez votre évasion, cette fois, Skinner, » ajouta-t-elle. « Je comptais vous donner tout l'argent nécessaire. J'ai demandé à l'officier-payeur toutes mes économies. »

— « Dieu vous bénisse, Vry, mais j'ai la tête comme un chaudron. Cela paraît fantastique. Comment l'officier-payeur a-t-il consenti à vous verser l'argent avant la fin de votre engagement ? »

— « Je lui ai dit que c'était un cas d'urgence. »

— « Eh bien, c'en est sûrement un à présent. Savez-vous dans quel guêpier vous vous êtes fourrée ? »

— « J'ai dans l'idée que ce serait une Compagnie Franche ? »

— « Oui, les restes de la bande démolie par le *Konoye* l'an dernier. Ils sont vaches et dangereux, et ils nous détestent. »

— « Je sais. »

— « Et que peut-on faire ? Cachons votre repéreur d'identité ici. On dira que vous l'avez perdu. »

— « Ils me l'ont pris en me fouillant. »

— « Qui sait que vous veniez ici, Vry ? »

— « Personne. Je voulais vous couvrir. »

— « Et l'officier-payeur ? »

— « Beacon ? Elle peut en avoir l'idée. Mais elle ne bougera pas avant que j'aie dépassé mon temps de permission d'un jour ou deux, quand le champ de recherches réglementaire aura échoué. »

— « Cela donne quel délai ? Vous êtes en permission ? »

— « Oui, de dix jours. Il me reste une semaine. »

Webb réfléchit un moment. Il voyait mieux la jeune fille, à présent, et elle était petite, effrayée, sans force. Une impulsion l'amena à lui passer un bras autour des épaules.

— « Vry, par certains côtés vous êtes aussi bête que moi. Comment donc comptiez-vous repartir de l'île puisque vous avez renvoyé l'hydroglisseur ? »

Elle se raidit et sa voix trahit un regain d'énergie. « On m'a dit à Port-Omphale que c'était une propriété privée. J'ai cru que les gens d'ici auraient un moyen de transport ou que je pourrais envoyer un message pour demander un hélio. Après tout, j'avais une semaine devant moi, et comment pouvais-je deviner... ? »

— « C'est vrai, Vry. C'est moi l'idiot, et maintenant je vous ai attirée dans le pétrin. Je ne sais qu'entreprendre pour vous... »

— « Moi, je le sais, » coupa une voix métallique issue du mur. « Amenez-les à bord, camarades ! » La porte s'ouvrit en grinçant.

C'était encore l'aube. Les gardes les poussèrent sur la passerelle puis dans l'étroite coursive, en file indienne, devant l'atelier, et enfin dans la chambre principale des commandes. Crego et un autre homme s'y trouvaient. Crego eut un rire sardonique.

— « Vous êtes tout juste assez stupide pour lui avoir posé toutes les questions pertinentes, Webb. Je n'aurais pas cru à son histoire si elle me l'avait racontée sous les coups ! »

Crego les regardait alternativement. Webb sursauta en s'apercevant que la main de Vry s'était glissée dans la sienne. Il la pressa sans violence.

« Quand même, » poursuivit Crego, « je ne courrai pas de risques. Nous décollerons dans quarante-huit heures, dès que j'aurai rassemblé tous les camarades. Quant à vous, Webb, pouvez-vous terminer votre travail de conversion avec les matériaux disponibles ? »

— « Oui. Avec l'aide de cette femme, je peux finir avant que

vous démarriez. Nous formons une équipe. Je l'ai instruite, je lui ai enseigné tout ce qu'elle sait. »

— « Bon, » acquiesça Crego en haussant les sourcils. « Elle vous aidera. »

— « Lui laisserez-vous la liberté au décollage ? » s'inquiéta Webb.

Crego éclata de rire.

— « Ce serait une honte de démolir une équipe, » dit-il d'un ton plaisant. « De plus la Patrouille nous a soulevé la plupart de nos femmes quand elle a anéanti notre base, et celle-ci sera une recrue des plus utiles. Connaissez-vous le règlement des Compagnies Franches en matière de femmes, Webb ? »

— « Ne me l'exposez pas, » répondit Webb.

Enfermés dans l'atelier, Webb et Vry se servirent des instruments qui s'y trouvaient pour s'assurer qu'on n'y avait pas disposé de « mouchards ». Ils bavardèrent alors à voix basse tout en s'affairant.

— « Impossible que vous restiez avec cette bande, Vry. »

— « Que faire ? »

— « Je ne vois pas. Si j'arrivais à penser... Vry, tâchez de trouver une solution, vous. »

— « Il faut qu'on s'enfuie. Croyez-vous que ce soit possible ? »

— « Euh... oui... La nuit, peut-être. Je pense qu'ils laisseront les portes de la coque ouvertes au bout de la passerelle, car je ne les ai jamais entendues fonctionner. Mais ils y placent sans doute une sentinelle. Et aussi un garde dans la salle de commandes, outre le garde normal dans la coursive. Cela fait trois... »

— « Est-ce trop ? »

— « Peut-être pas. Mais il y en a cent autres et nous sommes dans une île. Je crois... Vry, j'y suis ! »

— « Où ? »

— « Je causerai tous les dommages que je pourrai. Qu'ils me tuent, mais une fois que j'aurai disparu ils n'oseront pas trop vous molester car il leur faut un biotechnicien... »

— « Non. C'est nous deux ou rien, Skinner. »

— « Mais c'est la solution du bon sens, Vry. Je suis déjà foutu. Pas d'endroit où me réfugier... »

— « Ecoutez, Skinner. Je vous ai dit un mensonge — à eux aussi — au sujet de l'hydroglisseur. Je suis venue par hélio privé,

et l'appareil est peut-être toujours dissimulé à l'endroit où je l'ai laissé. J'ai dû marcher longtemps avant... »

Webb la serra contre lui et embrassa son œil enflé. « Vry, que je vous aime ! Je recommence à vivre. Je suis de nouveau un homme, » s'écria-t-il.

— « Chut ! Même s'il n'y a pas de micros dans la pièce, ils peuvent entendre derrière la porte. »

— « Exact. Mais comprenez, Vry, cela change tout ! On va se sauver ! »

— « Et s'ils ont découvert l'hélio ? Il faut déjà quitter le vaisseau... »

— « Facile comme de manger du Bengdorf, Vry. Faites confiance au vieux Skinner. Vous ne m'avez jamais vu en pleine action. »

— « Une chose avant tout, » dit-elle en s'arrachant de ses bras. « Vous allez en profiter pour fuir sur la planète Conover. »

Webb se calma d'un coup.

— « Non, Vry. J'étais comme un fou depuis trois jours. Mais à l'instant, je viens de voir clair. Le roi Conover, c'est un type comme Crego. Si j'allais là-bas, Conover me ligoterait tout comme je le suis en ce moment. Tout ce qu'ils désirent l'un et l'autre, c'est un bon chien avec l'instruction d'un biotechnicien du troisième degré, et il y a une minute à peine, je me considérais presque comme un brave toutou. »

— « Mais Celia n'est-elle pas une jolie petite... ? »

— « Dites-le ! Une jolie petite garce. Mais je viens de m'apercevoir que je ne suis pas un caniche. »

— « J'en suis heureuse, Skinner. »

— « On va se monter un arc électrique pour découper la serrure, » dit-il. « On s'échappera demain matin de bonne heure, vers le moment où ils vous ont capturée. Les gens ont l'esprit lent à cette heure-là. »

— « Expliquez-moi ce que je dois faire, Skinner. »

A midi, un garde leur apporta deux bols de nourriture sur un plateau.

— « Le capitaine Crego vous prévient que demain matin il vaudra mieux pour vous que vous puissiez fabriquer de quoi bouffer avec vos trucs, Patrouilleur, » dit-il.

— « Je tirerais quelque chose de plus savoureux que votre

saloperie, même d'un peu de sciure de bois, » répondit Webb.

Le garde cracha dans les aliments. Webb sentit la main de Vry sur son bras et se contint. Après un temps, le garde reboucla la porte.

— « Finissons les connexions de notre arc, » murmura Webb. « J'espère que ce salaud de ver de l'espace sera en sentinelle dans la coursive demain matin ! »

Webb s'occupa de l'arc pendant que Vry tripotait les éléments bio. Il s'aperçut qu'elle démolissait ce qu'il avait fait.

« Allez-y, Vry, » opina-t-il. « C'est mon passé que vous brisez. Crego m'avait tourné la tête. »

Ce fut un autre garde qui apporta le plateau du dîner. Il n'y avait qu'un bol. Crego se tenait derrière le garde, sur le seuil étroit.

— « Vous, Chalmers, suivez-moi, » ordonna-t-il. « Les camarades souhaitent vous enrôler dans la Compagnie. »

Vry pâlit et regarda Webb, les lèvres entrouvertes. Webb pressa sur le contacteur de l'arc. L'éclair accompagné de crachotements qui s'ensuivit lui assura la diversion qu'il cherchait. Il brisa le bras armé de Crego et cogna sec la tête du garde contre le jambage d'acier de la porte. Puis, en marmonnant des jurons, il entraîna Crego dans la coursive. La sentinelle tira. Ce fut le corps de Crego qui encaissa la flamme. Webb le lâcha et assomma le garde à coups de poing. Le passage était libre. En six pas il atteignit la passerelle. Il se retourna : Vry était sur ses talons.

— « Tenez ! » dit-elle en lui fourrant un pistolet dans la main.

— « Sortez, Vry ! » fit-il en la poussant sur la passerelle. Il pivota pour expédier un jet de flamme sur une tête qui apparaissait au-dessus du panneau des machines, et un second par la porte ouverte du poste de commande principal. Puis il abaissa le levier de fermeture des sas de la coque, bondissant au-dehors juste avant que les panneaux claquent. Il réduisit la largeur de flamme du pistolet et souda la jointure des panneaux avant de rejoindre Vry au pied de l'échelle.

— « Vite, » souffla-t-elle.

— « Nous avons quelques minutes de répit. Par où ? Je vous suis. »

Elle s'engagea dans les bois en courant, abordant de biais une légère pente. « J'espère le retrouver, » haleta-t-elle. « Il y avait une grande prairie avec des fleurs jaunes et un rocher. »

— « Cela a été trop facile, » dit-il, le souffle court. « Il me fallait de la bagarre. Une bonne bagarre. »

— « Vous avez du sang sur la figure. Vous l'avez eue, votre bagarre. Ne soyez pas trop gourmand. »

— « En tout cas, j'ai eu Crego. Vry, je suis redevenu un homme. »

— « Conservez votre souffle. C'est loin... »

Ils entendirent une sirène d'alarme et des cris lointains. Webb tapota le pistolet dans sa poche.

— « Je regrette qu'il ne fasse pas plus sombre, » grommela-t-il. « Quand on va décoller, ils sont capables de braquer un Kingross sur notre hélio. »

— « Il va faire nuit. La route est encore longue. Ralentissons. »

— « D'accord, mais laissez-moi vous frayer le passage. »

Il remarqua alors qu'elle avait accroché à son épaule un sac en plastique.

— « Permettez que je vous soulage de ça. Qu'y a-t-il dedans ? »

— « Les éléments bio, » expliqua-t-elle. « Vous ne pensiez pas que j'allais les leur laisser ? Ils sont imputés à notre compte. »

— « Bravo, Vry ! Vous avez une tête, vous. On voit que vous êtes mon élève ! »

— « Nous sommes à peu près en sûreté à présent. Comme ils ignorent la présence de l'hélio, ils vont sans doute se concentrer sur les plages. »

La nuit était venue quand ils découvrirent l'hélio, toujours intact. Webb s'inquiétait de la possibilité d'un champ de recherche et des projectiles Kingross, mais il ne communiqua pas ses craintes à Vry. Comme l'hélio était en location, les commandes étaient préréglées pour retour à un parc-hélio de Port-Omphale. Il n'y avait qu'à embarquer, voler et attendre. Ils décollèrent avec les feux éteints et Webbs demeura sur ses gardes tant qu'il put distinguer la forme sombre de l'île. Puis elle s'estompa au loin. Il se mit à réfléchir, comme jamais auparavant.

Vry brisa le silence.

— « Il ne faut pas perdre de temps avant de lancer les autorités planétaires aux trousses de ces pirates, » dit-elle. « Ils vont prendre l'espace pour s'enfuir. »

— « J'y songeais. Nous devrions appeler le capitaine Kravitz au télécran. »

— « Oui, tout de suite. »

— « Non. Il faut d'abord préparer notre récit. En plus, il va me voir. »

— « Pourquoi pas ? »

— « Par tous les vers de l'espace, ma fille ! Je suis déserteur. Il me faut d'abord disparaître à Port-Omphale, ensuite vous arrangerez votre version de la réalité et vous la lui transmettrez. »

— « Vous n'êtes pas déserteur, Skinner, » dit-elle dans le noir.

— « Allez donc raconter cela au capitaine ! Le règlement lui est passé dans le sang, à cet homme ! »

— « C'est sérieux, » reprit Vry. « J'ai fait un faux état de présence à votre nom tous les matins jusqu'au jour de ma permission, et à ce moment je vous ai établi aussi une permission de dix jours. »

— « Non ? Comment avez-vous pu ? »

— « J'ai des amis à bord, et vous aussi, quoi que vous en pensiez. J'ai dit à tout le monde que c'était une affaire très urgente. Des tas de gens sont au courant, à titre privé, mais sur le papier vous êtes en règle. »

— « Mais... mais... vous devez me juger comme un fameux idiot pour ne pas me l'avoir dit plus tôt ? »

— « J'avais peur, Skinner. Vous vous emballez trop vite. Je voulais vous laisser avec votre désespoir, avec un combat devant vous, tant que nous ne serions pas hors de danger. Je regrette, c'était peut-être mal... »

— « Non, Vry. Je comprends. Je... Laissez-moi donner de la lumière. »

Il actionna le commutateur de la cabine et la regarda, tassée sur son siège, menue, échevelée, avec ses grands yeux qui reflétaient l'appréhension. Il lui posa la main sur l'épaule, la retira.

« Il faut quand même inventer une histoire, » dit-il. « D'autant plus que je dois figurer dedans, à présent. »

Elle restait silencieuse. Il remua les pieds, pencha la tête, réfléchit.

« Nous pouvons raconter presque la vérité, » finit-il par déclarer. « Leur expliquer qu'on nous a enlevés à cause de notre spécialité. Tout le reste peut se borner à la vérité. »

— « Leur dire que vous avez tué Crego, » murmura-t-elle.

— « Oui, je l'ai tué. Bon Dieu, je voudrais pouvoir le tuer une seconde fois. On devrait me décorer rien que pour ça ! »

— « On le fera sans doute. De toute façon, on vous réintégrera dans votre grade. »

— « Biens sûr ! Je n'y avais même pas pensé ! Mettre ces foutus pirates en déroute. Et je retrouve tous mes droits. Vry, qu'est-ce que je deviendrais sans vous ? »

— « Vous auriez la tête toute cabossée ! D'ailleurs vous y avez une vilaine entaille en ce moment même. Attendez que je la nettoie. » Elle ouvrit la boîte à pharmacie de l'hélio.

— « Aïe ! Doucement, bon sang ! » s'écria-t-il. « Attention, c'est sensible ! »

Elle continua de tamponner le sang séché. « Vous avez toujours le pistolet ? »

— « Oui, le voici. »

— « Glissez-le dans le sac avec les éléments bio. Il va falloir que je le remette en douce dans le placard des sous-officiers. Et j'espère que personne n'aura jamais l'idée d'en vérifier le numéro ! »

— « C'est bon. Vry, vous êtes toujours en avance sur moi. Aïe ! Ça pique ! »

— « C'est pour votre bien. »

Elle lui pansait le crâne de ses deux petites mains. Il eut soudain une violente envie de se cacher la figure dans le cou tiède de la jeune femme. Il recula et se redressa.

— « Je n'ai pas fini, » observa-t-elle.

— « Moi non plus, » répondit-il en soulevant un bord du pansement qui lui cachait l'œil. « Vry, on a encore une semaine de permission. Si on s'en servait pour se marier ? »

— « Les spationautes ne devraient jamais se marier, » fit-elle d'une voix étranglée. « Ils n'ont pas de foyer. »

— « Les spationautes sont les seuls à pouvoir vraiment choisir leurs foyers, » contra-t-il. « Que diriez-vous d'une ferme sur la planète Conover, quand j'aurai terminé mon temps de service ? »

— « J'adore la planète Conover, » fit-elle, pensive.

— « Est-ce une réponse ? Dites oui, Vry. Nous formons une équipe. Je vous ai enseigné tout ce que vous savez. »

— « A vos ordres, chef ! » murmura-t-elle.

Webb l'embrassa de toute son âme. Puis ils restèrent joue à joue. Il lui souffla à l'oreille : « Il me vient une idée épatante. Quand on appellera le capitaine Kravitz au sujet des pirates, on lui demandera une prolongation de permission de huit jours. Pour nouvelle raison d'urgence : notre mariage. »

Elle prit les deux bouts du pansement pour les nouer.

— « J'ai peur que nous ne puissions recourir à ce prétexte, Skinner, » dit-elle à voix basse. « C'était précisément la raison d'urgence que j'ai invoquée pour obtenir nos deux permissions actuelles. »

— « Mettez votre casquette, Skinner ! » commanda l'adjudante. « Vous n'allez pas au pied du mât, cette fois. On vous décore de la médaille de bronze de la Patrouille. »

— « Ma casquette ne passera pas, avec le pansement, objecta-t-il.

— « Eh bien, posez-la en équilibre dessus. Il va falloir saluer,» trancha-t-elle d'un ton sec. « Et maintenant, entrez ! »

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Home the hard way.

H. L. GOLD

Un homme tout en ailes

Horace Gold (ex-rédacteur en chef du **Galaxy** américain, auteur occasionnel) adore imaginer dans ses nouvelles certaines métamorphoses ou anomalies bizarres survenant chez un personnage et provoquant en lui diverses aberrations. Après **Un homme à l'envers** (Spécial 3) : l'homme dont les cinq sens sont détraqués, et **Un homme en morceaux** (n° 166) : celui qui a été « réparé » avec des portions d'extra-terrestre, voici **Un homme tout en ailes** : l'individu auquel sa vertu a fait pousser des ailes d'ange. Sans parler de **L'homme qui comprenait les machines** (**Galaxie** de ce mois) : le personnage qui devient capable de capter télépathiquement les « sentiments » des mécaniques.

« MAIS tu as promis ! » dit Liz Blackwell. « Tu as juré tes grands dieux que tu les ferais amputer. »

— « Amputer ! » s'écria le docteur Jonas, horrifié. « Je n'ai jamais entendu pareille chose. »

— « Vous n'avez pas non plus entendu parler d'un homme avec des ailes, » objecta-t-elle. « Je t'en prie, Harvey... tu as *promis* ! »

— « C'était quand tu étais bouleversée parce que j'attirais trop l'attention, » répondit Harvey Leeds. En pantalon et en chaussures, avec ses ailes étalées dans toute leur splendeur, il ressemblait à une version moderne de la Victoire de Samothrace, du type mâle. « Liz, si Dieu n'avait pas voulu que je vole, Il ne m'aurait pas donné d'ailes. »

Le docteur Jonas reposa le mètre dont il s'était servi. « Du haut en bas, elles mesurent un mètre soixante-quinze. Leur envergure est de trois mètres quarante. En soustrayant votre ancien poids de l'actuel, elles pèsent vingt-quatre kilos. Elles ont poussé sur les omoplates et sont directement reliées à vos systèmes squelettique, musculaire et circulatoire. Je n'ai jamais vu d'ailes à un humain auparavant, mais elles me semblent parfaitement sûres. Les amputer équivaudrait à couper une jambe tout à fait saine... une erreur de métier impardonnable, jeune homme ! »

— « Mais c'est si *gênant* de sortir avec lui, à présent, » dit-elle. « Pourquoi a-t-il fallu qu'elles grandissent ? C'était *divin* quand elles avaient la dimension d'ailes de chérubin. »

— « Vous m'avez demandé un examen, » reprit le médecin en s'adressant à Harvey, « et j'ai fait de mon mieux, bien que je reste persuadé que vous auriez dû consulter un vétérinaire. La croissance de ces ailes a dû vous fatiguer beaucoup. Buvez des quantités de lait pour remplacer le calcium perdu. Dormez en abondance et mangez des tas de légumes verts. En d'autres termes, je dois vous donner les mêmes conseils qu'à une jeune maman. »

Harvey remit sa chemise et sa veste devant derrière en laissant Liz les boutonner. Cela lui conférait un aspect angélique et clérical à la fois, avec le bout de ses ailes qui effleurait le plancher.

— « Il faut que j'étudie les statues anciennes, » dit-il, « pour voir comment était résolu le problème de l'habillement. »

— « Bonne idée, » opina le docteur Jonas. « C'est étonnant, la précision du travail des anciens sculpteurs. Ils devaient travailler d'après nature. Dans ce cas, vous ne seriez pas un cas unique, mais seulement anachronique. Comment ont-elles commencé à pousser ? »

— « Je ne sais pas, » avoua Harvey.

— « Mais moi je le sais ! » intervint Liz. « C'est parce qu'il est si *sage*. Il n'a pas un seul défaut, ce qui, je peux vous le dire, est assez déprimant pour une fille aussi normale que moi. Le premier changement s'est manifesté quand il a vérifié ses comptes, entre autres, et s'est aperçu qu'il avait fraudé le Gouvernement d'une somme d'environ deux dollars. Il a voulu rembourser, mais on lui a dit que l'exercice était clos et qu'il n'y pense plus. Alors, il a envoyé l'argent, en anonyme. Et ce soir-là j'ai remarqué chez lui une sorte d'éclat, comme s'il eût été entouré d'un halo. »

— « Ce n'était que juste de rembourser cette somme, » se défendit Harvey.

— « Mais les ailes ? » insista le docteur Jonas.

— « Le croiriez-vous ? Il est encore vierge ! Parfaitement vierge ! A son âge ! Je voulais voir si nous nous conviendrions vraiment, mais il m'a répondu qu'il fallait nous garder pour nous-mêmes tant que nous ne serions pas mariés. Et c'est alors,

Harvey Leeds, que le dos a commencé à te démanger. Et quelques jours après, les ailes se mettaient à bourgeonner. »

— « C'est vrai, j'avais oublié, » fit timidement Harvey.

Un silence s'établit. Puis le docteur Jonas reprit, d'une voix lente : « Ce que vous affirmez, c'est que la sagesse a son point critique ; une fois ce point atteint, des modifications physiologiques profondes se manifestent. Il en va peut-être de même pour le mal... *Dr Jekyll et Mr Hyde* se fonde peut-être sur un exemple vivant. C'est assez fascinant comme sujet de réflexion. »

— « Mais comment Harvey pourra-t-il garder son emploi ? » s'emporta Liz. « Il n'a pas travaillé de tout le temps que ses ailes ont mis à pousser. »

— « La chemiserie n'est pas le seul champ de travail au monde, tu sais, » déclara Harvey.

— « Exact, » convint le docteur. « Il doit y avoir des tas de choses pour occuper un homme ailé. »

— « Si tu ne fais pas couper ces ailes idiotes pour redevenir normal, plus la peine de t'occuper de moi, » dit Liz.

Il s'aperçut que ses plumes se hérissaient... comme celles d'un aigle, songea-t-il. « Si c'est tout ce que je représente pour vous, Miss Blackwell, il devient évident que vous n'êtes pas la femme qu'il me faut. » Il eût aimé utiliser une langue vigoureuse mais il n'avait jamais su, ce qui bien sûr expliquait en partie sa situation présente.

— « Alors c'est un adieu ! » Liz ferma avec bruit son sac à main et sortit.

Harvey resta planté, mal à l'aise, un instant. « De mon côté aussi, c'est un adieu, je pense, » dit-il. « Il faut que j'arrive à trouver le moyen de me faire sustenter par ces ailes. »

— « Bonne chance, » souhaita le docteur. « Et tenez-moi au courant des changements qui pourraient se produire. »

L'évêque admirait Harvey Leeds sous tous les angles. « Pas de doute, ce sont des ailes authentiques, plumes et tout. Comme l'a dit votre médecin, c'est étonnant l'art avec lequel les anciens sculpteurs ont rendu les ailes... En vérité, il *fallait* qu'ils travaillent d'après nature. C'est... sidérant. »

— « Le vêtement pose des problèmes. » Harvey remit sa chemise et sa veste à l'envers.

— « La solution, c'est la toge, mon garçon. Comme les statues. Un peu anachronique, mais après tout, un homme ailé l'est aussi. » L'évêque s'assit à son bureau et alluma un cigare. « Et maintenant racontez-moi ce qui motive votre visite. »

— « Eh bien, c'est évident. » Harvey s'appuya au mur ; il ne pouvait s'asseoir, faute de place pour ses ailes. « Suis-je un ange ou non ? »

— « Je n'ai pas qualité pour juger de ces questions théologiques, mais les ressemblances superficielles existent bien. J'accepte même, aux fins de discussion, la théorie de votre médecin sur la masse critique du bien. Mais que puis-je faire pour vous dans le domaine pratique ? »

— « Je désire un emploi d'ange, » dit Harvey.

— « Pour faire quoi ? » demanda l'évêque quand il eut fini de tousser.

— « Je ne sais pas ce que font les anges. Mais c'est à l'Eglise à le définir, non à moi. »

L'évêque se pencha sur son bureau. « Cher Monsieur, si l'Eglise se chargeait de toutes les anomalies, elle serait plutôt encombrée. Vous êtes bien insolite, mais d'une manière médiévale, en quelque sorte. »

— « Il doit bien y avoir une façon de m'adapter. »

— « Je vous le rappelle, je ne suis pas une autorité en la matière, mais je n'arrive pas à trouver en quoi vous pourriez servir l'Eglise et vice-versa. Il fut un temps où l'Eglise avait besoin de miracles, mais c'était au Moyen Age, époque ignorante et superstitieuse. »

— « Mais pourquoi plus maintenant ? » s'obstina Harvey.

— « L'Eglise est éclairée, à présent. Elle est aussi éloignée de celle du Moyen Age que le sont nos modernes ordinateurs des bouliers qu'on utilisait alors pour les comptes. L'Eglise a besoin d'hommes d'affaires, habiles, sûrs, à la tête froide, qui connaissent la différence entre un titre et une action, qui sachent recueillir des fonds et les utiliser... Bref, qui sachent exploiter tous les moyens de communication de masse pour répandre le message de la religion moderne. »

— « Vous voulez dire... »

— « ... qu'il n'y a tout simplement pas de place dans l'Eglise pour une relique médiévale comme vous. »

Harvey resta longtemps silencieux. Puis il dit : « Très bien, s'il en est ainsi. Cela m'avait pourtant semblé une bonne idée. »

L'évêque contourna son bureau pour poser une main paternelle sur l'épaule d'Harvey. « Vous trouverez quelque chose, mon garçon. Il suffit de tourner les désavantages à votre profit. Quand la vie vous donne un citron, faites de la citronnade. C'est ainsi que nous agissons tous les jours au sein de l'Eglise. »

— « Merci de m'avoir accordé audience, » dit Harvey, dont les sentiments étaient assez mêlés, « et adieu. »

— « Adieu, » répondit l'évêque sans le moindre sentiment mitigé, « et Dieu soit avec vous. »

Sam Grubel termina son sceptique examen des ailes d'Harvey. « Ainsi elles sont vraies. Alors, à quoi songez-vous ? »

— « A un emploi, » répondit Harvey. « Il doit bien y avoir des gens qui paieraient pour voir un homme ailé. »

— « Dans les baraques de foire, peut-être. J'ai une agence de haute classe. Je ne m'occupe pas des attractions foraines. »

— « Mais il y a la télé. Et les boîtes de nuit. Et le cinéma. »

— « Ecoutez, » reprit Grubel avec patience. « Tout ce que vous avez, c'est des ailes. Ça ne suffit pas pour un numéro. Une ou deux représentations, voilà tout. Le seul endroit où vous puissiez rester, c'est une baraque foraine. »

Harvey réfléchit. « Je n'y avais pas songé. Mais il me faut un numéro. Comment dois-je m'y prendre pour en monter un ? »

Grubel ouvrit la porte d'une vaste pièce nue, avec des anneaux et des miroirs aux murs. « Voilà, » dit-il, « cela devrait vous fournir tout l'espace voulu pour voler. Parce que... *vous volez,* non ? »

— « Je ne suis pas très habile, » avoua à regret Harvey. « Il n'y a pas de place dans mon appartement et, dehors, je n'arrive pas à trouver le courage. »

— « Ici, pas d'excuse. Nous ne sommes que trois à vous regarder. »

— « Que trois ? » répéta Harvey. Il lança un coup d'œil circulaire et vit une femme, petite et trapue, assise près d'un homme également court et trapu sur des chaises cannées. Ils attendaient une entrevue avec Grubel, mais à présent ils observaient Harvey avec beaucoup d'intérêt.

— « Ne soyez pas intimidé, » reprit Grubel. « Ce ne sont que des acrobates... Alors, *volez* ! » fit-il, un peu impatienté.

Harvey ôta sa veste et sa chemise et partit à un bout de la salle de répétition. Il étala ses ailes dans toute leur splendeur et se mit à courir. Tout en s'efforçant de coordonner les mouvements de ses ailes et de ses jambes, il parvint presque à l'autre bout de la pièce avant d'arriver à décoller. Il vira lourdement pour éviter de se heurter à la paroi de miroirs.

— « Pas fameux pour un début, » commenta Grubel. « Que savez-vous d'autre ? »

— « Je ne sais rien. »

— « Et un looping ? »

— « Euh... je crois que j'ai un peu le mal des hauteurs. »

— « Oh, parfait ! Si vous ne trouvez rien d'autre à faire, redescendez. »

Harvey mit les pieds en position d'atterrissage. Il ne faisait guère plus de quinze kilomètres à l'heure, mais l'élan le fit galoper contre une porte fermée. Il referma les ailes et se retourna, piteux.

— « C'était lamentable, » jugea Grubel en ouvrant la porte sur laquelle Harvey s'était cassé le nez. « Revenez me voir quand vous aurez quelque chose à *montrer*. »

— « Quoi, par exemple ? » s'écria Harvey.

Grubel s'immobilisa, la main sur la poignée. « Je vends des attractions. Je ne les invente pas. »

Harvey remarqua que les acrobates esquissaient des hochements de tête approbateurs.

— « Je rentre chez moi et je vais étudier mes possibilités. »

— « Il vous reste les foires. Je vous souhaite bien du bonheur. »

— « Merci de m'avoir reçu, » dit Harvey.

— « Il n'y a pas de quoi. » Grubel referma le battant et le rouvrit juste assez pour souffler : « Désolé, les Lombinos, mais je n'ai rien pour vous, » à l'adresse des acrobates.

Ils grommelèrent des paroles polies et partirent. Harvey remit sa chemise et sa veste, puis entra dans l'ascenseur, assez distrait. Il n'avait pas la moindre idée de la façon de monter un numéro.

Alors qu'il tournait la clé dans la serrure, Harvey Leeds se sentit toucher le coude. Il regarda derrière lui. Un homme et une femme, tous les deux courts et trapus, se tenaient là, en grommelant des paroles polies.

— « On vous a suivi, » expliqua Monsieur Lombino.
— « C'était facile, » s'excusa Madame Lombino.
— « Nous voudrions vous parler de votre numéro. »
— « C'est gentil à vous, » fit Harvey. « Entrez. »
Quand ils se furent assis, l'air un peu gêné, Monsieur Lombino déclara : « Nous vous avons suivi, parce que pour nous, vous représentez un million de dollars. »
— « *Moi* ? » s'étonna Harvey en s'appuyant au mur. « Comment cela ? Vous voulez devenir mes managers ? »
— « Malheureusement non. Nous sommes les Grands Lombinos — des acrobates entre les meilleurs — mais nous ne trouvons pas de travail. »
— « J'en suis navré. Je suis dans la même position. »
— « Qui veut des acrobates ? Personne. Mais une équipe avec des *ailes...* »
— « Une équipe ? » s'enquit Harvey, intrigué.
— « Vous ne pouvez pas exécuter un numéro. Vous n'avez pas le gabarit voulu. »
— « Pour l'acrobatie, s'entend, » s'excusa Madame Lombino.
Monsieur Lombino émit un grognement poli. « Pour l'acrobatie, bien entendu. Mais pour les femmes... » Il s'inclina poliment sans quitter son siège. « Vous faites de l'exercice tous les jours ? »
— « Non, pas régulièrement, » avoua Harvey.
— « Vous voyez bien ! » triompha Monsieur Lombino. « Ma femme et moi, nous travaillons tous les jours, toute la journée, pour garder la forme et ajouter des tours nouveaux à notre numéro déjà très bon. En seriez-vous capable ? »
— « Je pourrais essayer. *Il le faut.* »
— « Il faudra peut-être des années pour vous entraîner. *Alors* vous commencerez à monter un numéro. Tandis qu'avec nous, vous pourriez débuter tout de suite. »
Harvey fronça les sourcils. « Je regrette, mais je ne vous suis plus. »
— « C'est simple. Avec des ailes, nous pourrions faire fortune et vous toucheriez le quart — non, la moitié — de nos rentrées. »
— « Bien sûr, la moitié, » souligna Madame Lombino.
— « Comment s'y prendrait-on ? » demanda Harvey.
— « Dites-nous où vous vous êtes fait greffer ces ailes. »
— « Greffer ? » répéta Harvey, stupéfait. « Elles ne sont pas greffées. Elles ont poussé. »
Les Grands Lombinos cessèrent de grogner aimablement.

— « Nous parlons très sérieusement, » dit Monsieur Lombino. « Ne plaisantez pas, je vous prie. »

— « *C'est sérieux.* Elles ont poussé toutes seules. »

— « Ah oui ? Comment cela ? »

Harvey le leur expliqua. Ils échangèrent de rapides coups d'œil.

Monsieur Lombino exhiba un pistolet. « Sérieux n'est pas le mot. Nous sommes au désespoir. Si vous gardez le secret, j'aurai recours à ceci. »

— « Ecoutez ! » s'écria Harvey. « Ces ailes ne m'ont causé que des ennuis. Du point de vue aérodynamique, je suis encore plus ridicule que le frelon. Elles m'ont coûté ma place. Elles m'ont coûté la fille que j'aime. Elles ne me permettent pas de m'asseoir et je dors dans un harnais de soutien, comme un cheval blessé. Et les gens qui me regardent ! Grubel a raison. Je ne suis qu'un monstre de baraque foraine. *Que le diable les emporte, ces foutues ailes !* »

Les ailes tombèrent sur le plancher.

Harvey les contempla, d'abord avec horreur, puis avec soulagement.

« Quelquefois, cela vaut la peine de se mettre en colère, » dit-il. « Il était temps que je perde patience... et autre chose aussi, » ajouta-t-il songeusement.

Tout en poussant hors de chez lui le couple déconfit, il composa vite un numéro sur le cadran du téléphone. « Allô, Liz ? » demanda-t-il avec un large sourire. « Ecoute, j'ai quelque chose à te dire... »

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : What price wings ?

EMIL PETAJA

Suicide interdit

Emil Petaja fait partie de ces multiples auteurs d'après 1960 qui, totalement inconnus en France, n'en ont pas moins aux Etats-Unis plusieurs romans et de nombreuses nouvelles à leur actif. (Ce décalage entre la réalité de la S.F. américaine actuelle et la vision qu'en a l'amateur français, trop privé de romans pour pouvoir en suivre l'évolution, devient tel que nous songeons à publier un jour un petit dictionnaire de tous les « nouveaux auteurs » qui remettra les choses au point.) Les romans d'Emil Petaja : **Lord of green planet, Alpha yes ! Terra no !, Caves of Mars, Stolen sun,** etc. sont — comme leurs titres l'indiquent assez — de type space-opera. C'est par contre la science-fiction sociologique qu'il aborde dans cette nouvelle. La S.F. a souvent imaginé des sociétés futures caractérisées par la perte des libertés individuelles. Mais de toutes ces libertés, c'est une des plus inaliénables qui est ici combattue : le droit de l'individu à mourir à sa guise.

IL eut un morne sourire en baissant les yeux vers les sombres eaux embrumées sous le pont délabré de la Porte d'Or. Ce qu'il venait de faire n'avait pas été facile, mais il l'avait fait, en déjouant la vigilance de la Brigade de la V.S. Il avait réussi et à présent, sur le point de faire le grand saut, il s'offrait un moment d'attente au bord de l'abîme pour savourer ce plaisir.

Il revint par la pensée à cette entrevue avec Jason Korb, un des plus éminents psychologues de la V.S.

— « Wendell, c'est la troisième tentative. La *troisième* ! » Le visage chiffonné du Dr. Korb, couronné d'une toison blanche en désordre, arborait une expression savamment étudiée de bienveillant reproche. « D'abord le pistolet. Dieu sait où vous l'avez trouvé. Puis le couteau de cuisine. Enfin, hier soir, l'herbicide. » Il hocha tristement la tête. « Vous devriez maintenant savoir que nous surveillons de près de telles choses. Le dispositif d'alerte du Complexe de la Vulnérabilité au Suicide enregistre chaque demande de renseignement, chaque mouvement suspect que vous faites. »

Wendell haussa les épaules, l'air chagrin et irrité. « Un gars

peut toujours espérer, n'est-ce pas ? Les machines se trompent. »

— « Pas les nôtres, » lui dit le Dr. Korb d'un ton aimable. « Nous ne pouvons pas nous le permettre pour des cas comme le vôtre. Depuis les dernières années de la Troisième Guerre Totale, quand les Puissances de l'Est commencèrent à utiliser les gaz déprimants et ensuite les ondes radio-thalamiques, qui inhibaient toutes les émotions agréables et joyeuses et accentuaient celles qui prédisposent au tourment et au suicide... »

Wendell se redressa sur les oreillers et prit sur la table de chevet une cigarette que le Dr. Korb lui alluma. Le psychologue continua de pérorer sur un ton monotone jusqu'à ce que Wendell l'interrompît. « Je suis au courant de tout cela, docteur. Je sais que des millions de gens se donnèrent la mort sous l'influence des ondes de suicide et que d'autres millions en firent autant par chagrin ou contagion. Nous avons été obligés de rendre la pareille à nos adversaires, jusqu'à ce que la race humaine se soit réduite des neuf dixièmes. Je sais tout cela. »

Le docteur au bon visage soupira et eut un léger frisson. « On pourrait presque supposer que *vous-même* avez été victime des ondes de suicide. Seulement ce n'est plus concevable depuis que nous avons fini par trouver la formule d'immunisation. » Il jeta un coup d'œil sur une infirmière dont l'uniforme coquet mettait en valeur des courbes harmonieuses et qui s'approchait d'un pas léger. Elle portait un petit plateau sur lequel il y avait une coupe en plastique contenant des capsules et un verre d'eau. « Vous n'avez pas encore repris votre médicament. »

— « Les pilules du bonheur ? Non, merci. »

— « Elles ne peuvent malheureusement modifier un syndrome normal de chagrin, » soupira le docteur. « Mais elles soulagent. » Il leva ses sourcils touffus et coula un regard malicieux vers la fille au plateau. « Que pensez-vous de Miss Ambers, votre infirmière ? Jolie, hein ? »

Wendell suivit son regard et acquiesça. Jolie elle l'était. Miss Ambers avait des charmes bien placés et bien proportionnés. N'importe qui pouvait s'en rendre compte. Et sa chevelure fauve, bien ondulée, s'harmonisait avec ses yeux verts, au regard mutin, et son nez légèrement retroussé. Mais Miss Ambers, en sa qualité d'infirmière, faisait partie du traitement et cela enlevait à son charme.

Le Dr. Korb posa une main paternelle sur son bras. « Comprenez donc bien la situation, Wendell. Nous avons besoin de jeunes

hommes comme vous. Nous avons terriblement besoin de vous. Nous... nous vous aimons. »

Wendell savait exactement où le psychologue voulait en venir — il mettait l'accent sur l'importance de Wendell dans une conjoncture plutôt critique, en faisant appel à son sens de la responsabilité raciale et, en même temps, en essayant de lui faire sentir qu'il était dorloté. Pour la plupart des hommes sa position était certainement enviable. Il était le coq du village.

Il regarda d'un air malheureux par la fenêtre. Il vit un beau paysage champêtre, empreint de sérénité, conçu à des fins thérapeutiques. Tout cela pour lui. Mais la notion d'« amour » évoqua aussitôt dans son esprit le nom de « Karen », avec une déchirante souffrance. Pendant un moment, l'adorable visage de Karen se superposa sur les feuillages verts ou jaunes et sur le ciel bleu. Ses yeux papillotèrent et il ramena brusquement son regard sur les murs pastel de sa chambre à l'hôpital de la V.S.

— « Ne me chargez pas de cette corvée, docteur, » supplia-t-il.

— « Mais nous vous aimons. Nous vous aimons et nous avons besoin de vous. »

Le sourire de Wendell devint une moue. « Ne pouvez-vous pas faire une exception ? Avec moi ? »

— « Un jeune mâle bien portant comme vous ? Non, il n'y a rien à faire ! C'est impossible ! C'est qu'il n'y a pas que la Terre. Notre colonisation planétaire avance rapidement, car nous avons besoin d'espace vital pour suppléer aux vastes zones détruites. Nous avons besoin de beaucoup de choses ; mais surtout nous avons besoin de *vous*. De vous et de vos gènes pleins de santé. Quand nous avons constaté avec horreur que l'insémination artificielle serait désormais inopérante, la durée de la vie active de la semence étant réduite presque à zéro... »

— « Mais il y en a d'autres que moi, » coupa Wendell.

— « Ils sont rares ! Lamentablement rares ! »

— « Pourtant, si je préfère mourir... »

— « Impossible ! Je comprends très bien quel traumatisme vous a causé la mort de Karen, puisqu'elle vous a fait inscrire sur la liste des vulnérables. Oh ! nous vous avons attentivement observé depuis que Karen est morte. Nous vous avons empêché de vous suicider les deux premières fois en évitant de nous montrer. Nous espérions que la vulnérabilité se dissiperait. Puis il y a eu cet épisode de l'herbicide, hier soir. » Le Dr. Korb se permit de prendre momentanément un ton sévère. « Je suis res-

ponsable de vous, Wendell. Je vous avertis que je ferai tout pour vous empêcher de vous tuer et vous aider à remplir votre devoir patriotique. »

Wendell alluma une nouvelle cigarette avec le mégot de la première. « Navré de vous donner tout ce mal. »

— « Bien. Dorénavant nous allons être un garçon sage, n'est-ce pas ? » Une tape paternelle sur l'épaule. « Les choses se tasseront. »

— « J'imagine que vous allez me surveiller jour et nuit ? »

— « Comme un vautour. Jusqu'à ce que le syndrome de la V.S. disparaisse. Ce qui arrivera. Nous vous aiderons. Nous vous gaverons de tranquillisants, n'est-ce pas, Miss Ambers ? »

La jeune femme dévisageait Wendell. Il y avait quelque chose d'étrange dans son regard. Les yeux fixes, elle laissa tout à coup tomber son plateau et sortit en coup de vent de la chambre.

« Vous voyez ? » gloussa le Dr. Korb. « Voilà un simple échantillon de l'état critique où se trouve l'humanité. »

Wendell regarda d'un air morose la porte fermée. Il ne dit rien. Que pouvait-il dire?

« Aimeriez-vous partir maintenant ? »

— « Oui. »

— « Très bien, mon garçon. Mais vous ferez le premier pas vers nous ? Vous *essaierez* ? »

Wendell eut un faible sourire circonspect. « Oui, docteur. J'essaierai ! »

Au total, il fit sept nouvelles tentatives, avant le Pont. Ils étaient là chaque fois. Ce devint un jeu entre les flics et le tueur — Wendell jouant le double rôle du tueur et de la victime. Quelque part, sur le sentier de la guerre, il se rendit compte que le seul moyen de dépister les gens de la V.S. consistait à se trouver un remplaçant ; quelqu'un sur lequel resteraient braqués leurs yeux électroniques pendant qu'il se suiciderait tranquillement.

Il trouva l'homme qu'il lui fallait, dans un bar, par une nuit sombre. Il lui donna tout l'argent qu'il possédait ; l'argent ne lui servirait plus à rien là-bas, dans l'eau glacée sous le Pont.

Laissant son alter ego dans le somptueux appartement qu'on avait mis à sa disposition, il se déguisa en Neutre et s'en alla

furtivement dans les rues pleines de brouillard à son rendez-vous avec la mort.

Les Neutres étaient les produits fortuits des premières séries de guerres atomiques, avant que les ondes-suicide prennent la succession. Les femmes se révélèrent plus résistantes que les hommes ; aussi y avait-il maintenant un nombre disproportionné de jeunes femmes : voluptueuses, désirables, fécondes. En revanche, les hommes capables de procréer, avec leur semence à l'existence fragile, devenaient d'une rareté alarmante. Bientôt les hommes virils de la planète firent l'objet d'un recensement quotidiennement tenu à jour et reçurent des subventions. Comme l'avait fait remarquer le Dr. Korb, on avait besoin d'eux non seulement pour perpétuer la race humaine mais pour l'expansion due à la colonisation de l'espace. La production des robots fut poussée ; pour la main-d'œuvre, les Neutres (encore assez nombreux, mais en voie de régression) furent réquisitionnés pour servir, mais c'étaient de drôles d'oiseaux pour la plupart et peu dignes de confiance. Quelques-uns étaient dangereux. C'étaient les non-virils les plus âgés et les mieux équilibrés qui gouvernaient.

Avançant d'un pas traînant sur la voie d'accès couverte du pont, qui était maintenant délabré à la suite des pilonnages atomiques et plus ou moins désaffecté à cause de la prédominance des transports en aérotaxis et aérobus au-dessus de la Porte d'Or, Wendell vérifia, sur sa figure et son cou, avec des doigts sales, les vilaines plaies de son maquillage. Il s'assura également que sa scrofuleuse perruque en broussaille était toujours en place sur ses cheveux.

— « Hep, là-bas ! » Un gardien du pont surgit brusquement de derrière une saillie du parapet, allumant sa torche électrique, qu'il braqua dans la direction où il entendait craquer des pas.

Wendell fut glacé d'effroi, mais il réussit à dominer sa peur. Tandis que le rayon lumineux perçait vivement le brouillard et plaquait un cercle sur son visage de lépreux, il balança ses mains crasseuses sur les côtés de son pantalon en loques, à la manière des mutants Neutres des forêts de Marin.

Le garde, d'après sa voix rude et l'angle de la torche qu'il balançait, devait être grand et corpulent — bien que vieux. Au lieu de se dérober et de pleurnicher, comme l'aurait fait un clochard de la ville, Wendell s'avança en traînant les pieds, avec une sorte de fascination et d'espoir, comme s'il était sevré du moindre

contact physique humain. Contact physique *propre.* Les mutants de la forêt étaient comme cela.

« Où allais-tu, mutant ? » Le gardien jura et eut un mouvement de recul.

Wendell s'arrêta et se balança sur place. Il parut réfléchir un long moment, comme si cette simple question exigeait un énorme effort cérébral, ce qui était le cas pour un mutant. Puis il leva une main molle et la tendit vers les collines de Marin, de l'autre côté du pont.

« Les cavernes de Tamalpais, hein ? »

Wendell fit un signe affirmatif.

« Ça va, file. Et surtout ne reviens pas. Nous ne voulons pas avoir des mutants de ton genre par ici. Les minables de nos taudis nous suffisent. La prochaine fois je me servirai de mon soufflant. »

Wendell rit sous cape et décampa dans le brouillard, le long du câble torsadé qui s'élevait. Il s'arrêta, prêtant l'oreille au faible raclement des bottes du gardien sur l'asphalte rugueux. Quand il entendit claquer la porte de la cabane du gardien, il se mit à courir.

Au milieu du pont, à l'endroit où le câble oscillait entre les anciens pylônes jumeaux, il se suspendit, les bras noués autour de l'humide métal rouillé. Il plissa les yeux afin de repérer la Baie embrumée, revoir San Francisco une dernière fois, comme tant de centaines, puis de milliers, puis de dizaines de milliers de gens l'avaient fait avant lui. Il ne vit d'abord que les taches floues des lumières ; puis le faisceau éblouissant d'un phare balaya l'horizon, révélant un panorama net et momentané. Wendell distingua des détails tels que le Mark Hôtel, en partie rasé au sommet de Nob Hill. Les sens aiguisés à l'extrême par l'approche de la mort, il entendit glapir des mouettes qui plongeaient, comme si elles étaient une partie de lui-même ; il entendit le hululement funèbre d'un remorqueur, pareil à une douloureuse lamentation cosmique ; et les sons discordants des sirènes de brume formaient, des Frallones jusqu'au Hunter's Point, une chorale surnaturelle.

L'âcre odeur chimique de l'eau invisible qui coulait à ses pieds lui picotait les narines.

Il ricana.

Sa main fit un dernier signe d'adieu à son monde absurde et

agonisant. Au Dr. Korb. A l'infirmière Ambers. A tous les optimistes, à tous les désespérés.

Puis il sauta.

— « Karen ? »

— « Oui, chéri. C'est moi. »

Son visage aux traits exquis, sa chevelure pareille à une flamme claire et le sourire particulier dont elle l'accueillait, lorsqu'ils avaient été séparés, ne fût-ce qu'un jour. Tout était là. Flottant hors d'une mousse de brume bleue, comme si un nuage, la mer et le ciel s'étaient confondus.

La mort, c'était donc *cela* ?

Quand il plongea dans le souffle du vent, sa dernière pensée fut pour Karen, aussi la pure logique voulait que ce fût elle qu'il vît la première — après. La chose stupéfiante, c'est qu'il y eût un *après*. En désirant mourir, il n'avait jamais osé avoir le moindre espoir qu'une existence tangible suivrait la réalisation de son projet obstiné. Il avait été incapable, simplement, d'affronter la vie sans Karen, voilà tout.

Maintenant elle était là, sortant de cette brume bleue pour s'avancer vers lui, avec la démarche familière qui le faisait sangloter si fort ; puis se jetant dans ses bras...

Pendant des heures, peut-être, ou des jours, ou une éternité, ils ne se parlèrent même pas. Ils restaient seulement étendus l'un près de l'autre. Ce plongeon avait mis fin à l'obsession lancinante de son intolérable douleur. Ainsi donc, c'était cela la mort. Bravo ! Il en acceptait l'extase, alors qu'il n'avait pu accepter la souffrance de vivre après avoir perdu Karen. Il ne voulait pas approfondir la question. Il ne cherchait pas de réponse. Il avait retrouvé Karen. C'était tout ce qu'il désirait — elle était tout son univers.

« Embrasse-moi, » demanda Karen.

Il le fit. La brume tourbillonnait autour d'eux. Il y avait de la musique douce, irrésistible, évocatrice. Au bout d'un moment il s'abandonna au sommeil...

Quand il se réveilla, ses mains lui apprirent qu'il était seul. C'était un vrai supplice de revenir à la vie, cette deuxième fois. Ses muscles lui faisaient mal et la houle qui agitait son cerveau en bouillie prouvait suffisamment qu'il avait été drogué. Vous donnait-on des drogues après votre mort ? Etait-ce pour vous res-

susciter de force ? Les crabes du fond de la Baie vous faisaient-ils des piqûres hypodermiques ?

Pendant un long moment, sa vue fut trouble et, lorsqu'il voulut se soulever sur un coude, une vague de nausée le rejeta sur l'oreiller. Quand il bougea les mains et les pieds, ce furent des mouvements désordonnés, sans aucun lien entre eux. Il devait se reposer. *Dormir.*

Mais non, que diable, il n'avait plus envie de dormir. Il voulait se lever à présent. Il voulait apprendre ce que signifiait cette nouvelle existence. Il voulait Karen.

Il se souleva de nouveau et, dans un mouvement convulsif et tremblant, se força à parcourir des yeux la chambre. Oui. C'était une chambre. La brume dansante avait disparu, de même que la musique. Il était alité dans une grande chambre sans fenêtre.

Après plusieurs vaines tentatives, il se leva en titubant. La tête lui tournait follement et il luttait pour remettre de l'ordre dans ses idées. Il resta longtemps près de son lit, s'efforçant de retrouver son équilibre physique et mental ; puis il finit par se diriger d'un pas chancelant vers la porte à l'autre bout de la pièce.

Cette porte semblait avoir quatre ou cinq poignées, qui remuaient sans cesse. Après quelques essais il réussit à en saisir une et, non sans peine, ouvrit la porte.

Maintenant il longeait un hall blanc, propre et vide. Il s'appuyait de temps en temps contre ces blanches parois lisses, relevant la tête et essayant de raisonner. *Des portes.* Il devait y avoir d'autres portes conduisant à d'autres pièces. Derrière elles il trouverait la clé du mystère.

Il tourna à un coin de couloir d'un pas lent, car il avait de la peine à avancer. Un calme mortel régnait ici mais, dans son crâne, se déchaînait une tempête.

— « Te voilà, » dit-il, tout haut. « Oui, toi, la porte. »

C'était à l'extrémité de cette partie du hall et, après cinq minutes de tâtonnements, il réussit à l'ouvrir. Il s'arrêta là, sur le seuil, regarda devant lui. Regarda. Vacillant, les yeux écarquillés. Il tenta de s'insurger contre cette vision, de la faire disparaître. Mais rien ne sortit de ses lèvres qu'un pauvre coassement de grenouille. « Kar... Kar... » essaya-t-il de dire, en montrant du doigt la salle bondée. Puis le plancher monta vers lui.

⁂

— « Nous allons mieux, n'est-ce pas ? » s'enquit le Dr. Korb d'une voix doucereuse.

— « Fichez le camp ! » Wendell enfouit brutalement son visage dans l'oreiller. Son cerveau ne fonctionnait pas encore, mais tout son être était empreint d'une émotion qui faisait frémir son grand corps musclé. Une rage. Une rage délirante et aveugle.

— « Laissez-le dormir encore un peu, » murmura une voix agréable et familière, qui marqua un peu d'indignation quand l'infirmière Ambers ajouta : « Il a subi un choc fantastique. Laissez-le récupérer progressivement. »

Wendell entendit le Dr. Korb grincer avec acrimonie :

— « C'est votre faute. Vous n'auriez pas dû le laisser seul. »

— « Je ne pouvais pas supporter sa vue davantage. Sachant ce que vous aviez projeté à son intention. En outre, le sédatif aurait dû l'empêcher de venir pendant au moins cinq heures de plus. Je ne comprends même pas comment il a pu faire tout ce chemin, le pauvre garçon. »

— « Le pauvre, ah ! oui, vraiment ! Il possède une résistance et une vitalité incroyables. Je continue à penser que mon idée était foncièrement valable. Elle a coûté une fortune, toute cette chirurgie spéciale. Mais Kane en vaut la peine. Il aurait pu tenir le coup ; dire qu'il a quitté son lit, bourré de stupéfiant comme il l'était, et qu'il a fait tout ce parcours jusqu'à... la salle d'attente. »

Un sanglot féminin de protestation parvint aux oreilles de Wendell.

— « C'est cruel. Inhumain et cruel. Tout ce plan. Vous vous êtes arrangé pour placer un suppléant dans ce bar de façon qu'il l'engage, comme l'illusionniste tire une carte de la manche de quelqu'un. Vous l'avez laissé duper par la torche hypnotique du gardien, de sorte que tout ce qui est arrivé après cela — sur le pont — ne s'est déroulé que dans son esprit. Vous l'avez amené ici ensuite et... »

— « J'avais pour instructions de lui donner tout ce qu'il désirait. Exactement tout. J'ai tenté de le faire, le mieux possible ! »

— « Il sera forcé de s'apercevoir des différences au bout de peu de temps. »

— « Bien sûr. En dépit du traitement spécial d'urgence. Mais avec le temps, il surmontera sa propension au suicide. Nombreux sont les hommes qui ne trouveraient pas sa situation pénible. Vivre à l'endroit qui lui plairait. Voyager. Avoir de l'argent. Tra-

vailler dans la branche de son choix suffisamment pour l'occuper de façon agréable. Jouir de stimulantes distractions. C'était un projet magnifique ! »

— « Pas pour Wendell. » La voix de l'infirmière Ambers était douce et légèrement oppressée.

— « Comment le savez-vous ? »

— « Je le sais, voilà tout. »

Le Dr. Korb poussa un soupir, le soupir d'un savant qui avait édifié une laborieuse théorie pour sauver le monde et employé d'énormes moyens pour la mettre en pratique, seulement pour la voir s'écrouler comme un château de cartes.

— « En tout cas, on ne pourra pas dire que je n'ai pas essayé, » dit le Dr. Korb en reniflant. « Je vous le laisse. Vous le mettrez au courant ? »

— « Je ferai de mon mieux. »

La chambre fut très tranquille après cela et Wendell s'assoupit un moment. Il se réveilla en proie de nouveau à cette rage qui lui crispait les nerfs, à cette fureur impuissante contre le monde et tous les humains. En particulier le Dr. Korb. Mais malgré tout — pointant au milieu de l'humiliation et du blasphème — il y avait une faible aura de quelque chose qui ressemblait à la raison et même à l'espoir. Il finit par l'identifier avec la main fraîche qui se posa sur son front, lorsqu'il reprit conscience et que son visage exprima sa révolte parce qu'on l'avait ressuscité.

Il ouvrit les yeux et les leva vers l'infirmière Ambers.

Elle ne sourit pas mais le regard de ses vertes prunelles était éloquent. Quand elle voulut retirer sa main, il l'en empêcha. Il y avait quelque chose dans cette fraîche main sur son front et quelque chose dans ces yeux verts, oui, quelque chose qui réussit à le convaincre que ce n'était qu'un cauchemar — cette marche pesante à travers le hall vers cette salle d'attente, cette salle d'attente pleine à craquer de fausses Karen !

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : Where is thy sting.

JEAN-PIERRE ANDREVON

La Réserve

Jean-Pierre Andrevon est âgé de trente ans, a étudié les beaux-arts et enseigne le dessin dans un collège. Il écrit depuis longtemps et a déjà la matière de trois recueils (insolites, fantastiques et S.F.). Il publie régulièrement dans les fanzines, mais **La Réserve** marque ses débuts professionnels. Cette peinture d'un âge futur de l'humanité est à la fois frappante et convaincante.

Un oiseau aux ailes noires s'éleva silencieusement dans la caverne, gagna de son vol lourd le lointain point argenté qui s'ouvrait sur les terres-sous-le-ciel. Kitti Pritti nota ce fait comme un mauvais présage ; elle resserra plus fort ses bras sur le petit Phils. Celui-ci se cramponnait des deux mains à son sein gauche qu'il mordillait avec fureur et sans grand résultat. Le lait de Kitti Pritti se faisait rare et Phils devenait grand. Il devait avoir une dizaine de lunes maintenant, et il faudrait bientôt lui trouver autre chose à manger mais quoi ? Ce n'était que le deuxième enfant sorti du ventre de Kitti Pritti, et le premier était devenu raide peu après sa deuxième lunaison. Aussi n'avait-elle pas eu de problème alimentaire à résoudre avec lui. Mais maintenant, bien que ses seins fussent gros et fermes encore, ils ne contenaient presque plus de lait ; d'autre part, il n'y avait pas encore de dents à l'intérieur de la bouche de Phils, juste des gencives molles et roses avec lesquelles il serait bien inutile qu'il essayât de mordre dans de la viande.

Kitti Pritti fit passer l'enfant sur son sein droit. Phils en engloutit voracement le bout, mais il commença vite à grogner d'insatisfaction. Kitti Pritti était désolée. Elle ne pouvait plus nourrir Phils, et cela juste au moment où il commençait à être un peu plus qu'une larve qui se tortillait, au moment où il lui prenait vraiment les seins dans ses petites mains potelées, avec des gestes volontaires d'homme. Au moment où il commençait à être vivant...

Lorsqu'elle comparait son enfant à ceux des femelles des souples-bêtes, il lui arrivait de se désoler de ce que sa croissance fût si lente, comparée à celle des petits animaux qui couraient déjà au bout de quelques jours, qui chassaient âgés d'à peine une lune. Mais maintenant que Phils grandissait, un obscur pressentiment en elle lui soufflait que bientôt son enfant pourrait se tenir debout, marcher, courir. Encore faudrait-il qu'elle pût trouver quelque chose qui remplacerait le lait maternel.

Phils pleurait tout à fait fort maintenant. Kitti Pritti se leva, fit quelques pas dans la caverne, en le balançant dans ses bras, en lui chantant doucement une petite chanson dont elle inventait l'air à mesure. Mais rien n'y faisait. Découragée, elle posa Phils dans le creux plein d'herbes sèches qu'elle changeait tous les jours. Le lait ne lui reviendrait pas avant le soir, et encore il n'y en aurait pas beaucoup, et de moins en moins jusqu'à ce qu'elle soit devenue tout à fait sèche. Elle pensa alors que peut-être les fruits très mous de l'arbrisier seraient bons pour lui ; il fallait qu'elle parte en chasse sur les terres-sous-le-ciel car elle n'avait plus pour elle de viande en réserve, et elle profiterait de l'occasion pour faire une cueillette.

Elle lança avec ses deux mains en porte-voix le cri des souples-bêtes, *mi-hiii... mi-hiii...* et il en vint plusieurs, sortant des creux de la pierre qui leur servaient de cachette. Kitti Pritti leur donna à chacune de longues caresses sur le dos. Il y en avait de très sauvages, d'autres moins, mais toutes aimaient bien qu'on leur pressât l'échine de haut en bas, dans le sens du poil ; elles se faisaient alors dociles et fermaient de plaisir leurs grands yeux verts. Kitti Pritti déposa deux souples-bêtes, parmi celles qu'elle reconnaissait bien et qui n'étaient jamais méchantes, dans le creux près de Phils qui braillait toujours. Elle expliqua avec des sons doux aux souples-bêtes qu'elle allait être absente la moitié d'un soleil, et l'une d'elles commença à lécher Phils sur le visage, avec sa petite langue rose et râpeuse.

Kitti Pritti passa sur son corps nu, tout pâle de vivre souvent en caverne, la corde qui retenait le sac pour le gibier. Elle se choisit une dizaine de flèches longues, des barres de métal avec un empennage de plumes d'oiseaux, prit son arc détendu, commença à monter le grand escalier qui passait de caverne en caverne, de plus en plus haut, de plus en plus éboulé jusqu'aux terres-sous-le-ciel. L'oiseau de mauvais présage l'inquiétait un peu. C'était un oiseau d'en haut, rien à voir avec les bêtes-aux-ailes-de-cuir qui

gîtaient dans les cavernes supérieures et s'égaraient parfois jusqu'en bas chez elle. Qu'il soit descendu jusque-là et soit remonté sans un cri signifiait certainement quelque chose dans le mystérieux langage du destin, mais quoi ? Peut-être que les pièges seraient vides, ou qu'aucune bête-aux-remuantes-oreilles ne tomberait sous ses traits, ou qu'elle ne trouverait rien de bon pour Phils. A cette pensée elle sentit son cœur s'ouvrir et saigner. Phils était grand déjà mais tout petit encore, et sans défense, et au fond d'elle Kitti Pritti gardait la grande peur de le retrouver raide un jour, comme autrefois Plong, mais Plong ça ne lui avait rien fait, elle n'avait pas eu le temps de s'attacher à lui, tandis que Phils, si. Si l'Homme était là, si l'Homme revenait, peut-être saurait-il lui donner de bons conseils... Mais elle en doutait : l'Homme était rude, fort, sa présence était réconfortante, mais il n'avait guère l'esprit aux subtilités. Cependant Kitti Pritti aimait qu'il soit là, pour toutes sortes de choses, pour le savoir près d'elle quand elle dormait, et aussi pour le plaisir ineffable qu'elle ressentait quand il la caressait, se couchait sur elle et la pénétrait.

Mais l'Homme n'était pas là. Il y avait plus de quatre lunes qu'il n'avait pas reparu en bas. Sans doute chassait-il très loin sur le plat, ou bien même était-il devenu raide. Kitti Pritti sentit un grand froid l'envahir à cette pensée, mais bien sûr elle pouvait se trouver un autre homme; lui, ce n'avait pas été le seul, c'était seulement le dernier, et il lui plaisait bien.

L'escalier s'entortillait autour de la grande cage de fer toute rouillée qui montait elle aussi jusqu'au plat des terres-sous-le-ciel. De temps en temps, Kitti Pritti était obligée de cingler violemment de son arc des troupes entières de bêtes-aux-dents-vives qui sortaient des trous de la maçonnerie et essayaient de lui mordre au passage les pieds et les jambes. Les bêtes-aux-dents-vives n'étaient que de petites boules grises ou brunes avec des pattes ridiculement courtes, mais il était dangereux de se laisser toucher par elles car on disait que leurs morsures transmettaient parfois la maladie noire, toujours mortelle. Heureusement, les souples-bêtes faisaient une chasse féroce aux bêtes-aux-dents-vives qui ne se hasardaient jamais jusque dans la caverne du bas.

Kitti Pritti allait vers le haut, franchissant trois marches à la fois dans ses enjambées souples, vastes, toujours pareilles. Le trou de ciel au-dessus de sa tête perdit son imprécise lueur argentée, devint franchement bleu. Enfin Kitti Pritti arriva dans

la caverne supérieure, sous la grande voûte où le rocher était plat et incroyablement lisse, sauf vers l'orifice de sortie où tout était éboulé et où il fallait se glisser à quatre pattes, et même parfois ramper comme une froide cordebête, avant de se trouver vraiment sous le ciel, au milieu des ruines gigantesques des cavernes verticales qui toutes donnaient l'impression de cacher des regards au fond de leurs mille yeux carrés et noirs.

Vanlouss a envie d'aller à la Réserve. C'est une envie impérieuse, secrète, qui le tenaille souvent, le prend au ventre, lui assèche la bouche. Il y est allé de nombreuses fois déjà, le plus souvent en cachette, parfois, mais c'est rare, avec son épouse-harmonique, Areichnide. Mais il ne saurait dire pourquoi ce désir trouble le poursuit ainsi. A sa base, bien sûr, se trouvent des impulsions de nature purement sexuelle — ou du moins ces impulsions étaient-elles nettes et précises au début, des années auparavant, alors que Vanlouss avait pénétré pour la première fois dans la Réserve. Mais maintenant ?... Maintenant Vanlouss ne sait pas ; il est seulement le témoin de son désir, le contemple à l'intérieur de lui enfler, devenir irrésistible, s'apaiser enfin quand il revient de se pencher longuement sur les cages en verre de la Réserve et que cette vision lui a procuré d'autres sentiments, pas plus aisément identifiables, comme des regrets, comme une poignante nostalgie.

Kitti Pritti n'aimait pas ce lieu, où de bizarres menaces semblaient s'amasser entre les blocs à moitié démolis des cavernes verticales et où les animaux ne venaient guère. Heureusement il n'y avait pas long à traverser quand on connaissait bien le chemin le plus court vers la plaine des herbes, et Kitti Pritti faisait toujours très vite; elle courait, et tout allait bien, son premier pas dans l'herbe venait comme un soulagement.

Quand elle fut à l'extrême bord de la zone des cavernes verticales, le soleil était encore bas sur l'horizon et loin là-bas, au bout des terres-sous-le-ciel, les petites montagnes rondes couvertes d'arbres disparaissaient presque dans une brume légère et bleue. Le temps de faire tous ses collets et en plus le temps de faire le détour jusqu'aux arbrisiers, et elle savait que le soleil arriverait tout en haut du ciel et qu'à ce moment-là Phils aurait

très faim et pleurerait fort dans la caverne, entouré peut-être des mères souples-bêtes qui ne pouvaient rien pour lui, juste le lécher avec leur langue râpeuse, comme leurs petits à elles.

Elle partit vite, à grandes foulées infatigables, un peu inquiète encore à cause de la malédiction que laissait planer l'oiseau noir du matin. Mais la chasse se révéla plutôt bonne : un seul collet avait donné, mais la bête-aux-remuantes-oreilles qui s'y trouvait prise était lourde et grasse, et pesait maintenant d'un poids rassurant dans le sac à dos de Kitti Pritti ; elle avait aussi lâché plusieurs flèches sur des oiseaux au vol rapide, mais sans résultat parce que les flèches de métal trop massives retombaient à peu de distance. Elle se dit qu'elle aurait bien besoin des flèches en bois léger avec seulement une petite pointe en fer que l'Homme lui avait fabriquées jadis, mais elle ne savait pas les faire et l'Homme avait disparu. Finalement elle avait pu assommer aussi par hasard presque une bête-creuse-terre qui dormait au soleil sur une pierre plate, et ça lui faisait encore un peu de viande, bien que la bête-creuse-terre soit en général fade, coriace, difficile à déchirer avec les dents.

Maintenant Kitti Pritti grimpait sur la pente où il y avait en haut les arbrisiers, et c'est à ce moment-là qu'elle entendit le bruit. Kitti Pritti s'immobilisa net, le cœur battant très fort, et elle s'aplatit dans l'herbe assez haute, le visage contre terre, sans oser bouger. Elle avait déjà entendu le bruit plusieurs fois avant, c'était celui des traîne-seul qui amenaient les êtres-pas-pareils. Et quand les êtres-pas-pareils venaient sur les terres-sous-le-ciel, il fallait fuir, se cacher, ne pas être vu sinon ils vous attrapaient, vous emportaient sur un traîne-seul et on ne vous revoyait jamais plus. Lorsque quelqu'un disparaissait et qu'on ne le retrouvait pas raide dans un coin ou un autre, on pouvait être sûr que les êtres-pas-pareils l'avaient pris pour l'emmener quelque part à l'autre bout des terres-sous-le-ciel, dans leurs cavernes verticales qu'on disait étendues sur des arpents et des arpents et hautes comme des montagnes, et pleines de mille et mille et plus êtres-pas-pareils, mais naturellement on ne pouvait pas savoir vraiment, puisque ceux qui avaient pu voir ces cavernes verticales n'étaient jamais revenus pour en parler.

Penché à la fenêtre carrée du compartiment-harmonique, Vanlouss survole de son regard myope les silhouettes sombres des

buildings de la cité-harmonique qui font de grandes déchirures grises dans le ciel pur du matin. D'en bas, des niveaux inférieurs, lui parviennent les bruits indistincts de la circulation des rubans routiers qui s'enroulent autour des blocs, charriant au fond de ces gouffres d'ombre des milliers de véhicules pressés, fumants, grondants. Vanlouss s'arrache avec peine à cette fascination, se retourne vers Areichnide qui s'affaire dans la pièce, s'enroulant dans des voiles de tissu gazeux, transparents. Elle se prépare, elle a enfin accepté d'accompagner son époux-harmonique à la Réserve ; cela n'a pas été sans mal, elle rechigne toujours devant ces propositions de visite, et puis quelque part dans son cerveau les préceptes de la vie-harmonique doivent émerger des profondeurs, des restes de l'éducation-harmonique qui remontent, et elle a dit oui. Heureusement qu'elle a dit oui, car ce mois-ci leur jour de congé-harmonique tombe en même temps, et Vanlouss n'aurait pas pu s'échapper tout seul, en douce, jusqu'à la Réserve. Vanlouss lui demande si elle est prête, et elle répond oui, et Vanlouss ajuste sur son nez ses lunettes, et ils quittent leur compartiment-harmonique. Il y a un couloir rectiligne à longer en direction de la plate-forme mobile qui peut monter jusqu'au toit du bloc, cent étages plus haut, ou descendre jusqu'aux niveaux de circulation, cent cinquante étages plus bas. Ils s'écrasent sur la plate-forme, il y a du monde à cette heure et toujours d'ailleurs, des tas de gens qui montent ou qui descendent ; le bloc n'a que quatre plates-formes mobiles et il compte au moins cinq mille locataires, peut-être dix mille. Avec les arrêts, il faut une heure à Vanlouss et Areichnide pour parvenir au niveau de circulation grande-distance, quelque part vers la basse-ville, mais pas tout à fait dans la ville intérieure, dans ces zones incertaines, crépusculaires, crevées de tranchées, quadrillées de barres de soutènement épaisses comme des wagons, qui forment l'assise des blocs et sont parcourues par les rapides, qui traversent de part en part la cité-harmonique jusqu'à sa périphérie, mais pas plus loin.

Kitti Pritti courait. C'était une grande faute ; maintenant elle pensait qu'elle aurait dû rester bien à plat dans l'herbe, immobile, avec les petites dents de l'herbe qui lui piquaient le ventre et les cuisses, et comme ça peut-être les êtres-pas-pareils ne l'auraient pas vue. Mais quand le bruit grinçant des traîne-seul s'était tu, elle n'avait pas pu s'empêcher de se retourner, de se redresser

et de regarder, et elle avait vu alors les trois traîne-seul loin là-bas sur le plat, arrêtés, avec autour les petites silhouettes des êtres-pas-pareils. C'était bien rassurant de les voir si loin, alors elle avait déboulé la colline avec une seule pensée au cœur : gagner vite sa caverne, retrouver son petit Phils, et rester là profond sous la terre, cachée, hors d'atteinte des êtres-pas-pareils.

Mais maintenant elle courait, courait, sur le sol nu des terres-sous-le ciel, et le bruit des traîne-seul était derrière, près, de plus en plus près, et elle n'osait pas se retourner. Ses muscles lui brûlaient sous la peau, elle courait, elle avait d'abord lâché son arc, et puis le sac avec la bête-aux-remuantes-oreilles et la bête-creuse-terre, mais rien n'y faisait ; elle courait, elle voyait dans sa tête l'oiseau de malheur battre ses longues ailes noires, elle se sentit perdue. Quelque chose la gifla aux jambes et aux épaules, elle culbuta en avant, sur la terre, roula, se débattit au milieu des cordes qui la ceinturaient ; les traîne-seul venaient autour d'elle, sur elle, avec un grondement de boum-ciel, elle ferma les yeux, cessa complètement de lutter, de bouger, elle pensait qu'elle allait devenir raide et attendit que son esprit sorte par ses yeux et soit emporté par le vent jusqu'aux montagnes bleues où vivent les esprits.

Mais il se passa seulement une chose, cette chose c'était des mains sur elle, qui l'empoignaient, la tiraient. Elle rouvrit les yeux, se retrouva debout, solidement maintenue par deux êtres-pas-pareils, au centre d'un groupe d'êtres-pas-pareils qui parlaient et riaient en la regardant. C'était bien sûr la première fois qu'elle en voyait de si près, et pendant un moment elle en oublia d'avoir peur, ils étaient si bizarres, même pas effrayants, plutôt drôles. Et puis on la poussa vers la grosse masse en fer d'un traîne-seul et alors il lui revint subitement toutes les choses qu'on disait sur le pays des êtres-pas-pareils, et elle comprit qu'on ne la rendrait peut-être pas raide immédiatement mais qu'elle ne reverrait jamais sa caverne, ni Phils et que Phils sans elle allait devenir raide ; son cœur à cette pensée se serra, et comme on la faisait monter dans le ventre carré et noir du traîne-seul elle demanda aux êtres-pas-pareils s'il n'était pas possible d'aller chercher Phils aussi, mais les êtres-pas-pareils ne comprenaient pas ce qu'elle disait, et quand ils parlaient elle ne les comprenait pas non plus. Alors elle s'assit par terre dans le traîne-seul et pleura un peu. Le traîne-seul bougeait, tanguait, grondait, elle était liée par une corde lâche, et comme en tombant elle s'était déchiré la peau

aux mains et aux genoux elle commença à se lécher à ces endroits-là pour enlever la terre et purifier le sang, et les êtres-pas-pareils riaient en la voyant faire. Et puis le traîne-seul s'arrêta et on la conduisit vers un grand-oiseau-de-fer qui était posé sur le plat dans un endroit qu'elle ne reconnaissait déjà plus, et elle eut terriblement peur parce qu'elle savait que les grands-oiseaux-de-fer volaient vite et haut dans le ciel, et puis quand elle fut dans le ventre du grand-oiseau-de-fer mugissant elle sentit seulement son cœur qui lui sortait par la bouche une première fois, et au bout d'un long moment son cœur qui lui sortait par la bouche une seconde fois. Et puis on la tira du ventre du grand-oiseau-de-fer, elle voyait loin les cavernes verticales des êtres-pas-pareils hautes comme des montagnes, et puis on l'emmena dans le ventre d'une espèce de traîne-seul long comme une géante froide-cordebête, et puis elle ne savait plus, c'était comme dans une troublevie de nuit qu'on se rappelle mal au réveil, mais là elle savait qu'il n'y aurait pas de réveil, elle eut seulement par la suite des images confuses de l'intérieur des cavernes verticales où on l'avait conduite, où des êtres-pas-pareils avaient parlé en la regardant, où des mains l'avaient palpée, mesurée, touchée, et de cet endroit bizarre où il avait plu sur elle depuis les trous du mur une pluie tiède et douce, et puis enfin il y avait eu cette caverne petite, claire, où on l'avait menée gentiment et enfermée.

Ils ont dû manger en route, des cubes de pâté au soja arrosés d'un gobelet de bière tiède soutirés pour quelques décimes aux distributeurs automatiques du rapide, parce que le trajet est long de leur bloc jusqu'à la Réserve, qu'ils ont dû changer plusieurs fois de ligne, et qu'au total il leur a bien fallu trois heures encore pour parvenir jusqu'au seuil de la cité-harmonique, devant les plaines nues où l'on ne va guère, devant l'enceinte brillamment décorée de la Réserve. Areichnide essaye de secouer de ses voiles la poussière accumulée et dit d'un ton revêche qu'ils y sont enfin et qu'elle espère bien que Vanlouss est content maintenant. Vanlouss se tait, il est saisi de cette sorte d'exaltation mêlée de crainte vague qu'il éprouve toujours à l'entrée de la Réserve. Mais il y a foule à cette heure-là, et il faut avancer au milieu d'un flot compact de gens qui viennent ici comme on va à la foire, et d'ailleurs la Réserve prend peu à peu des

allures de-foire, avec toutes ces lumières qui éclatent en points multicolores dès que la nuit est tombée, ces baraques à attraction disséminées entre les cages de verre et les stands documentaires, ces buvettes et cassgraines qui poussent un peu partout, offrant au décime fort quelques mets ou boissons rares, comme le jus d'argousse sauvage, les boulettes de viande synthétique plongées dans des sauces épicées... Il faut jouer des coudes, se faire marcher sur les pieds, patauger au milieu d'un lourd relent de sueur, au milieu de la mer bruissante des conversations, des cris, des sifflets, de la musique. Il est bien difficile de s'envelopper ici d'un manteau de méditation, et pourtant Vanlouss, chaque fois qu'il plonge son regard à l'intérieur des cages de verre, sent à l'intérieur de lui s'ouvrir un grand creux, un grand vide, qu'il ne peut expliquer.

Il tourne longtemps autour des cages, scrute, épie, avec son épouse-harmonique qui grommelle, accrochée à son bras. Vanlouss ignore les stands où sont expliqués avec des graphiques compliqués en couleurs les processus de transformations génétiques ; il les connaît par cœur et n'est plus attiré depuis longtemps que par les êtres enfermés dans les cages de verre. Justement, il reste pendant longtemps devant l'une d'elle, à regarder une créature blonde, nouvelle sans doute car il ne l'a jamais vue avant, une créature blonde prostrée dans un fauteuil, les yeux fixes, la tête tournée vers le public, sans voir probablement les gens qui défilent devant elle, devant sa cage de verre, et la regardent, apitoyés, émoustillés, curieux, intéressés, dégoûtés... Vanlouss la regarde, regarde ses longs cheveux blonds répandus librement sur ses épaules, admire son teint si pâle, juste coloré par un peu de rose sur les joues, regarde ses deux yeux pareillement bleus, s'arrête sur ses deux seins lourds et fermes, descend sur son ventre plat achevé par une fine mousse d'or pâle, parcourt ses longues cuisses, ses longues jambes durcies par les courses libres sur les plaines désertes où personne de la cité-harmonique ne va jamais, et puis... Et puis il faut repartir pour refaire le long trajet en sens inverse jusqu'au compartiment-harmonique où Vanlouss et son épouse-harmonique prendront leur sommaire repas du soir, un gobelet d'eau de riz, du pâté à la sciure aromatisé, des fruits séchés d'Afrique venus de si loin, vendus si cher.

Maintenant Kitti Pritti a mangé un peu, et puis beaucoup, des fruits qu'elle ne connaissait pas et des quartiers de viande odorants et bizarrement préparés, et bu aussi de l'eau parfumée de

différentes saveurs, et elle s'est habituée à voir passer devant elle, à travers le mur transparent de sa petite caverne claire, des tas d'êtres-pas-pareils qui la regardent et s'en vont. Elle reste assise sur une litière douce qui s'enfonce sous elle et est agréable à la peau, elle n'a rien à faire, rien à désirer, l'image de son petit Phils la déchire encore un peu mais s'estompe peu à peu loin d'elle, et loin d'elle se dérobent les courses sur le plat, les jeux avec les souples-bêtes, les frayeurs, les menaces de la vie dans les cavernes profondes, elle n'a rien à faire, rien à désirer, elle coule doucement dans une tiède torpeur : elle est bien.

Ils repassent sous le grand porche d'entrée de la Réserve, où est indiqué en lettres lumineuses qu'il s'agit bien de la *Réserve pour les spécimens humains en voie de disparition,* et où sont parqués à vie dans leur cage de verre quelques hommes, quelques femmes sauvages ayant on ne sait pourquoi échappé aux mutations qui ont remodelé l'espèce humaine après les Grandes Guerres Atomiques, deux cents ans auparavant. Vanlouss remue ses lunettes sur son nez, ses lunettes qui ont trois verres de différentes forces parce qu'il a trois yeux, dont un sur le milieu du front, qui tous voient différemment mais chacun aussi mal, et il essaye de se hâter au milieu de la foule en traînant pesamment ses jambes énormes, ridées, pustuleuses, terminées par deux espèces de plots éléphantesques en guise de pieds. Il regarde à la dérobée son épouse-harmonique, la grande Areichnide, à la jolie peau vert-feuille, qui a essayé d'enrouler avec des effets artistiques ses échappées de tulle sur les crêtes cornées qui lui font un dos de reptile du secondaire. Ils avancent au milieu de tous ces gens qui ont tous quelque chose de bizarre, d'incongru, qui ont des touffes de poils où il ne faut pas, ou des écailles, ou des plumes, ou des peaux d'une drôle de couleur, ou des membres tordus ou atrophiés, qui ont tous quelque chose de pas pareil, et Vanlouss dit à son épouse-harmonique :

— « Ils étaient beaux, n'est-ce pas ? »

Et l'épouse-harmonique demande qui étaient beaux, alors Vanlouss bredouille :

« Les Hommes, autrefois... »

Et Areichnide, brassant autour d'elle le grouillant et vaste monde dans un grand geste du bras, dit :

— « Les Hommes, c'est nous. »

KIT REED

La Vigne

Avec cette nouvelle, Kit Reed franchit dans **Fiction** le cap des dix titres publiés. Son œuvre est de celles qui ne s'imposent pas par des qualités frappantes et spectaculaires, mais par une constante originalité de ton dans des registres très divers. Kit Reed, c'est — au sens propre du terme — l'auteur « en marge », dont les thèmes se signalent par une résonance inhabituelle, et avec qui on ne sait jamais exactement à quoi s'attendre lors de chaque nouveau récit. Voici aujourd'hui une histoire qui, en un sens, pourrait se ranger sous la bannière la plus traditionnelle du fantastique. Et qui en même temps apporte — suggère — autre chose... Cet autre chose qui est justement la marque de Kit Reed.

JOUR après jour, d'un été sur l'autre, à travers le feu, les inondations, les intempéries, depuis des siècles, la famille Baskin soignait sa Vigne. Nul ne connaissait l'âge de la Vigne ni le nom de celui qui l'avait plantée et qui avait désigné le premier Baskin pour s'occuper d'elle. Quand les premiers immigrants étaient venus se fixer dans la vallée, la Vigne s'y trouvait déjà. Personne ne savait non plus qui avait construit l'immense serre sous laquelle elle s'abritait, ni qui, chaque automne, envoyait les camions destinés à transporter le raisin.

Les Baskin eux-mêmes l'ignoraient bien que, depuis toujours, ils eussent pris soin de la Vigne, l'émondant, la taillant, faisant la vendange, l'arrosant alors même que l'eau manquait partout ailleurs, la nourrissant même en période de famine. Ils habitaient une petite maison située à l'ombre du vignoble auquel ils consacraient toutes leurs journées. Leurs dos s'étaient courbés sous le travail et leur peau avait pâli au contact de l'air étouffant de la serre. Lorsqu'ils mouraient, on les enterrait dans le coin de terre familial, juste à l'entrée de la serre gigantesque, où on les déposait sans linceul ni cercueil afin qu'ils continuent à nourrir la Vigne. Le fils aîné était le seul à se marier. Il allait généralement faire sa cour en dehors de la vallée pour que la jeune épousée

ignorât, jusqu'au moment où il la ramenait au foyer, qu'elle devrait lui donner des fils et des filles destinés à s'occuper de la Vigne. Bien qu'il n'y en eût aucune preuve, le bruit courait que les Baskin donnaient leur sang quatre fois l'an pour enrichir la terre.

Tout enclose qu'elle fût entre ces murs de verre, la Vigne couvrait de son ombre la vallée tout entière. En période de prospérité, les fermiers regardaient avec dépit leurs plus beaux fruits, sachant bien que ceux-ci ne sauraient égaler en qualité les magnifiques grappes qui pendaient à l'intérieur de la serre. En cas de gelée précoce ou de forte sécheresse, ils accusaient la Vigne. Cependant, tout en la haïssant, ils se sentaient dominés par elle. Eté comme hiver, un défilé ininterrompu de gens venus des coins les plus éloignés de la vallée, parfois même des régions situées au-delà des montagnes, se dirigeait vers l'immense serre, chacun attendant en silence son tour d'y pénétrer.

A l'extérieur de la serre nulle plante ne poussait : sur des centaines de mètres alentour la terre était sèche et nue. Les visiteurs s'avançaient le long d'un étroit sentier légèrement surélevé, conscients de l'immensité et de la puissance du réseau qui s'étendait sous leurs pieds et qui constituait les racines de la Vigne. Devant eux se dressait la masse sombre de la serre, dont chaque panneau de verre était obscurci par les larges feuilles et les lourdes grappes. Arrivés devant la porte, les visiteurs donnaient une pièce de monnaie à la plus jeune des filles Baskin, franchissaient le tourniquet et tendaient le cou par-dessus la barrière pour admirer le cep sinueux et la terre soigneusement retournée dans laquelle il prenait racine. Beaucoup d'entre eux se refusaient à admettre le fait, pourtant exact, que le cep mesurât six mètres de large. Le terrain sur lequel poussait la Vigne était coupé d'allées recouvertes de planches sur lesquelles les Baskin passaient avec leur sécateur, leur binette ou leur fil de fer pour aller briser une motte de terre trop dure ou remettre en place une branche trop lourde qui aurait eu tendance à se détacher du cep. Celui-ci s'étendait aussi en hauteur, grimpant le long des murs, emplissant la serre de ses branches et de ses fruits, de telle sorte que l'œil du visiteur ne découvrait qu'une immense nappe de verdure tachetée de pourpre. Au milieu de cette masse verte les Baskin s'affairaient, tels de pâles et infatigables fantômes vêtus de blouses défraîchies. Certains prétendaient que la Vigne suçait le sang des Baskin ; d'autres, au contraire, que les Baskin tiraient

d'elle leur vie. Quoi qu'il en fût, le visiteur percevait dans leurs mouvements une hâte, un empressement effrayants ; et il lui arrivait même de porter ses mains à sa gorge comme si la Vigne l'avait menacé, lui aussi, en épuisant l'air qu'il respirait. Alors il se détournait brusquement pour s'enfuir, remarquant à peine les autres visiteurs qui se pressaient le long de la barrière pour prendre sa place.

Même lorsqu'il avait été à ce point effrayé, le visiteur revenait. De retour chez lui, dans sa lointaine contrée, il revoyait en fermant les yeux le sombre enchevêtrement de racines et de branches. Quelque chose d'indéfinissable l'attirait et il revenait, amenant parfois avec lui sa femme ou son fils aîné, à qui il disait : « J'ai essayé de vous en parler, mais les mots sont impuissants à décrire la Vigne. » Ainsi donc, le nombre des curieux qui venaient dans la vallée ne cessait de s'accroître de telle sorte qu'il fallut construire de nouvelles routes, ouvrir des restaurants et, comme beaucoup venaient de loin et devaient se reposer avant de poursuivre leur chemin, les gens de la vallée durent construire des auberges. L'un après l'autre les fermiers réduisirent leur production et délaissèrent leurs vignobles pour placer leur argent dans des restaurants et des motels. Des cinémas s'ouvrirent ; un fermier construisit une terrasse dominant la serre, y fit creuser une piscine et y installa des parasols. Un autre fabriqua de petits bijoux en forme de grappes de raisin pour les vendre aux touristes. Un autre mit en bouteilles un vin qui, affirmait-il, était fait avec le raisin de la Vigne. Les gens de la vallée s'amadouèrent au fur et à mesure que leur prospérité devenait plus grande et, bien qu'ils vécussent toujours à l'ombre de la Vigne, ils cessèrent de la maudire. Parfois même, certains d'entre eux, levant les yeux vers le ciel, murmuraient : « Espérons qu'il va pleuvoir : la Vigne a besoin d'eau. » Ou encore : « Il y a de la grêle dans l'air. Espérons qu'elle ne cassera pas les vitres et n'endommagera pas la Vigne ! » Bientôt, chacun cessa de s'occuper de ses propres cultures et la vie de tous dépendit entièrement du flot de visiteurs qui venaient voir la Vigne.

Charles Baskin vint au monde en une période de prospérité au cours de laquelle les gens de la vallée n'évitaient plus sa famille, mais, tout au contraire, lui demandaient : « Les vôtres ont-ils toujours autant de travail ? » Ou bien, lui donnant une tape amicale sur l'épaule : « Alors, Charlie, comment va la Vigne ? »

— « Très bien, » répondait Charles d'un ton distrait. Il appro-

chait de ses vingt ans et, comme il était l'aîné, le moment était venu pour lui de prendre femme. Jadis, cette obligation aurait été rendue plus difficile par le fait qu'un Baskin qui allait faire sa cour devait prendre une charrette pour se rendre, par-delà les montagnes, jusqu'à une ville où personne n'eût jamais entendu parler de la Vigne.

C'était d'une de ces villes lointaines que venait la mère de Charles. Elle était arrivée dans la vallée les yeux éblouis d'amour, les oreilles encore pleines des promesses mensongères que lui avait faites son prétendant ; et c'était seulement en pénétrant dans la serre qu'elle avait compris que le restant de ses jours serait employé à soigner la Vigne. Encore tout enfant, Charles avait été témoin de crises de désespoir au cours desquelles la jeune femme, s'asseyant sur une racine pour pleurer tout son saoûl, lui racontait, nuit après nuit, ce qu'avait été son existence loin de la vallée. Cependant, depuis la naissance de Charles, le climat et le rythme de vie avaient changé. Les parents de sa mère, venus rendre visite à celle-ci, loin de s'élever contre l'état de choses qu'ils constataient, s'en étaient montrés enchantés. Lorsque le maire, débordant de fierté, les avait fait entrer dans la serre, les deux vieux, poussant des cris d'admiration, avaient même été jusqu'à caresser d'une main craintive l'énorme cep. Leur fille avait essayé de protester, de s'expliquer, mais ils s'étaient contentés de répondre :

— « Comme tu dois être heureuse, ma chérie ! » et s'en étaient allés.

Et Charles, qui assistait à cette scène, s'était demandé pourquoi, en effet, sa mère ne serait pas heureuse. Car la Vigne, en ces jours-là, était une corne d'abondance et ceux qui venaient la visiter, même s'ils étaient remplis de frayeur à sa vue, se montraient aussi pleins de sollicitude à son égard, disant : « Il faut à la Vigne davantage d'engrais. » Ou : « Plus d'eau. » Ou bien encore : « Faisons en sorte que la Vigne ne subisse pas de dommage. »

C'est pourquoi, à l'époque où Charles atteignit l'âge d'homme, n'importe quelle jeune fille de la vallée se serait montrée fière d'entrer dans la famille chargée de soigner la Vigne. Plusieurs de ces jeunes filles se disputaient ses faveurs ; mais il avait toujours eu une préférence pour Maida Freemont, dont le père dirigeait un casino sur la colline.

Debout à côté d'elle un soir, alors que les derniers rayons du

soleil couchant faisaient étinceler le toit de la serre au-dessous d'eux, Charles dit à Maida : « Viens vivre avec moi dans la vallée. »

— « Je ne suis pas sûre d'en avoir envie, » répondit-elle d'un ton apeuré. « Cette serre me donne la chair de poule ! »

— « Quelle sottise ! » intervint son père, quoi qu'on ne lui demandât pas son avis. « Il faut bien quelqu'un pour s'occuper de la Vigne. »

— « C'est vrai, » approuva Charles, qu'un vague pressentiment faisait frissonner. « Je t'aime, Maida ; je prendrai soin de toi, » ajouta-t-il en se serrant contre elle d'un élan affectueux, se disant que si seulement elle acceptait de l'épouser tout irait bien.

— « Oui, » dit-elle enfin.

Il l'emmena passer sa lune de miel au bord de l'océan, lui offrant quelques jours de liberté avant d'aller s'installer avec elle à l'ombre de la serre pour y vivre. Ils revinrent bronzés et pleins de santé et Charles conduisit sa jeune femme à travers la foule qui encombrait les allées, attendant de voir la Vigne.

Non sans ressentir un certain malaise il la prit dans ses bras pour franchir le tourniquet et la déposa à l'intérieur de la serre en disant : « Eh bien, voilà : nous y sommes ! »

Elle cacha son visage contre l'épaule de Charles en répétant : « Oui : nous y sommes ! »

Après leur étreinte, Charles se sentit plus mal à l'aise encore. Il remarqua une légère différence dans la couleur de la lumière, un changement imperceptible dans l'air, qui lui parut plus lourd. Troublé, il prit Maida par la main et l'entraîna vivement vers la maison.

Assis en cercle dans le petit salon se trouvaient les membres de la famille : père, mère, sœurs. La mère et les deux jeunes filles — Sally et Sue — avaient troqué leurs blouses de travail contre leurs plus belles robes et le père portait sa chemise couleur lie de vin. Tous s'assemblèrent autour des jeunes mariés et il fallut à Charles une minute ou deux pour réaliser que quelqu'un manquait au tableau.

— « Où est Grand-père ? » demanda-t-il soudain.

— « Parti, » répondit la mère d'un ton évasif.

— « Où donc ? »

— « Un mal subit l'a pris et il est mort, » dit le père en hochant la tête.

— « Il était temps, » ajouta Sue d'une voix calme.

La mère s'empressa de détourner la conversation en disant : « J'ai installé un charmant salon pour vous dans ma chambre. Ainsi, vous aurez un vrai petit nid d'amoureux. »

Un grondement retentit à l'extérieur, comme si la Vigne toute entière s'était mise en mouvement. Maida se blottit contre Charles qui l'étreignit tout en répondant à sa mère : « Bravo, maman. Ce sera merveilleux ! »

— « Oh, Charlie, Charlie ! » murmura Maida. « Emmène-moi loin d'ici ! »

Il hésita.

La famille les observait tous deux avec anxiété.

Charles fit un signe de tête et saisit Maida par le bras en disant : « Viens, chérie. » Arrivé sur le palier, il lui murmura à l'oreille : « Fais-moi confiance. Fais confiance à la Vigne. »

Et tous deux montèrent dans leur chambre. Dehors, il y eut un bruit sourd semblable à un énorme soupir.

Charles se leva de bonne heure le lendemain matin, mais trouva le reste de la famille déjà au travail. Postée devant le tourniquet, Sally recueillait l'argent des visiteurs. Sue, accroupie dans une allée, arrachait distraitement des mauvaises herbes. Perchée sur une échelle dans la serre, la mère rattachait une vrille de vigne. Charles s'approcha d'elle.

— « Maman, » dit-il, « il y a quelque chose de changé. »

Mais elle se contenta de froncer les sourcils sans répondre.

Lorsqu'ils revinrent à la maison à l'heure du déjeuner, Maida avait repris son entrain. Debout dans la cuisine, les cheveux noués sur la nuque, elle sifflotait gaiement. Quand Charles entra, elle lui dit d'un ton d'orgueil : « J'ai fait une tarte ! »

Le repas se déroula dans l'allégresse. Sally ne cessait de parler d'un garçon dont elle venait de faire la connaissance et qui avait franchi le tourniquet à deux reprises, sans même aller jeter un coup d'œil sur la Vigne, simplement pour avoir l'occasion de parler avec elle. La mère souriait, donnant de temps à autre à Maida des conseils inutiles sur la façon de tenir la maison. Le père était un peu pâle et semblait distrait.

— « Voici la tarte ! » dit Maida en apportant le plat.

Tous demeurèrent un instant bouche bée, puis ce fut une seule exclamation consternée : « Du raisin ! »

Lorsque les récriminations et les reproches eurent pris fin, Charles conduisit Maida dans leur chambre, s'efforçant de l'apai-

ser par de douces paroles : « Je t'en prie, ma chérie, cesse de pleurer, » lui dit-il. « Tu n'avais pas bien compris. »

— « J'ai seulement voulu... » balbutia-t-elle au milieu de ses sanglots.

— « Je sais que ton intention était bonne, mais tu as fait du mal à la Vigne et aucun de nous ne peut se le permettre. »

Charles Baskin travailla une heure de plus dans la serre, ce soir-là, sans doute pour compenser le tort que sa femme avait causé à la Vigne. Il parcourut tour à tour toutes les allées recouvertes de planches pour biner et désherber ; puis, comme approchait le moment étrange et silencieux qui précède le coucher du soleil, il se trouva tout à coup devant son père. Celui-ci était étendu près du mur de la serre, le visage pressé contre le sol en une sorte de mystérieuse communion. Quand Charles l'appela, il ne bougea pas.

Au prix d'un grand effort, Charles parvint à le tirer jusqu'au mur, contre lequel il l'appuya. « Il ne faut pas t'étendre ainsi par terre, Papa, » lui dit-il d'un ton de reproche.

Le fixant d'un œil hagard, le vieil homme balbutia : « Si... il le faut. »

— « Mais pourquoi donc, Papa ? Pourquoi ? » insista Charles.

— « Tu ne comprendrais pas. »

— « Papa ! Te sens-tu bien ? »

Sans répondre à cette question, le père haussa les épaules en disant : « Viens. Il est l'heure d'arroser la Vigne. »

Les derniers visiteurs étant partis, ils ouvrirent le robinet du tuyau d'arrosage et, cette nuit-là, Charles et Maida, couchés l'un près de l'autre, furent bercés par le doux murmure de cette pluie artificielle.

Le père ne redevint jamais ce qu'il était auparavant et, deux mois plus tard, il mourut, emporté par le mal mystérieux qui l'avait rongé sous les yeux de sa famille. Tandis qu'il dépérissait, la Vigne, elle, prospérait, portait des grappes de plus en plus lourdes. Maintenant elle s'étendait et s'élargissait au point que Charles craignit que la serre ne fût plus assez grande pour la contenir. Il passa de longues heures à la tailler et à l'émonder pour essayer de la maintenir à l'intérieur de ses limites, et plus il travaillait, moins il semblait avoir de forces. Sa mère et ses sœurs paraissaient affectées du même mal ; elles se traînaient languissamment d'un coin à l'autre de la serre et s'affaiblissaient de jour en jour.

Seule Maida restait en bonne santé, prise tout entière par une vie nouvelle qui n'avait rien à voir avec celle de la Vigne. Elle était enceinte et, dans leurs rêves d'avenir, ni elle ni Charles ne mentionnaient la Vigne.

Mais la grossesse de la jeune femme irritait Sally, qui ne perdait pas une occasion de réprimander sa belle-sœur parce que celle-ci ne l'aidait pas autant qu'elle l'aurait dû — bien qu'elle-même passât de moins en moins d'heures au travail, et de plus en plus à des conversations avec un jeune homme qui venait lui rendre visite près du tourniquet.

— « Tu devrais lui dire qu'il cesse de venir ici, » dit Charles à sa sœur, un soir.

— « Pourquoi cela ? » répondit-elle. « J'ai le droit de vivre ma vie. »

— « Ta vie, c'est la Vigne ! » riposta-t-il en fronçant les sourcils.

Le lendemain, Sally avait disparu. Elle s'était enfuie avec le jeune homme, emportant ses vêtements dans un carton. A quelque temps de là sa famille reçut d'elle une carte expédiée d'une ville éloignée et portant ces mots : *Partez avant qu'il soit trop tard.* Aucune adresse n'était indiquée sur la carte.

En la lisant, Sue secoua tristement la tête et dit : « Il va nous falloir travailler plus dur pour compenser son absence. »

— « Cela ne servira à rien, » répondit la mère d'un ton désespéré. « Il n'y a rien à faire. »

— « Ne dis pas cela ! » répliqua vivement Charles. « Nous devons prendre soin de la Vigne. »

— « Au diable la Vigne ! » marmonna Maida, dont la grossesse touchait à sa fin.

Ne trouvant pas sa mère pour l'aider lorsque naquit le bébé, Charles dut avoir recours à Sue pour faire office de sage-femme. L'accouchement terminé, il parcourut les allées de la serre à la recherche de la vieille femme pour lui annoncer la venue au monde de son petit-fils. Il la découvrit enfin, le visage pressé contre le sol, à l'endroit même où il avait trouvé son père, et il dut la prendre dans ses bras pour l'aider à se relever. Au moment où il la soulevait de terre, il eut l'impression que quelque chose cherchait à saisir sa main. Effrayé, il ramena sa mère à la maison et la mit au lit. Même lorsqu'elle se sentit plus forte, il ne voulut pas la laisser quitter la maison. Lui et Sue continuèrent seuls le travail car il fallait bien qu'il se fît. Bientôt,

la mère mourut et ils l'enterrèrent dans le coin de terre familial afin qu'elle pût contribuer à nourrir la Vigne.

A présent ils n'étaient plus que quatre à la maison : Charles et Maida, le bébé et Sue, qui dépérissait chaque jour davantage sous leurs yeux. Sans le bébé, Charles aurait désespéré et, sans doute, cherché à s'enfuir. Mais le bébé était son avenir et son espoir : il grandirait, deviendrait fort et prospère, et suivrait la tradition des Baskin, qui était de soigner la Vigne.

« Bientôt, nous aurons une fille, » dit un jour Charles à Maida avec un sourire épanoui.

Sue, qui était assise de l'autre côté de l'âtre, porta ses mains à son visage d'un geste nerveux. Avant qu'ils aient eu le temps de la retenir, elle s'était levée et avait quitté la pièce en courant. En sortant sous la véranda, Charles entendit ses pas, rapides et désespérés, qui s'éloignaient. Mais il faisait froid et l'énorme cep de vigne s'était mis à craquer au-dessus de sa tête. Il rentra dans la maison en frissonnant.

Ils ne revirent jamais Sue; aussi Maida dut-elle enfermer le bébé dans une chambre pour aller aider Charles à la Vigne. Elle était vive et capable et, maintenant qu'elle avait mis un enfant au monde dans cette maison, elle semblait s'être réconciliée avec la vie qu'elle y menait et ne faire qu'un avec tous ceux qui avaient travaillé à l'entretien de la Vigne. Elle aidait beaucoup son mari, mais celui-ci ne tarda pas à remarquer des changements en elle. Parfois, il l'apercevait dans une allée de la serre, la joue appuyée contre la paroi de verre. A quelque temps de là, Charles découvrit le squelette de Sue accroché au milieu du feuillage. Il le détacha et l'enterra rapidement afin que Maida ne pût le voir. Le sol, lorsqu'il le creusa, était rempli de racines qui se tordaient en tous sens comme si elles avaient été douées de vie et Charles, saisi de frayeur à cette vue, fit un bond en arrière.

— « Nous allons partir, » se dit-il en se mordant la lèvre inférieure. « Je vais les emmener loin d'ici, elle et le bébé. »

Mais il était trop tard. Maida ne répondit pas à ses pressants appels et il finit par la découvrir, collée au sol, juste devant la porte de la maison. Quand il la tira par la main pour l'aider à se lever, elle lui adressa un sourire plein d'amour, mais sans paraître le voir. Sa peau, à l'endroit où elle était entrée en contact avec la terre, était striée de minuscules veines rompues. Charles la prit dans ses bras et s'enfuit en courant avec son fardeau,

mais il s'affaissa juste avant d'atteindre la route. La police les emmena à l'hôpital et Charles fit appeler le père de Maida.

— « Mr. Freemont, » lui dit-il, « Maida et moi quitterons ce pays dès qu'elle sera en état de voyager. »

— « Tout ira bien, » répondit Freemont sans l'écouter. « Je m'occuperai de Maida ici. Toi, retourne soigner ta Vigne. »

— « Vous ne comprenez pas, » insista Charles. « Nous *devons* partir. »

Mais le vieil homme le poussa à retourner à la serre en affirmant : « Maida se remettra rapidement, mon garçon. Va reprendre ton travail. »

Puisqu'il n'y avait rien d'autre à faire Charles partit, mais son esprit bouillonnait de projets. Dès que Maida irait mieux il l'emmènerait bien loin, ainsi que le bébé. Si c'était nécessaire, il volerait une voiture pour les conduire en lieu sûr.

— « Elle est morte, » vint lui dire le père, en pleurant, quelques jours plus tard.

— « La Vigne l'a tuée ! » cria Baskin d'une voix farouche.

— « Allons, allons, » reprit Freemont d'un ton apaisant, en lui tapotant le bras. « L'époque des vendanges approche. Tu sais combien les visiteurs aiment cela... »

— « Mais, » protesta Charles, « je dois... »

— « Tu dois continuer : pour Maida, pour la vallée... Tous, nous comptons sur toi. »

Avant qu'il ait eu le temps de protester, le vieil homme lui avait mis un râteau entre les mains. Des ouvriers procédaient à l'installation d'un tourniquet automatique.

« Sais-tu ce que je te propose ? » dit Freemont. « Nous allons mettre une pancarte *Interdit aux visiteurs* pour te donner le temps de porter le deuil. »

— « Mais je... je n'ai pas le temps de... de porter le deuil, » dit Baskin. « Je n'ai que le temps de prendre soin de la Vigne. »

Les soins qu'il lui donnait occupaient toutes ses heures de veille. Il enfermait le bébé dans la véranda où il pouvait le voir tout en travaillant et si, un soir, il le laissa sans surveillance, ce ne fut vraiment pas sa faute. Ayant entendu un claquement sec dans le lointain, il courut voir ce qui se passait. La Vigne avait cassé un panneau de verre. Charles s'apprêtait à retourner auprès du bébé lorsqu'un sarment s'enroula autour de son bras et le serra bien fort comme pour lui dire : « Ecoute ! »

Il se dégagea d'un geste brusque et, pris de panique, se mit à courir vers la maison.

Il n'aurait pas pu arriver à temps. Personne ne l'aurait pu... Le bébé avait grimpé hors de la véranda — ou quelqu'un l'en avait fait sortir — et il jouait dans la boue devant la maison. Baskin hurla, à s'érailler la gorge, mais, avant que le bébé eût pu l'entendre ou faire un mouvement, une énorme racine surgie soudain du sol s'était enroulée autour de son cou et l'entraînait sous terre.

Se jetant à genoux, Charles se mit à creuser le sol avec fureur, mais il ne trouva aucune trace de l'enfant : ni sa casquette, ni le petit râteau avec lequel il jouait, pas même un os... Rempli de douleur et de rage, Charles se mit à creuser plus profondément, éventrant le sol, déchiquetant les racines. La terre était devenue comme un être vivant qui luttait avec lui et dont il eut du mal à se libérer.

Enfin, il parvint à se dégager et à reculer, haletant, jusqu'à la véranda. Puis il entra dans la maison, prit un tas de papiers, de débris de bois et de chiffons et se dirigea vers le grand cep au pied duquel il dressa un bûcher. Il imbiba le tout de pétrole et y mit le feu.

Charles Baskin avait déclaré la guerre à la Vigne !

S'écartant légèrement pour éviter les flammes, il maudit tout haut son ennemie, qu'il pensait voir bientôt anéantie. Mais, tandis qu'il la regardait se consumer, le système d'arrosage, déclenché sans doute par une vrille, se mit en marche. Quand la fumée se fut dissipée, Charles vit que le feu était éteint et la Vigne mouillée, mais à peine endommagée.

Il s'attaqua ensuite à elle avec une scie articulée. Mais, avant qu'il pût s'éloigner, des vrilles qui pendaient de la Vigne avaient pris racine et les jeunes pousses, s'emparant de la scie, cherchaient à la diriger sur lui. Charles dut se frayer un chemin à la hache pour s'enfuir de la serre, en proie à un désespoir croissant. Il pensa à renverser sur le sol une cuve remplie de potasse mais, avant qu'il pût s'approcher pour la prendre, des racines s'étaient entortillées autour de la cuve et le menaçaient lui-même. Il aurait voulu s'attaquer de nouveau au cep, mais la serre était maintenant protégée par une épaisse armure faite de sarments et de lanières fibreuses, qui en rendait l'accès impossible. Jamais Charles ne réussirait à s'approcher suffisamment de la Vigne pour l'endommager : elle le gagnerait de vitesse.

En désespoir de cause, il eut recours à un dernier plan : puisqu'il ne pouvait détruire la plante elle-même, il démolirait la serre, de sorte qu'à la première gelée la Vigne mourrait.

Il avait brisé trois vitres lorsqu'une vrille irritée s'enroula, telle un fouet, autour de sa gorge. Charles rassembla ses dernières forces pour essayer de s'en libérer. Au même moment apparut un camion amenant des hommes chargés d'enquêter au sujet de la Vigne.

— « Dieu soit loué ! » dit Baskin au premier de ses sauveteurs. « Dieu soit loué ! Vous êtes là ! »

— « Qu'est-ce qui se passe ? » demanda l'homme en le regardant attentivement à travers le feuillage.

— « Il faut l'anéantir, » répondit Baskin en montrant la Vigne, tout en se disant : « Ils vont comprendre. Il faut qu'ils comprennent. » A voix haute, il ajouta : « Nous devons avoir raison d'elle avant qu'elle ait raison de nous. »

— « Il était en train d'endommager la Vigne, » dit l'homme à quelqu'un qui se trouvait derrière lui. « J'ai l'impression que nous sommes arrivés juste à temps. »

— « Oui, juste à temps ! » répéta Baskin d'un air hébété.

Les hommes se reculèrent pour laisser la Vigne achever son œuvre. Puis ils tirèrent au sort pour désigner un nouveau gardien. L'heureux gagnant envoya un de ses amis en ville annoncer la bonne nouvelle à sa femme. Puis, s'avançant vers la serre, il ouvrit la porte à double battant. Au fur et à mesure qu'il approchait, les vrilles se retiraient pour aller s'enrouler docilement autour du cep. Un peu mal à l'aise, le nouveau gardien de la Vigne demanda tout bas, dans la pénombre : « Tout va bien ? »

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : The Vine.

ZENNA HENDERSON

Les exilés

Après tant d'années, voici enfin le récit que tous les **fans** de la chronique du Peuple attendaient, celui qui chronologiquement est à l'origine de tout : l'histoire du cataclysme qui chassa de la Patrie les membres de la première génération, avant qu'ils cherchent refuge sur notre Terre. Une fois de plus, Zenna Henderson y témoigne de son don particulier et presque magique de mêler l'extraordinaire et le merveilleux au quotidien et au familier. Comme elle l'écrit elle-même : « On me demande parfois si les gens du Peuple existent. Non, bien sûr, ils sont imaginaires. Mais j'aimerais qu'ils soient réels. Si tous les gens étaient comme ceux du Peuple, le monde ne serait-il pas merveilleux ? Peut-être un jour serons-nous pareils à eux, car les miracles arrivent. Mes histoires sont les rêves de contes de fées que porte en lui chacun de nous. J'aime la magie sans baguette magique ni incantation. Après tout, l'humanité est supposée régner sur l'ensemble de l'univers. C'est peut-être ainsi que les choses se passeraient si nous exercions véritablement ce règne. »

...Les eaux grossirent et soulevèrent l'arche,
qui fut élevée au-dessus de la terre.
(Genèse 7.17)

« LES enfants sont déjà debout, Eva-lee ? » demanda David en s'appuyant paresseusement contre le dossier de sa chaise, après avoir bu une gorgée de son café matinal.

— « Quelle sotte question à poser un Jour de Cueillette, David ! » répondis-je en riant. « Ils se sont levés avant le jour. As-tu donc oublié comment tu étais à leur âge ? »

— « Bien sûr que non, » dit mon fils en regardant nonchalamment la fumée s'élever de la tasse qu'il tenait entre ses mains, « j'avais simplement oublié — oh, pour un moment seulement, je vous l'assure —, que c'était aujourd'hui le Jour de la Cueillette. Jusqu'à présent, nous n'avons guère eu un temps à *failova.* »

— « Non, c'est vrai, » admis-je en plissant le front d'un air

pensif. « Le temps est... bizarre, cette année. Les prés ne sont pas aussi verts que... Oh ! bonjour, Chell, » dis-je, m'interrompant pour accueillir ma belle-fille qui venait d'entrer. « Je suppose que ces petits diables t'ont réveillée au point du jour ? »

— « Et même bien avant, » répondit Chell en bâillant. « J'ai dû en faire autant quand j'étais petite ; mais le moment viendra où ils seront parents à leur tour... et où ils auront envie de dormir ! »

— « Maman ! maman ! papa ! bonne-maman ! »

La porte s'ouvrit d'une poussée et les enfants se précipitèrent en avalanche dans la pièce, parlant tous à la fois sur un ton aigu, jusqu'au moment où David se mit à agiter sa tasse dans leur direction en levant les sourcils d'un air menaçant. Le brusque silence qui suivit amena un sourire sur les lèvres de Chell.

— « Voilà qui est mieux, » dit-elle. « Peut-on connaître la cause de tout ce vacarme ? »

Les enfants se regardèrent et poussèrent en avant la plus jeune, Eve, âgée de cinq ans. Mais, comme d'habitude, ce fut Davy qui prit la parole : « Nous ramassions des feuilles de *panthus* pour faire nos paniers quand, tout à coup... » Il s'interrompit et poussa de nouveau du coude sa petite sœur en disant : « Mais raconte, Eve. Après tout, c'est toi... »

— « Oh non ! » s'écria Chell. « Pas déjà ! »

— « Regardez, » dit Eve d'un ton solennel. « Regardez-moi. » Elle se mit sur la pointe des pieds, agita légèrement ses bras tendus pour conserver l'équilibre, puis s'éleva lentement et avec précaution jusque dans les bras de sa mère. Nous nous mîmes tous à rire et à applaudir.

— « Te voilà qui commences déjà à léviter toute seule, ma petite fille. Et un Jour de Cueillette ! » Chell posa un baiser cérémonieux sur les joues d'Eve en disant : « Lévite dans la joie toute ta vie, ma chérie ! »

Eve écouta avec solennité son père prononcer la formule rituelle : « Par la Présence, le Nom et la Puissance, lévite pour le Bien et la Gloire jusqu'au jour où tu seras Appelée. » Puis, tous ensemble, nous fîmes le Signe.

— « A moi à présent, » dis-je en tendant les bras. « Crois-tu que tu puisses léviter jusqu'à bonne-maman, Eve ? »

— « Je... » commença Eve en considérant d'un œil inquiet tout ce qui me séparait d'elle : les chaises, la table sur laquelle

était posé le petit déjeuner, le vide... Puis elle sourit et reprit : « Regardez-moi tous ! Me voici, bonne-maman ! »

Elle lévita avec précaution au-dessus de la table, s'élevant si haut que les volants de sa petite jupe allèrent frotter le plafond. Puis elle se retrouva en sécurité dans mes bras.

— « C'est bien mieux que ce que j'avais fait la première fois ! » s'écria Simon au milieu des rires qui suivirent cet exploit. « J'avais atterri dans la confiture de *flahmen !* »

— « C'est vrai, mon fils, » dit David en ébouriffant les cheveux couleur cuivre de Simon, « dans un plat rempli de confiture... Et maintenant qu'Eve nous a montré ce dont elle était capable, » ajouta-t-il, « tâchons de nous organiser. Irez-vous faire la Cueillette tous ensemble ? »

— « Non, » répondit Lytha, l'adolescente de la famille, en rougissant légèrement, « je... nous... nous préférons rester entre... » Elle s'interrompit, secoua la tête comme pour tenter de dissimuler sa rougeur et acheva enfin : « Timmy et moi irons dans la Montagne avec Beckie et Andy. »

— « Eh bien ! » s'exclama David avec une feinte consternation. « Savais-tu, maman, que notre fille faisait des sorties à deux avec un jeune homme ? »

— « Non, pas à deux, papa ! » protesta Lytha d'un ton indigné, bien qu'elle sût que son père voulait simplement la taquiner. « Pas à deux : à quatre. »

— « *Adonday veeah* ! » soupira David avec soulagement, « le souci sera donc moindre... Profite de ton bon temps, » reprit-il en souriant à Lytha, « mais que cela me vieillit d'avoir une fille qui fait déjà bande à part ! »

— « Nous autres, nous irons tous ensemble dans la Prairie, » dit Davy. « Il y avait beaucoup de *failova* là-bas, l'année dernière. Je parie que nous en cueillerons bien plus que toi et tes amis, Lytha ! D'ailleurs, tous les quatre, ce sont plutôt des *flahmen* que vous chercherez, » ajouta-t-il.

— « Peut-être, mais après tout, ce qui importe, un Jour de Cueillette, c'est bien de cueillir ! » fit observer David.

— « J'ai remarqué que tu ne boudais pas tellement les *flahmen* quand ils étaient transformés en confiture ! » dit Lytha. « Et puis, attends, gros malin ! Le jour viendra bien... » (de nouveau ses joues s'empourprèrent) « où tu auras envie de partager un *flahmen* avec quelque petite dinde de fille ! »

— « Les *flahmen* ! Les filles ! » marmonna Davy d'un ton dédaigneux.

— « Les uns et les autres ont leur charme, mon fils ! Tu le verras plus tard, » intervint David en riant.

Dix minutes plus tard, Chella, David et moi allâmes à la fenêtre pour regarder partir les enfants. Lytha, après avoir nerveusement mis, enlevé, remis et arrangé une bonne dizaine de fois ses guirlandes, fut entraînée par une bande de jeunes aux rires aigus, qui se divisèrent bientôt en groupes de quatre et s'éloignèrent le long des prés en direction de la Montagne.

Davy s'apprêtait à porter Eve comme il en avait l'habitude, mais elle s'y refusa obstinément en disant : « Je sais léviter maintenant ! Laisse-moi faire, je suis grande ! »

Davy la regarda d'abord d'un air exaspéré, puis il sourit et Simon, Eve et lui se dirigèrent vers la Prairie par petits bonds, la fillette commençant seulement à léviter quand les garçons atterrissaient, ou inversement. Avant qu'ils aient disparu, cependant, nous vîmes qu'Eve avait pris la main libre de son grand frère et que ses bonds devenaient plus réguliers. Mes pensées accompagnaient les enfants tandis que j'évoquais les temps où je faisais moi-même la Cueillette de ces jolies fleurs lumineuses qui éclosent en une seule nuit, sans feuilles, presque sans tige, comme si elles avaient été formées par la rosée. Nul ne sait plus aujourd'hui d'où vient cette coutume qu'ont les amoureux de partager un *flahmen*, pétale par pétale — un pour toi, un pour moi — mais elle est fortement ancrée dans les traditions du Peuple.

— « Le Jour de la Cueillette a le doux pouvoir d'amener le souvenir de nos amours passées, » dis-je d'un ton songeur, tout en claquant les doigts pour faire venir à moi les tasses du petit déjeuner. « Des êtres qui, sans cela, seraient oubliés, semblent ainsi reprendre vie, chaque année... »

— « Oui, » approuva Chell en regardant la nappe secouer d'elle-même par la fenêtre les miettes dont elle était couverte. « Et le Jour de la Cueillette marque pour beaucoup d'entre nous un anniversaire, car c'est souvent au Festival que nous rencontrons — ou découvrons — notre amoureux. » Elle prit la nappe qui venait de rentrer, la plia pour la ranger et ajouta : « Je n'aurais jamais pensé, quand je faisais des pâtés avec David, qu'un Jour de Cueillette cette affection d'enfants s'épanouirait en amour ! »

— « Et te rappelles-tu à quoi tu ressemblais avant de t'épanouir toi-même ? » demanda David d'un ton taquin, en passant la tête par l'entrebâillement de la porte. « Avec tes genoux cagneux, tes cheveux en baguettes de tambour, ta bouche édentée... »

— « David, pose-moi par terre ! » cria Chell en se sentant soulevée. « Nous sommes trop vieux pour ces bêtises-là ! »

— « Alors, redescends toute seule, Ancienne ! » répondit David de la pièce voisine. « Si je suis trop vieux pour faire des bêtises, je suis trop vieux aussi pour te *platter* ! »

— « Tant pis, monsieur le taquin, je saurai bien me débrouiller, » dit Chell. Tendant la main vers la fenêtre, elle réussit à saisir une poignée de soleil. Vivement, elle se platta à terre et se dirigea sur la pointe des pieds vers la pièce où se trouvait David, un doigt sur les lèvres, les yeux brillants d'espièglerie.

Je souris en entendant le cri de surprise de mon fils et le rire joyeux de Chell, mais mon sourire était empreint de tristesse. Les coudes appuyés sur le rebord de la fenêtre, je regardais avec tendresse ce cadre qui m'était si familier. Avant que Thann fût Appelé, nous avions vécu ensemble tant d'instants heureux dans les prés, les cieux et les eaux de ce coin béni de la Patrie.

Et il est toujours ici, pensai-je avec une réconfortante assurance. *L'herbe ploie toujours sous ses pieds, les feuilles s'écartent sur son passage, l'eau se ride à son contact et mon cœur chante toujours son nom : oh ! Thann ! Thann !*

M'efforçant de réprimer les larmes qui me montaient aux yeux, je souris de nouveau. *Je me demande quelle sorte de grand-papa tu aurais été...* J'appuyai un instant mon front sur mes bras croisés, puis me détournai pour aller mettre de l'ordre dans la maison. La découverte de six sandales dépareillées empilées, pour quelque mystérieuse raison, sur le lit de Simon, vint me distraire un moment de cette tâche routinière.

L'impression d'étrangeté que nous avions ressentie dès le matin s'accentua au cours de la journée, et nous ne fûmes guère surpris de voir les enfants revenir à la débandade beaucoup plus tôt qu'ils n'avaient coutume de le faire un Jour de Cueillette.

Du plus loin que nous les aperçûmes, nous leur fîmes des signes de la main, nous apprêtant à léviter jusqu'à eux pour

les aider à porter leur charge de fleurs étincelantes. Mais, sans répondre à notre salut, ils continuèrent à avancer lentement vers la maison, en traînant les pieds.

— « Qu'est-il donc arrivé ? » demanda Chell d'une voix haletante. « J'espère que Eve... »

— « *Adonday veeah !* » murmura David, le regard fixé sur les enfants. « Il y a certainement quelque chose qui ne va pas, mais je vois Eve, elle est avec les autres... Holà, la jeunesse ! » cria-t-il d'un ton faussement joyeux, « comment est la récolte cette année ? »

Les enfants s'arrêtèrent et se blottirent les uns contre les autres d'un air apeuré.

— « Regardez ! » dit Davy en montrant son panier dans lequel quatre malheureux *failova* brillaient faiblement. Ce n'étaient pas les fleurs lumineuses que nous avions l'habitude de voir ; leurs pétales étaient ternes, à demi flétris.

« C'est tout ce que nous avons réussi à cueillir ! » reprit Davy d'une voix étouffée. Il semblait effrayé et outragé de constater que son univers pouvait être différent de ce qu'il attendait.

— « Non, non ! » cria Eve, « j'en ai un, moi aussi ! Regardez ! » La fleur qu'elle tenait serrée dans sa main était un minuscule *flahmen* en bouton, à peine brillant.

— « Pas de *failova* ni de *flahmen* ? » demanda Chell d'un ton surpris en prenant le panier que lui tendait Davy. « Mais ils sont toujours en fleur le Jour de la Cueillette. Peut-être que les boutons... »

— « Il n'y avait même pas de boutons, » répondit Simon dont le visage, soudain très pâle, avait pris une expression de souffrance. Je le regardai avec inquiétude ; il ne se laissait pas facilement émouvoir. Qu'était-ce donc qui pouvait le bouleverser ainsi ?

— « David ! » cria Chell en tournant vers son mari un regard soucieux. « Qu'est-ce qui se passe donc ? Il y a toujours eu des *failova*... »

— « Je le sais bien, » répondit David qui avait pris le *flahmen* d'Eve et le regardait s'émietter entre ses doigts. « Mais, s'il n'y en a pas dans les prés, sans doute s'en trouve-t-il sur les collines. »

— « Non, » dis-je, « regardez ! »

Au loin, du côté des collines, nous apercevions les « grands »

qui se dirigeaient vers nous d'un pas lent, traînant derrière eux leurs paniers de *panthus* vides.

— « Pas de *failova,* » dit Lytha en arrivant auprès de nous. La mine piteuse, elle retourna son panier et reprit : « Ni *failova* ni *flahmen.* Pas une seule fleur là où il y en avait tellement l'année dernière ! Oh, papa, comment cela se peut-il ? C'est comme si le soleil avait soudain cessé de briller ! Il y a quelque chose de bizarre... »

— « Mais rien de catastrophique, Lytha, » dit David en lui adressant un sourire rassurant. « Nous aborderons le sujet au cours de la prochaine réunion des Anciens. L'un d'eux aura sûrement une réponse à donner aux questions que nous nous posons. C'est insolite, évidemment, mais il doit y avoir une explication... » Il hissa Eve sur ses épaules et poursuivit : « Allons, mes enfants, ne vous inquiétez pas. Le monde n'est pas près de sa fin et c'est aujourd'hui le Jour de la Cueillette ! Je vous propose de faire une course. Le premier arrivé à la maison aura droit à six *kootmaka* pour lui tout seul ! Un, deux, trois... »

Les enfants s'élancèrent en poussant des cris de joie, tandis qu'Eve, dans son énervement, martelait de ses petits pieds la poitrine de son père. Les plus grands prirent part un moment à la course, puis s'éloignèrent pour se livrer à d'autres jeux, après nous avoir fait de la main un signe d'adieu. Chell et moi reprîmes lentement le chemin de la maison, sans mot dire.

Je ne fus guère surprise de trouver Simon qui m'attendait dans ma chambre. Il était couché en chien de fusil sur mon lit, croisant et décroisant ses mains qu'agitait un léger tremblement. Son visage était si blanc qu'il paraissait presque lumineux et les taches de rousseur qui ornaient ses joues avaient un aspect métallique.

— « Qu'y a-t-il, Simon ? » demandai-je en caressant ses cheveux qui ressemblaient tellement à ceux de Thann.

— « Bonne-maman... » commença-t-il d'une voix si rauque qu'elle était presque inaudible. Il s'éclaircit la gorge avec précaution, comme s'il avait craint de briser quelque chose de fragile, et reprit : « Bonne-maman, je Vois ! »

— « Tu Vois ! » m'écriai-je en m'asseyant à côté de lui car mes jambes, tout à coup, se dérobaient sous moi. « Oh ! Simon, tu ne veux pas dire que... »

— « Si, bonne-maman, c'est bien ce que je veux dire ! » Il se passa une main sur les yeux avant de poursuivre : « Nous

venions juste de trouver le premier *faïlova* et de nous demander pourquoi il n'y en avait pas davantage quand, brusquement, tout a paru se brouiller devant moi et j'ai compris que... que je Voyais ! » Il leva sur moi un regard terrifié et ajouta : « C'est mon Don ! »

Je pris dans mes bras l'enfant qui s'était mis à sangloter éperdument et le tins serré contre ma poitrine jusqu'au moment où je sentis sa frayeur s'apaiser. Alors je relâchai mon étreinte et regardai le petit visage empourpré et trempé de larmes reprendre peu à peu son aspect normal.

« Oh ! bonne-maman, » murmura Simon, « je ne veux pas encore avoir de Don ! Je n'ai que dix ans. Davy n'a pas encore découvert son Don et, pourtant, il a deux ans de plus que moi. Je ne *veux* pas de Don... surtout pas de celui-là... ! » Il ferma les yeux et reprit en frissonnant : « Si tu savais, bonne-maman, ce que j'ai vu déjà ! »

— « Peu d'entre nous possèdent ce Don, » dis-je, ne sachant comment le consoler. « Sais-tu, Simon, qu'il faudrait remonter très loin parmi nos Ancêtres pour trouver quelqu'un à qui il ait été donné de Voir ? C'est un grand honneur qui t'est accordé de pouvoir écarter le rideau du temps... »

— « Mais je ne *veux* pas ! » répéta Simon dont les yeux se remplirent de nouveau de larmes. « Je ne trouve pas cela amusant du tout ! Est-ce que je dois vraiment accepter ce Don ? »

— « Est-ce que tu dois respirer ? » répliquai-je. « Tu pourrais cesser de le faire, si tu le voulais, mais ton corps mourrait. Tu peux refuser le Don, mais une partie de toi-même — celle qu'honore la Puissance, celle qui se trouvera un jour en la Présence, ta syllabe du Nom — disparaîtra avec lui. » Il savait tout cela depuis sa plus tendre enfance, mais je sentais que mes paroles lui apportaient un réconfort ; c'est pourquoi j'ajoutai : « Te rends-tu compte qu'il n'y a pas eu de Voyant parmi ceux de notre Peuple depuis... eh bien, depuis la Paix ! Et voilà que, toi, tu Vois ! Oh ! Simon, que je suis fière de toi ! Veux-tu me permettre d'embrasser mon petit-fils trois fois honoré ? »

Sans un mot, il se jeta dans mes bras et nous restâmes un moment étroitement enlacés. Puis l'enfant s'écarta légèrement, me regarda et laissa lentement retomber ses bras qui enserraient mon cou. Je lus dans ses yeux le détachement des choses matérielles et compris une fois de plus combien, à tout instant, la Présence est proche de chacun de nous, et combien plus encore

Elle l'était de Simon. Et je m'efforçai de chasser de mon esprit cette pensée que chaque fois qu'il s'était trouvé un Voyant dans notre Peuple, c'est qu'il y avait eu des choses extraordinaires à Voir...

Tous deux, nous détournions le regard, Simon pour me cacher ses yeux qui ne voyaient en ce moment que la Présence, et moi pour ne pas être aveuglée par la Gloire qui se reflétait sur son visage.

Je repris résolument mon ton habituel pour dire : « Et maintenant, je voudrais bien savoir pourquoi six sandales de couleurs différentes étaient posées en tas ce matin sur ton lit ! »

— « Eh bien, » répondit-il d'une petite voix tremblante, « les rouges me font mal, les jaunes sont usées... » Il s'interrompit, tourna vers moi un regard apeuré et s'écria : « A présent, je ne pourrai plus jamais rien dire ni rien faire que ce que voudra la Puissance ! » Puis il sourit de nouveau et acheva : « ... et les vertes n'ont plus de lacets ! »

La réunion prévue eut lieu une semaine plus tard, et David et moi — qui étions parmi les Anciens de notre Groupe — revêtîmes nos toges. Je ressentis un petit pincement au cœur quand je drapai sur moi les plis du vêtement devenu trop large. La dernière fois que je l'avais porté c'était lors du dernier Festival auquel Thann eût assisté, l'année même où il avait été Appelé. Depuis, je n'avais plus voulu prendre part aux réunions habituelles du Groupe et, n'ayant plus eu l'occasion de porter ma toge, je ne m'étais pas rendu compte que j'avais maigri.

Chell se pendit au cou de David en disant : « Je donnerais beaucoup pour être une Ancienne, moi aussi, aujourd'hui ! L'inquiétude me ronge. Dépêchez-vous de revenir, tous les deux ! »

Au moment où David et moi nous apprêtions à léviter, je me retournai et souris de voir les lumières jaillir aux fenêtres de la maison. Puis mon sourire s'éteignit. Moi aussi, au fond de mon cœur, j'éprouvais la même indéfinissable inquiétude que Chell.

Le coup, lorsqu'il fut assené, m'atteignit de façon presque physique, au point que je dus presser mes mains contre ma poitrine pour tenter de contenir ma respiration trop forte, et me

raidir pour affronter le choc. David avait posé une main sur mon bras pour me soutenir, mais je sentais cette main trembler, elle aussi. Autour de nous, les autres Anciens manifestaient également leur stupéfaction et leur incrédulité.

L'Aîné tendit les mains comme pour endiguer le flot des questions hachées posées par les uns et les autres. « Cela a été Vu, » dit-il. « Notre Patrie a déjà subi un changement tel que ni les *failova* ni les *flahmen* n'y peuvent plus fleurir. Tout comme nous acceptons ce fait qu'il n'y ait pas de *failova* ni de *flahmen* cette année, nous devons accepter celui de voir disparaître la Patrie. »

Dans le silence tremblant qui suivit ces mots, je perçus les sourds battements de cœur de ceux qui m'entouraient. Et soudain, le mouvement de mon propre cœur se ralentit au point que je me demandai si ce moment d'affolement et de confusion n'était pas celui qu'avait choisi la Puissance pour l'arrêter à jamais.

— « Ainsi donc, nous sommes tous Appelés ? » demanda quelqu'un, d'une voix si étouffée que je ne pus la reconnaître. « Dans combien de temps la Puissance nous ordonnera-t-Elle de paraître devant Elle ? »

— « Ce n'est pas nous qui sommes Appelés, » répondit l'Aîné. « Seule la Patrie est Appelée. Nous, nous devons... partir. »

— « Partir ! » Ce mot fut répété en écho par tous.

— « Oui, » reprit l'Aîné, « il nous faut quitter la Patrie, partir. »

Vivre hors de la Patrie ? Je fus atterrée à cette perspective, trop difficile à admettre. Puis je me souvins de Simon. S'il avait Vu clairement déjà... Mais, bien entendu, ce devait être lui qui avait averti l'Aîné ! Il n'était pas surprenant que le pauvre enfant fût terrifié ! Je pénétrai dans l'esprit de l'Aîné pour lui demander sans être entendue des autres : *Est-ce Simon... Oui,* me répondit-il, *mais n'en dites rien à personne. Son secret pèse déjà bien lourd sur ses frêles épaules, et le savoir connu des autres ne ferait qu'augmenter sa souffrance. Gardez le silence le plus complet à ce sujet.*

Je prêtai de nouveau l'oreille à l'échange de pensées confuses de ceux qui m'entouraient.

— « Mais, » balbutia quelqu'un, énonçant à voix haute ce qui était au fond de l'esprit de tous, « le Peuple est-il capable de *vivre* hors de la Patrie ? N'allons-nous pas tous mourir, comme des plantes auxquelles on a enlevé leurs racines ? »

— « Oui, nous pouvons vivre, » répondit l'Aîné. « Nous le savons, tout comme nous savons que la Patrie ne peut plus, désormais, nous abriter. »

— « Mais qu'arrive-t-il donc ? Que se passe-t-il ? » demanda Neil, le père de Timmy.

— « Nous ne le savons pas, » dit l'Aîné d'un ton mortifié. « Nous avons oublié trop de choses, depuis la Paix, pour être en mesure de comprendre ce qui est en train de se produire. Mais l'un des nôtres nous Voit partir et Voit la Patrie détruite, et cela à si bref délai qu'il ne nous reste pas de temps pour nous poser des questions. »

Comme, au cours de ces réunions, nous nous exprimons surtout en esprit, toutes les protestations, discussions et plaintes furent rapidement émises. Mais il nous restait à tenter de mettre au point des projets concernant un avenir dont nous ignorions tout.

— « Si nous devons partir, » dis-je sans pouvoir me défendre, malgré ma détresse, d'une légère excitation, « il va nous falloir fabriquer de nouveau, faire un outil... Non, ce n'est pas le mot qui convient. C'est une machine, un appareil, qu'il nous faudra fabriquer. Nous ne possédons plus de machines depuis... »

— « Depuis plusieurs générations, » interrompit David. « Depuis... » Il réfléchit un instant avant d'achever ; « Depuis l'époque du trisaïeul d'Eva-lee. »

— « En effet, » dit l'Aîné, « nous devrons construire des... vaisseaux. » Il hésita un instant avant de prononcer ce mot depuis longtemps inutilisé. « Je me suis mis en communication avec des Anciens appartenant à d'autres Groupes. Le nôtre devra construire six vaisseaux. »

— « Mais comment y parviendrons-nous ? » demanda Neil. « Nous n'avons aucun plan. Nous ne savons plus rien de la construction des navires. Nous avons oublié comment on les fabrique. Et, pour nous éloigner de la Patrie, il nous faudrait quelque chose que, même en unissant tous nos efforts, nous ne pouvons nous procurer. »

— « Nous aurons le... le carburant, » reprit l'Aîné. « Mes Ancêtres le connaissaient. Nous n'en aurions pas besoin si certains des Nôtres avaient utilisé au maximum le Don qui leur a été fait. Mais, comme ce n'est pas le cas, chacun de nous doit remonter en pensée le cours de sa vie jusqu'à ses Ancêtres,

pour réunir les indications qui nous sont nécessaires à tous en ce moment critique. Par la Présence, le Nom et la Puissance, souvenons-nous ! »

La soirée s'écoula dans un silence presque complet, chacun s'efforçant de rassembler les souvenirs qu'il pouvait avoir conservés au fond de son esprit. Tous les membres d'une même famille avaient des souvenirs communs, appartenant à un domaine plus ou moins spécialisé. De temps à autre on entendait un soupir ou une exclamation : « Mes Ancêtres connaissaient les métaux, » ou : « Les miens, les... instruments... » — les mots rendaient un son peu familier — « les instruments servant à mesurer la pression et la température. »

— « Les miens, » découvris-je avec une légère rougeur et un soupir, « savaient comment assembler les coques de vaisseaux. »

— « Oui, » approuva David, « et les Ancêtres de mon père connaissaient la manière de... guider les vaisseaux. »

— « La navigation, » dit Neil de sa voix de basse. « Et les miens savaient fabriquer les appareils nécessaires à la navigation que connaissaient les vôtres. »

— « Mais nous n'aurions pas eu besoin de rassembler et de confronter ces souvenirs datant de notre plus tendre enfance, si seulement nous avions agi par nous-mêmes au lieu de nous reposer confortablement sur les œuvres et les mérites de nos Ancêtres. » Cette remarque, que je fis d'un ton convaincu, souleva quelques protestations de la part de certains des assistants, mais reçut l'approbation du plus grand nombre.

Quand la soirée s'acheva, chacun des Anciens emportait avec lui non seulement le souci du destin qui attendait la Patrie, mais encore la certitude que le passé devrait, avec l'aide de la Puissance, être sondé, exploré, jusqu'à...

— « Jusqu'au jour, » dit l'Aîné en se dressant soudain et s'appuyant à la table comme s'il venait de réaliser l'énormité des paroles qu'il prononçait, « jusqu'au jour où nous aurons le moyen de quitter la Patrie... avant qu'elle soit réduite en un petit tas de poussière au milieu des étoiles. »

Quand nous rentrâmes à la maison, David et moi, Simon et Lytha nous attendaient en compagnie de leur mère. En nous apercevant, Simon se glissa dans sa chambre pour réveiller Davy, et tous deux revinrent sans bruit dans la pièce où nous nous

tenions. Je perçus la pensée de Simon : *L'a-t-il dit aux autres?* Et la mienne s'empressa de le rassurer : *Non. Il n'a pas l'intention de le faire.*

Malgré l'excitation que j'avais ressentie au cours de la soirée — ou peut-être à cause d'elle — je me sentais soudain faible, épuisée. Je cherchai à tâtons un siège sur lequel je me laissai tomber et pris ma tête dans mes mains. « Raconte-leur ce qui s'est passé, David, » dis-je en luttant contre le vertige qui s'emparait de moi.

David frissonna, s'éclaircit la gorge et commença : « Il n'y a pas de *failova* cette année parce que la Patrie est sur le point d'être anéantie. Lors de la prochaine Cueillette il n'y aura plus de Patrie. Nous ne savons même pas pourquoi il en est ainsi. Nous avons oublié trop de choses, et il n'est plus temps à présent de chercher des explications ; mais, bien avant le prochain Jour de Cueillette, nous serons... partis. »

Chell cherchait à contenir sa respiration trop forte. « Plus de Patrie ! » balbutia-t-elle, les yeux écarquillés de surprise et de frayeur. « Plus de Patrie ? Oh ! David, ne plaisante pas, je t'en prie ! Ne cherche pas à nous faire peur... »

— « Ce que dit David est vrai, » interrompis-je d'une voix que je m'efforçais de rendre ferme. « Cela a été Vu. Nous devons construire des vaisseaux et aller chercher refuge parmi les étoiles. » Non sans une légère excitation perverse j'ajoutai : « La Patrie n'existera plus, nous serons des exilés. »

— « Le Peuple loin de la Patrie... ! » s'écria Chell au bord des larmes. « Mais comment pourrions-nous vivre ailleurs ? Nous faisons partie de la Patrie comme elle fait partie de chacun de nous. Ce serait comme si on nous amputait de... »

— « Papa ! » cria Lytha d'une voix un peu trop aiguë. Puis elle reprit, un ton plus bas : « Papa, partirons-nous tous ensemble, sur le même vaisseau ? »

— « Non, » répondit David, « chaque Groupe ira de son côté. Le nôtre disposera de six vaisseaux. »

— « Et comment serons-nous répartis sur ces vaisseaux ? » insista Lytha en se tordant les mains d'un air embarrassé.

— « Cela n'a pas encore été décidé, » répliqua David avec irritation. « Comment, d'ailleurs, peux-tu te préoccuper d'un détail aussi insignifiant alors que tu viens d'apprendre que la Patrie — *la Patrie !* — est sur le point de disparaître ! »

— « Mais... c'est très important, » reprit Lytha en rougissant, « parce que, Timmy et moi... »

— « Oh ! » s'écria David. « Je regrette, Lytha, je ne savais pas. Nous discuterons de cette question quand le moment sera venu. ».

Les enfants se remirent rapidement du choc causé par la révélation qui leur avait été faite le Jour de la Cueillette, et bientôt leurs cris joyeux retentirent de nouveau, comme à l'habitude, dans les prés et les collines. Mais David et Chell restaient tout près l'un de l'autre, comme pour partager le poids de ce lourd fardeau qui nous accablait tous, nous autres adultes. Par moments, il m'arrivait d'espérer ardemment, sauvagement, que tout cela ne fût qu'un mauvais rêve dont je me réveillerais bientôt. Mais, certains autres jours, je sentais au contraire que c'était *cela* le réveil : c'était l'aurore qui pointait après une longue nuit. D'autres fois encore, je me sentais si détachée de tout que je m'étonnais de voir soudain des larmes monter aux yeux de mes compagnons lorsqu'ils reprenaient conscience de la situation après un moment de bienfaisant oubli. Enfin, il y avait les instants où je me sentais envahie d'une détresse dans laquelle je m'enfonçais comme dans un fleuve — un fleuve qui aurait entraîné la Patrie dans son courant. Je finissais par être plus absorbée par ma propre personne que par la perspective de la disparition de la Patrie, et cela ne me plaisait pas du tout.

David et moi assistions souvent à des réunions du Groupe ayant pour objet l'étude des plans de construction des vaisseaux. Un soir, au cours d'une de ces réunions, mon fils se pencha vers l'Aîné pour lui demander : « Comment savoir quelle quantité de nourriture nous sera nécessaire pour subsister jusqu'au moment où nous aurons trouvé un asile ? »

Se tournant vers lui, l'Aîné répondit d'un ton ferme : « Nous ne le savons pas. Nous ne savons même pas si nous trouverons jamais un asile. »

— « Nous ne le savons pas ? » répéta David d'un ton de surprise intense.

— « Non, » reprit l'Aîné, « nous n'avons trouvé, avant la Paix, aucun autre monde habitable. Nous ignorons quelle distance il nous faudra parcourir pour trouver une autre Patrie, ou si aucun d'entre nous vivra assez longtemps pour la connaître. Chaque Groupe se verra attribuer un secteur du ciel diffé-

rent. Le Jour de la Traversée, nous dirons adieu — peut-être pour toujours — aux autres Groupes. Il se peut qu'un seul vaisseau parvienne jusqu'au nouveau monde que nous cherchons, et peut-être serons-nous tous Appelés avant d'avoir réussi à le trouver. »

— « Alors, » demanda David, « pourquoi ne pas rester ici et attendre notre Appel en même temps que celui de la Patrie ? »

— « Parce que la Puissance nous ordonne de partir. Elle nous laisse le temps de fabriquer nos machines. Elle nous ouvre les portes du monde des étoiles. Nous devons accepter le cadeau qui nous est fait et en tirer le meilleur parti possible. Nous n'avons pas le droit de priver nos enfants des années qui peuvent encore leur appartenir. »

Quand David transmit ce message à Chell, celle-ci porta les deux mains à son cœur en s'écriant : « Mais, David, nous ne pouvons pas partir ! Nous ne pouvons pas quitter la Patrie pour... pour nulle part ! » Elle se blottit contre son mari et pleura sur son épaule.

— « Nous devons faire ce qui nous est prescrit, » répondit David. « Notre Peuple tout entier ressent la même douleur, aussi chacun de nous doit-il s'efforcer de ne pas rendre plus lourd le fardeau des autres. Il nous appartient de donner aux enfants l'exemple du courage, Chell. Soyons de bons maîtres. » Il serra contre son cœur la tête de sa femme et caressa un instant ses cheveux ébouriffés, tandis que son regard inquiet cherchait le mien.

« Mère... » commença-t-il. (C'était le nom qu'il me donnait dans les grandes occasions, Eva-lee était celui de tous les jours.) « Mère, il semble que la Présence veuille nous pousser délibérément hors de la Patrie et écraser celle-ci comme une coquille vide, de sorte que nous n'y puissions jamais revenir. Trop peu de plumes ont poussé sur nos ailes depuis la Paix. Je crois que, si nous sommes ainsi chassés du nid, c'est parce qu'il nous faut désormais apprendre à voler de nos propres ailes. Cet œuf était un abri trop confortable. » Il eut un petit rire, écarta de sa poitrine le visage de Chell et essuya avec sa main les joues mouillées de larmes de sa femme. « Je crains d'avoir fait une omelette avec ma comparaison tirée de l'œuf ! » reprit-il. « Mais pouvez-vous me citer une seule chose nouvelle que les gens de notre temps aient apprise au sujet de la Création ? »

— « Eh bien, non, » répondis-je après mûre réflexion, heureuse d'entendre mon fils exprimer ce que je pensais moi-même, « en effet, je ne vois rien. »

— « De telle sorte que, si vous étiez Appelée maintenant et que la Présence vous demandât : « Que sais-tu de ma Création ? », tout ce que vous pourriez répondre serait : « J'en connais ce que connaissaient mes Ancêtres... mes proches Ancêtres, c'est-à-dire mon père et... » Il ouvrit les mains en un geste d'impuissance et acheva : « Oh, Mère ! Comme nous avons été négligents ! Comme nous nous sommes contentés de peu ! »

— « Mais nous ne pouvons être chassés de cette manière ! » s'écria Chell. « C'est trop... trop brutal, trop cruel ! »

— « Tous les petits oiseaux tremblent de froid au début, » répondit David en prenant dans les siennes les mains de sa femme. « Il faut attendre que les plumes poussent, Chell ! »

Vint le jour où, les plans terminés, le travail put commencer. Les boutiques se vidèrent, les ateliers se fermèrent, la mauvaise herbe commença à envahir les jardins.

Ceux de notre Peuple qui en étaient capables s'en allèrent planer dans le ciel au-dessus des collines et redescendirent lentement le long de leurs flancs pour mettre à nu le sous-sol riche en métaux. Puis les Anciens de tous les Groupes s'assemblèrent silencieusement au-dessus des collines dénudées pour extraire du sol de la Patrie des flots de métal bouillonnant qui s'écoulèrent le long des pentes jusqu'aux emplacements d'où les vaisseaux devaient être lancés. Et cette ruée du métal jointe aux clameurs de la foule vint rompre le silence des collines et faire trembler nos âmes inquiètes.

Je me tenais souvent à l'une des fenêtres de notre maison pour regarder les monstres de métal se former peu à peu. De loin, ils avaient une sorte de beauté sévère qui soulageait un peu mon cœur du chagrin que la nécessité de leur existence lui causait. Que c'était exaltant ! Il m'arrivait de me demander à quoi nous pouvions bien penser et ce que nous pouvions bien faire avant d'entreprendre la construction de ces vaisseaux qui devaient nous conduire dans l'espace. Lorsque je venais aider à mettre en place les diverses pièces aux formes étranges façonnées par d'autres Anciens, d'après les souvenirs qu'ils gardaient

de leurs Ancêtres, j'éprouvais une impression de puissance et le sentiment enthousiasmant d'apporter ma contribution à une gigantesque entreprise. Et je m'étonnais que nous eussions pu oublier la force exaltante que donne le travail en commun. Bien sûr, ceux qui appartiennent à notre Peuple sont tous solidaires, comme peuvent l'être les feuilles d'un même arbre ou les écailles d'un *dolfeo,* mais ils ne connaissaient plus depuis longtemps cette union dans le travail. Pour ma part, c'était la première fois que j'en faisais l'expérience. Il me semblait que mes poumons aspiraient mieux l'air, que mes mains avaient plus de force. Une ardeur étrange, indéfinissable, s'était emparée de moi et je voulais *agir.* Peut-être les plumes commençaient-elles à pousser sur mes ailes, comme l'avait dit David... ! Et puis, sans raison apparente, ces accès de joie intense étaient suivis de moments de faiblesse, de dépression, au cours desquels j'éprouvais le brusque désir de me retirer pour verser les larmes qui m'étouffaient. La pensée que je ne pourrais longtemps cacher cet état d'âme à mon entourage m'inquiétait un peu.

La perspective de la Traversée était pour les enfants l'occasion d'un jeu nouveau et passionnant. A la nuit, tout frissonnants car il faisait déjà frais, sinon froid, ils s'asseyaient en cercle, les yeux levés vers le ciel sombre pour choisir l'étoile dont ils souhaitaient faire leur nouvelle Patrie — tout en sachant bien que ce ne pourrait être aucune de celles qu'ils voyaient briller. Eve choisissait toujours l'étoile la plus scintillante, Davy, celle qui brillait, d'un éclat moins vif mais très régulier, au-dessus de sa tête. Quant à Lytha, interrogée à ce sujet, elle avait détourné la question, et j'avais compris que n'importe quelle étoile lui conviendrait pourvu qu'elle l'habitât avec Timmy.

Simon se tenait le plus souvent à l'écart des autres, les yeux fixés sur le ciel scintillant.

— « Et toi, Simon, quelle est ton étoile ? » lui demandai-je un soir. Ma question était indiscrète, mais je savais que l'enfant ne me le ferait pas sentir.

— « Aucune, » répondit-il d'un ton grave, « je n'ai pas à choisir d'étoile. »

— « Tu veux dire que tu préfères attendre de savoir où tu iras ? » insistai-je.

— « Non, » dit-il, « il n'y aura pas d'étoile pour moi. »

Je sentis mon cœur se briser et m'écriai : « Oh, Simon ! Tu n'as pas été Appelé, n'est-ce pas ? »

— « Non, » répondit Simon, « pas encore. Je verrai une nouvelle Patrie, mais je serai Appelé de là-bas. »

— « Mon chéri, » murmurai-je, cherchant les mots capables de le réconforter, « C'est merveilleux de pouvoir Voir une nouvelle Patrie ! »

— « Il ne reste guère autre chose à Voir, » dit-il. « Du moins, les mots manquent pour l'exprimer. » Et je vis briller dans ses yeux une flamme de l'Au-Delà. « Mais, bonne-maman, » reprit-il, « je voudrais que tu puisses Voir la Patrie quand viendra le dernier moment ! C'est cela que je ne puis exprimer en paroles. »

— « Mais nous aurons alors une nouvelle Patrie, » dis-je, revenant désespérément à un sujet que j'espérais pouvoir comprendre. « Tu as dit que... »

— « Je ne peux rien Voir au-delà de mon Appel, » dit Simon. « Je verrai une nouvelle Patrie ; c'est de son ciel que je serai Appelé. Mais je ne peux pas Voir ce que deviendra le Peuple là-bas. Peut-être seront-ils tous Appelés en même temps que moi. Pour moi, je vois une flamme, une lumière, de la souffrance... puis la Présence. C'est tout ce que je sais... Mais, bonne-maman, » ajouta-t-il en reprenant le ton habituel à un enfant de dix ans, « Lytha est bien malheureuse. Il faut que tu l'aides. »

Les enfants jouaient dans la neige qui recouvrait d'une mince couche blanche les collines et les prairies, et l'écho de leurs rires clairs nous parvenait par les fenêtres, tandis que Chell et moi, les lèvres serrées, passions la revue des vêtements d'hiver que nous avions rangés si peu de temps auparavant. Les yeux fixés sur la petite botte d'enfant qu'elle tenait à la main, ma belle-fille me demanda avec désespoir : « De quoi aurons-nous besoin dans la nouvelle Patrie, Eva-lee ? »

— « Il nous est impossible de le savoir, » répondis-je. « Nous ignorons quelle sorte de Patrie nous allons trouver. » *Si même nous en trouvons une,* pensions-nous l'une et l'autre intérieurement.

— « J'y ai souvent réfléchi, » reprit Chell. « A quoi pourra bien ressembler cette Patrie ? Et nous, aurons-nous encore la possibilité de léviter ou serons-nous liés au sol ? Pourrons-nous vivre comme nous vivons à présent, ou bien nous faudra-t-il revenir aux machines et à l'existence que menaient les gens à l'époque

des machines ? Formerons-nous toujours un Peuple, ou bien serons-nous divisés d'âme et d'esprit ? » Une larme glissa le long de sa joue lorsqu'elle ajouta : « Oh, Eva-lee, peut-être que là-bas, nous ne pourrons pas sentir la Présence ! »

— « Comment peux-tu dire des choses pareilles ! » la réprimandai-je. « La Présence est, et sera toujours avec nous, même si nous devons aller aux extrémités du Monde ! Et, puisque nous ne pouvons savoir dès maintenant ce que sera la nouvelle Patrie, ne versons donc pas de larmes sur elle à l'avance ! » Je secouai une petite jupe écossaise aux couleurs vives et repris, en m'efforçant de rire : « Qui sait ? Ce sera peut-être un monde aquatique et nous deviendrons poissons, ou un monde de feu dont nous deviendrons les flammes ! »

— « Nous ne sommes pas à ce point capables d'adaptation ! » protesta Chell avec un sourire, en essuyant ses larmes sur le chandail qu'elle tenait à la main. « Mais il est réconfortant de penser que nous pouvons nous modifier de façon à nous conformer dans la mesure du possible à notre milieu. »

Je tendis la main pour prendre une autre jupe, puis m'arrêtai, frappée d'une idée subite : « Et si la nouvelle Patrie était déjà habitée, Chell ! » dis-je. « S'il y avait déjà de la vie là-bas ! »

— « Eh bien, tant mieux ! » répondit Chell. « Nous aurions des amis, de l'aide, un endroit où vivre... »

— « Peut-être ne nous accepteraient-ils pas, » lui fis-je observer.

— « Voyons ! Des réfugiés, des sans-abri ! » protesta-t-elle. « Si des gens dans le besoin se présentaient chez nous, ne les accueillerions-nous pas ? »

— « Même s'ils étaient différents ? » insistai-je.

— « Nous sommes tous égaux aux yeux de la Puissance. »

— « Mais souviens-toi, » dis-je tandis que mes mains se crispaient sur la petite jupe, « souviens-toi de l'époque qui a précédé la Paix et où il y avait encore tant de différences marquées au sein de notre peuple. »

Chell fit un effort de mémoire et tourna vers moi un visage bouleversé en demandant : « Voulez-vous dire que nous pourrions ne pas être bien accueillis dans la nouvelle Patrie que nous nous serions trouvée ? »

— « Si nous avons traité de cette façon ceux de notre propre race, pouvons-nous espérer que d'autres nous traitent mieux, nous,

des étrangers ? » demandai-je en prenant un autre vêtement pour l'examiner. « Prions simplement la Puissance qu'il n'en soit pas ainsi ! »

Nous nous rendîmes compte bientôt qu'il était inutile de nous préoccuper des vêtements ou autres objets que nous emporterions avec nous, car, en fait, il nous fallait partir pratiquement sans rien. Il n'y avait place, sur les vaisseaux, que pour un minimum d'effets personnels. Eve se répandit en bruyantes lamentations en apprenant qu'elle ne pourrait emporter avec elle tous ses jouets et, placée devant la nécessité de choisir une seule de ses poupées, elle les jeta toutes en tas dans un coin de sa chambre en criant qu'elle n'en emporterait aucune. Une fessée bien appliquée de David et deux gros baisers de sa mère pour la consoler firent sécher ses larmes. Revenue à de meilleurs sentiments, elle disposa ses jouets en rang sur le plancher ; mais il lui fallut trois jours pour faire un choix définitif. Finalement, elle se décida pour celle de ses poupées qu'elle appelait Ecouteur.

— « C'est ni un garçon ni une fille, » expliqua-t-elle. « C'est seulement là pour écouter. »

— « Pour écouter quoi ? » demanda Davy, taquin.

— « Tout ce que j'ai à raconter et que je peux dire à personne d'autre, » répondit Eve avec beaucoup de dignité. « Il y a même pas besoin de dire des mots devant Ecouteur : il suffit de le toucher et il sait ce qu'il y a qui ne va pas, et tout ce qui est mal disparaît. »

— « Alors, tu devrais demander à Ecouteur de faire disparaître ce qu'il y a de mauvais dans ta façon de parler, » dit Davy en riant. « Tu t'embrouilles dans tes phrases ! »

— « Ecouteur comprend très bien ce que je veux dire, et toi aussi ! » répliqua Eve.

Voyant sa petite sœur qui, après avoir fait son choix, regardait d'un œil mélancolique ses poupées en serrant Ecouteur contre elle, Davy suggéra d'un ton détaché : « Pourquoi ne les enterrerais-tu pas ? C'est comme si elles étaient Appelées maintenant, et nous ne pouvons pas laisser leurs dépouilles derrière nous. »

Dès lors, et jusqu'au dernier jour, Eve s'occupa activement à enterrer et à déterrer ses poupées, trouvant sans cesse des endroits plus jolis ou plus appropriés où les déposer.

Lytha vint me rejoindre un soir où, debout près du pigeonnier, j'écoutais le doux roucoulement des oiseaux. Elle se pencha pour ramasser une plume qu'elle se mit à lisser négligemment

entre ses doigts. Les voix d'Eve et de Davy, qui jouaient un peu plus loin, du côté des buissons de *koomatka*, parvenaient à nos oreilles.

— « Qu'est-ce que la Patrie va devenir quand nous serons partis ? » demanda la petite fille.

— « Oh, le sol va trembler, se fendre ; il en sortira du feu et de la lave et tout tombera en ruines et sera brûlé, » répondit Davy sans montrer la moindre émotion.

— « Oooh ! » s'exclama Eve. « Et mes poupées, alors ? Est-ce qu'elle seront bien là-dessous ? Personne ne les verra. »

— « Elles prendront feu et sauteront en l'air en une explosion de gloire ! » assura Davy.

— « Une explosion de gloire ! » répéta la petite fille avec un long soupir de satisfaction. « Oh, Davy ! Que je voudrais voir ça ! Est-ce que tu crois que je pourrai ? »

— « Bien sûr que non, espèce de petite sotte ! » répliqua son frère. « Si tu étais là pour le voir, toi aussi tu sauterais en une explosion de gloire ! » La soulevant de terre il lui fit franchir les buissons et s'éloigna pour aller porter la nourriture aux bêtes.

— « Toutes mes poupées dans une explosion de gloire ! » chantonna Eve sur un ton joyeux avant de s'éloigner à son tour.

— « Est-ce bien vrai, bonne maman ? » demanda Lytha quand nous fûmes seules.

— « Quoi donc, ma chérie ? »

— « Que la Patrie va disparaître et que nous devons partir. »

— « Mais oui, Lytha. En doutes-tu encore ? »

— « Mais pourtant... pourtant, » murmura-t-elle en frappant du bout de sa plume le mur du pigeonnier, « nos constructions sont si solides... Les pierres en sont si bien jointes. Tout paraît si... si *durable*. Comment cela pourrait-il être détruit ? »

— « Tu sais que rien de ce qui appartient à Ce-Monde ne doit durer toujours, » répondis-je. « Rien, si ce n'est l'Amour. Et lui-même est tellement mêlé aux choses de Ce-Monde que, lorsque celui qu'on aime est Appelé... » Le souvenir de Thann fit battre mon cœur d'un mouvement plus vif. « Oh ! Lytha, » repris-je, « combien il est douloureux de savoir que jamais en Ce-Monde on ne reverra tel qu'il était, celui qu'on a aimé ! »

Je compris que j'avais eu tort de prononcer ces mots en voyant les jeunes yeux de Lytha se dilater d'horreur, comme si elle regardait son amour — cet amour qui n'avait pas encore

achevé d'éclore — disparaître, entraîné par le courant qui emportait la Patrie. Je m'empressai de changer de sujet.

« J'ai envie d'aller jusqu'au Lac pour un dernier adieu, » dis-je. « Veux-tu m'accompagner ? »

— « Non, merci, bonne-maman, » répondit-elle de sa docile voix de petite fille, bien trop jeune encore, certes, pour penser à l'amour. « Nous allons, mes amis et moi, voir couler le métal le long des collines. C'est passionnant ! Comme je voudrais être capable de faire cela ! »

— « Tu le pourrais, » dis-je, « si nous autres adultes avions instruit nos enfants comme nous aurions dû le faire. »

— « J'apprendrai peut-être, » reprit Lytha, les yeux fixés sur la plume qu'elle tenait toujours à la main. Elle poussa un profond soupir, souffla sur la plume qui s'envola en l'air et répéta : « J'apprendrai peut-être. » Mais je compris que ce n'était pas à la façon de couler le métal qu'elle pensait.

Elle s'éloigna un peu, puis se retourna vers moi en disant : « Bonne-Maman, l'amour... » Elle s'interrompit et je compris qu'elle cherchait ses mots. « L'amour est éternel, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » répondis-je d'un ton assuré.

— « Et l'amour que nous connaissons en Ce-Monde fait partie de l'Amour tout court, n'est-il pas vrai ? »

— « Telle une flamme qui s'allume au feu du soleil, » affirmai-je.

— « Mais la flamme peut s'éteindre ! » cria-t-elle. « Oh ! bonne-maman ! La flamme risque d'être soufflée par le vent lors de la traversée... surtout si elle n'est pas encore bien allumée, » ajouta-t-elle en me regardant avec anxiété.

— « Il y a d'autres flammes, » dis-je, tout en sachant qu'elle ne me croirait pas.

— « Mais jamais la même... Oh, ce n'est pas juste ! Ce n'est pas juste ! » cria-t-elle en s'enfuyant à toutes jambes à travers la prairie couverte de gelée blanche.

Et, tandis qu'elle s'éloignait, j'eus soudain devant les yeux l'image charmante de deux jeunes gens s'ébattant dans un petit lac, se défiant à la course, s'éclaboussant d'eau et poussant de joyeux éclats de rire. Je m'absorbais dans la contemplation de ce délicieux tableau lorsque je réalisai soudain que l'image n'était pas, comme je l'avais cru tout d'abord, celle de Thann et de moi-même. C'était au bord d'un autre petit lac que nous aimions

à nous rendre. Le Lieu Enchanté que je venais de voir appartenait à un autre jeune couple et, comme le nôtre, il disparaîtrait avec la Patrie. Pauvre Lytha...

La neige fondait peu à peu à la chaleur d'un pâle soleil le jour où les autres Anciens et moi nous réunîmes autour des vaisseaux en construction. Chacun s'était enveloppé de vêtements chauds pour se protéger du vent, mais pensait davantage à la tâche à accomplir qu'à son confort personnel. D'énormes blocs de métal assemblés par des joints formaient la carcasse des vaisseaux étincelant au soleil. J'éprouvai une vive émotion en voyant le sol ouvert, creusé de blessures qui ne se cicatriseraient jamais, la terre foulée sur laquelle l'herbe ne repousserait plus... Un instant, je regardai le vaisseau le plus proche de moi, qui dressait vers le ciel laiteux sa masse métallique et brillante, mais son aspect étrange me fit aussitôt détourner les yeux.

— « Nous ne disposons plus que de peu de temps, » dit l'Aîné. « Une semaine seulement. »

— « Une semaine ! » répétèrent les autres Anciens avec un soupir.

— « Ce soir, nous devrons décider du chargement des vaisseaux. Demain, il faudra que tous les appareils soient au point. Le jour suivant nous nous occuperons du carburant. » Il frissonna, s'enveloppa dans sa pèlerine écarlate et reprit : « Ce carburant dont nous nous sommes complètement désintéressés depuis la Paix, sous prétexte que le danger possible qu'il représentait était plus grand que les services qu'il pouvait nous rendre. Mais nous l'avons toujours, ce carburant. Nous l'avons encore. »

Il frissonna de nouveau et se tourna vers moi. « Redites-nous ce que vous savez des coques. Nous devons les terminer. » Et je leur redis, sans paroles, mais en transmettant ma pensée d'un esprit à l'autre. Alors tous les Anciens lévitèrent lentement au-dessus du premier vaisseau, se tenant par la main pour former un cercle, comme des enfants qui font la ronde.

Pendant un long moment, on n'entendit que le sifflement du vent froid ; puis la coque de métal frémit, se ramollit et devint fluide. Elle demeura dans cet état le temps de trois battements de cœur puis, de nouveau, elle durcit tout en prenant sa forme définitive et constitua bientôt, du sommet à la base, un tout

complet, une surface unie, percée, à intervalles réguliers, d'orifices ronds.

Tour à tour les cinq autres vaisseaux prirent forme ; mais, nos forces s'épuisant, nous mîmes de plus en plus de temps à accomplir notre tâche et, avant que nous l'eussions terminée, le soleil avait disparu derrière un nuage et nous ne formions plus que des ombres penchées les unes vers les autres.

Une faiblesse me prit alors qu'achevait de se former le dernier vaisseau. David me reçut dans ses bras au moment où je me laissais flotter vers le sol, incapable de la moindre réaction. Il me coucha par terre et s'assit à côté de moi, haletant, la tête baissée. Je restai étendue, saisie d'une étrange langueur dont je sentais que la fatigue du travail n'était pas la seule cause. *Mais il faut que je sois forte !* me dis-je avec désespoir, comprenant bien qu'il n'y avait pas place pour les faibles parmi les étoiles. Je levai les yeux vers le ciel gris, en essuyant furtivement une larme qui coulait le long de ma joue froide.

— « Nous ne sommes pas habitués à faire appel à la Puissance, » dit David à voix basse.

— « C'est vrai, » répondis-je. Fermant les yeux, je laissai la neige tomber sur mon visage en minuscules flocons qui se confondirent avec mes larmes.

Lytha nous regardait tour à tour, David et moi, d'un air à la fois horrifié et incrédule. « Mais tu le savais bien, papa ! » s'écria-t-elle. « Je te l'avais dit le Soir de la Cueillette ! »

— « Je suis désolé, Lytha, » répondit David. « Il n'y avait pas moyen de faire autrement. Les vaisseaux ont été tirés au sort et notre famille ne partira pas sur le même vaisseau que celle de Timmy. »

— « Alors, qu'on me laisse aller dans le sien, ou lui dans le mien ! » cria-t-elle, rougissant et pâlissant alternativement.

— « Tous les membres d'une même famille doivent rester ensemble, » dis-je, sentant mon cœur se fendre devant cette explosion de chagrin. « Chaque vaisseau suivra sa propre route. Si tu partais sur un autre, nous risquerions de ne jamais te retrouver. »

— « Mais Timmy et moi... nous aurions peut-être formé une famille un jour... Nous aurions pu... » Sa voix se brisa ; elle se tut un instant et pressa ses mains contre sa poitrine, puis

elle reprit d'un ton assuré : « Quoi qu'il puisse arriver, je veux partir avec Timmy ! »

Chell et David échangèrent des regards désolés. « Il est impossible à qui que ce soit de changer de place, » dis-je, ressentant moi-même le coup que je portais à ma petite-fille. « Les chargements sont au complet. Toutes les dispositions sont prises pour le départ. »

— « D'ailleurs, » intervint Chell en prenant les mains de Lytha dans les siennes, « ce n'est pas comme si Timmy et toi étiez des amoureux. Vous avez tout juste commencé à sortir ensemble. Oh, Lytha ! Il y a si peu de temps, tu étais encore une toute petite fille ! Tu ne peux pas, aussi brusquement, devenir adulte ! »

— « Et si je vous disais que Timmy est mon grand amour ! » cria Lytha.

— « Peux-tu nous l'affirmer en toute sincérité, Lytha ? Et nous dire que Timmy partage tes sentiments ? » demanda sa mère.

Lytha baissa les yeux et murmura : « Je n'en suis pas sûre, mais, quelquefois... » Elle rejeta la tête en arrière d'un mouvement impétueux et la lumière joua dans ses cheveux bruns. « Ce n'est pas juste ! » s'écria-t-elle. « Nous n'avons pas eu le temps... ! Pourquoi a-t-il fallu que tout cela arrive maintenant ? Pourquoi pas plus tard ?... Ou plus tôt, avant que nous ayons commencé à nous aimer ? Si nous devons nous séparer à présent, nous ne saurons peut-être jamais... Nous vivrons une vie sans amour, parce qu'il est réellement... parce que je suis... » Elle s'interrompit brusquement, se détourna et quitta la pièce en courant, le visage caché dans ses mains.

Je poussai un soupir et me levai de mon siège en murmurant : « Je suis vieille, David. Le poids des ans m'accable et des scènes comme celle-ci me brisent... »

Au cours de la nuit suivante, peu après minuit, j'entendis Neil qui m'appelait d'une voix pressante. Je me hâtai d'enfiler mon peignoir et allai ouvrir la porte tout doucement, pour ne pas réveiller la maisonnée.

— « Lytha est-elle là, Eva-lee ? » demanda Neil en posant sur mes épaules ses mains, que je sentis glacées malgré l'épaisseur du peignoir. Le vent qui soufflait avec force venait fouetter mes chevilles nues.

— « Lytha ? » répétai-je. La question inattendue de Neil avait chassé de mon esprit toute trace de sommeil. « Oui, elle est là, bien sûr. Pourquoi donc ? »

— « Je ne crois pas, » répondit Neil. « Timmy est parti avec tout notre équipement de camping, et j'ai l'impression que Lytha l'a suivi. »

Je me précipitai vers la chambre de ma petite-fille ; mais, avant que mes pieds aient eu le temps de m'y porter, je compris qu'elle n'était pas là. Cependant, pour m'en convaincre, il me fallut soulever l'oreiller et déplacer la couverture qui n'avait pas été défaite. De retour dans le jardin au-dessus duquel s'amoncelaient de sombres nuages, j'échangeai avec Neil un regard plein d'inquiétude.

— « Où peuvent-ils bien être allés ? » demanda Neil. « Les pauvres petits ! Je les ai cherchés dans tout le voisinage et j'ai envoyé Rosh sur la colline sous prétexte de me rapporter quelque chose. Il l'a fait, mais ne m'a rien dit au sujet des enfants. »

Je voyais tressaillir les muscles de sa mâchoire tandis qu'il relevait le menton, d'un geste qui lui était familier, en me regardant avec anxiété à la clarté de la lune.

— « Timmy ne vous a-t-il r... rien d... dit ? » bégayai-je.

— « Non rien... du moins, rien qui puisse avoir un rapport quelconque avec leur disparition. Vous vous rappelez combien tous deux étaient bouleversés à la perspective de se trouver sur des vaisseaux différents ? Eh bien, Timmy s'est échauffé, l'autre soir : il a dit qu'il ne croyait absolument pas que quoi que ce soit pût arriver à la Patrie ; que, s'il n'y avait pas de *failova* dans les prés, c'était tout simplement parce que le printemps était tardif cette année, que nous étions stupides de songer à nous précipiter ainsi dans l'Espace... »

— « Les paroles mêmes de Lytha dans la bouche de Timmy ! » m'écriai-je. « Il faut absolument que nous les retrouvions. »

— « Ma femme est folle d'inquiétude, » reprit Neil, les mains dans ses poches, battant la semelle et courbant le dos pour se protéger du froid. « Si seulement nous avions la moindre idée de l'endroit où ils peuvent être ! Si nous ne les trouvons pas ce soir, il nous faudra bien alerter le Groupe dès demain, et Timmy ne supportera jamais l'humiliation... »

— « Je sais combien les jeunes gens sont pointilleux, » dis-je d'un air absent, fouillant mon esprit à la recherche de quelque

réminiscence. Neil avait fermé les yeux et se taisait, attendant de voir ma pensée prendre forme.

...*Comme des lacets blancs enroulés autour de leurs chevilles brunes et nues*... murmurai-je enfin. Puis j'ajoutai d'une voix plus forte : « J'y suis ! Ou, du moins, j'ai une idée. Allez dire à votre femme que je suis partie à leur recherche et qu'elle ne doit pas s'inquiéter. »

— « Soyez bénie ! » dit Neil en appuyant de nouveau ses deux mains sur mes épaules. « Vous et Thann avez toujours su nous venir en aide, nous tendre la main quand nous en avions besoin... » Sur ces mots il s'éloigna à travers prés pour aller rejoindre Carla, sa femme.

Vous et Thann... Vous et Thann... me répétais-je en lévitant dans l'obscurité, munie de ma cuirasse psychique activée pour freiner mon mouvement. Neil lui-même oublie parfois que Thann est parti avant nous, me disais-je, le cœur battant à l'évocation de Thann. Et soudain, la nuit me parut remplie du souvenir de Thann — de Thann et de moi lévitant dans le ciel, escaladant les collines ou rêvant au clair de lune; nous promenant à quatre, avec Carla et Neil, puis à deux après la Cueillette. Absorbée par ces souvenirs doux-amers, je faillis me heurter au versant d'une colline. Je réussis à m'élever juste à temps, mais la plus haute branche d'un arbre vint frôler la plante de mon pied nu.

Peut-être est-ce Timmy qui a raison, et non Simon et les Anciens, pensai-je tout à coup. Comment pourrais-je quitter la Patrie alors que Thann est là, à m'attendre ?... Mais je me secouai — au sens propre du terme, car je fis une culbute entre ciel et terre. Que j'étais donc sotte de chercher à ramener Thann à une existence dont il avait dépassé les limites !

Je descendis lentement entre deux collines vers le petit lac dont j'avais vu l'image dans les pensées de Lytha. En cette triste nuit, il ne miroitait ni ne scintillait. Ses eaux étaient trop agitées pour qu'on pût marcher dessus, encore moins y danser, ni même s'y défier à la course. J'atterris sur une bande de sable d'un jaune pâle, à l'extrémité du lac, et je frissonnai un peu en sentant une vague lécher le sable sous mes pieds puis se retirer aussitôt.

— « Lytha ! » appelai-je doucement, la cherchant en esprit avant même de prononcer son nom. « Lytha ! » Il n'y eut pas de réponse. Je lévitai jusqu'à la petite plage suivante. De nouveau je criai : « Lytha ! Lytha ! » en me servant de nos ondes

familiales, de façon que mon appel ne fût pas perçu par Timmy et qu'il n'en connût rien avant que Lytha jugeât bon de lui en parler.

Enfin, j'entendis un cri : « Bonne-maman ! » prononcé d'une voix que la surprise étouffait ; puis, de nouveau : « Bonne-maman ! » d'un ton indigné, cette fois.

— « Puis-je aller jusqu'à toi ? » demandai-je, cherchant à masquer mon émotion sous des questions destinées à ménager la susceptibilité de Lytha. Il n'y eut pas de réponse et je dus répéter : « Puis-je aller jusqu'à toi ? »

— « Oui, tu peux venir, » fut la pensée, froide et lointaine, qui me parvint enfin.

Lytha et Timmy étaient blottis bien au chaud sous la petite tente de camping. Ils avaient même trouvé quelques vers luisants, bien qu'il y en eût fort peu en cet été anormalement froid. Accrochés en grappe au toit de la tente, les petites bêtes lumineuses brillaient d'un éclat doré. Je sentis mon cœur se serrer de pitié et mes yeux me picoter en voyant que les enfants avaient installé la tente comme une maison de poupée et disposé les sacs de couchage par terre en prenant soin de les séparer par un rideau.

Ils s'étaient levés cérémonieusement à mon entrée et sur leurs visages se lisait tout le respect qu'ils portaient à une Ancienne — car même pour Lytha, c'était à ce titre, et non à celui de bonne-maman, que je venais. Je me laissai tomber à terre et ils s'assirent près de moi, chacun cherchant la main de l'autre pour se donner du courage.

— « Le moment n'était guère choisi pour partir en excursion, » dis-je d'un ton détaché en tendant un doigt vers les vers luisants. L'un d'eux se détacha de la grappe et glissa jusqu'à mon doigt, autour duquel il s'enroula. A la lueur, tantôt pâle et tantôt plus brillante, qui se dégageait de son corps minuscule, j'apercevais le visage de mes compagnons. Je sentais combien ils souhaitaient sortir avec honneur de cette impasse. Y parviendraient-ils, ou bien s'entêteraient-ils dans...

— « Nous avons la vie devant nous, » dit enfin Timmy d'une voix volontairement dénuée d'expression.

— « Mais bien peu de temps encore à vivre dans la Patrie, » répondis-je. « Il nous faut partir avant la fin de la semaine. »

— « Nous ne sommes pas de cet avis, » dit Lytha d'un ton un peu tremblant.

— « Je respecte votre opinion, » affirmai-je avec dignité, « mais crains qu'elle ne soit par trop dénuée de fondement. »

— « Même s'il en est ainsi, » murmura Lytha dans un sanglot, « même si notre vie doit être aussi brève que vous le dites, nous voulons la vivre ensemble. »

— « Sans vos parents ni aucun de nous, » dis-je calmement, « et, bientôt, sans Patrie. Je comprends votre point de vue : ce n'est pas donné à tout le monde de... d'assister à la fin d'un monde. Je regrette seulement pour vous que vous n'ayez personne à qui la raconter, c'est si bon de pouvoir partager avec d'autres ce qu'on connaît ou ce qu'on apprend. »

Je vis les traits de Lytha se contracter et elle détourna son visage.

« Et si, en fin de compte, la Patrie ne disparaissait pas, » poursuivis-je, « quelle bonne plaisanterie ce serait ! Mais nous n'aurions pas l'occasion d'en rire avec vous, car nous serions trop loin pour revenir et nous ne le saurions même pas ! Ainsi donc, vous auriez la Patrie pour vous tout seuls. Pensez donc ! La Patrie tout entière, un nouveau monde à recréer... tout seuls. » Les mains des deux enfants se serrèrent davantage et Timmy parut vouloir parler, sans y parvenir. J'avais la gorge serrée ; je savais, depuis que Thann avait été Appelé, ce que cela signifiait d'avoir à se créer un monde à soi tout seul... Tout haut, je repris : « De quel espace vous disposeriez ! Ce serait le vide d'un horizon à l'autre, d'un pôle à l'autre. Le vide, avec vous deux seulement pour le remplir, sans personne d'autre, nulle part ! *Si* la Patrie ne disparaissait pas... »

Les épaules de Lytha étaient maintenant secouées de sanglots et tous deux tournèrent vers moi leur jeune visage bouleversé. Je chancelai presque sous l'avalanche de leur désespoir, exprimé uniquement en pensée. Ils exhalèrent ainsi tous leurs désirs et leurs doutes, leurs protestations et leurs révoltes. Seuls les jeunes peuvent se constituer un tel fardeau et avoir la force de le porter. Enfin, Timmy prit la parole.

— « Nous voulons avoir notre chance, » dit-il. « Est-ce trop demander ? Pourquoi a-t-il fallu que tout cela arrive maintenant ? »

— « Qui sommes-nous ? » répliquai-je d'un ton sévère, « pour oser interroger la Puissance ? » Toute notre vie nous avons accepté le bonheur, le confort, la joie, sans jamais nous poser de questions. Mais, maintenant qu'il plaît à cette même Puissance de nous envoyer des peines et des difficultés, nous lui crions :

pourquoi? Nous avons reçu comme un dû tous les bienfaits qui nous étaient accordés sans même que nous eussions à les demander, et nous refuserions d'accepter pour un temps la douleur, tels des bébés qui refusent leur lait parce qu'il est froid ! »

Je sentais les deux enfants perdus, bouleversés, et me hâtai de poursuivre : « Mais ne croyez pas que la Puissance vous ait oubliés ! Elle vous protège en ce moment tout comme par le passé. Ne pouvez-vous confier votre amour — ce que vous croyez être de l'amour — à la Puissance qui l'a fait naître en vous ? Je vous promets, oui, je vous *promets* que, quel que soit le lieu où vous irez, que vous soyez unis ou séparés, si la Puissance vous laisse en vie, vous trouverez l'amour. Et, même s'il arrivait que vous ne le trouviez pas ensemble, jamais vous n'oublierez ces premiers pas magiques que vous avez faits dans la voie du véritable amour. »

Je m'efforçai de mettre un peu de gaieté dans ma voix avant de reprendre : « Comme on change ! Souviens-t'en, Lytha : il n'y a pas si longtemps, tu considérais Timmy — qu'il me pardonne l'expression ! — comme un *poodah* balourd trop tôt monté en graine, et tu aurais préféré mourir que d'être vue te promenant avec lui, même en bande ! »

— « C'est vrai, » dit Lytha d'une voix un peu tremblante, mais avec un petit sourire.

— « Tu n'étais pas tellement agréable à regarder non plus, » déclara Timmy. « Je n'ai jamais vu de cheveux aussi raides ! »

— « C'est *exprès* que je les portais comme ça ! »

Leur dispute était comme une bouffée d'air frais soufflant dans un climat étouffant.

— « Il se peut que vous changiez encore, tous les deux... » commençai-je. Mais je m'interrompis net. « Attendez ! » ordonnai-je. « Ecoutez ! »

— « Quoi donc ? » demanda Lytha, intriguée. Mais pouvais-je lui dire que j'entendais Simon, de son lit, à des kilomètres de nous, m'appeler : « Bonne-maman ! bonne-maman ! »

— « Sortons ! Vite ! » criai-je en me relevant péniblement. « Oh ! dépêchons-nous ! » Je sentais la panique s'emparer de moi. Les deux enfants prirent leurs effets personnels et, sans tenir compte de leur étonnement ni de leurs protestations, je les poussai devant moi dans la nuit noire et froide. Terrifiée, je restai un long moment immobile, scrutant du regard l'obscurité, cherchant

à voir, à entendre, à interpréter. Enfin, je criai : « Lévitez ! Lévitez ! » et, saisissant Timmy et Lytha chacun par un bras, je m'élevai avec eux dans l'air. Les nuages découvraient la lune dont la lumière tombait sur les eaux agitées du lac. Soudain, il y eut un bruit de tonnerre, un rugissement de flots en folie ; le lac se sépara en deux et ses eaux, étincelant à la lueur de la lune, se répandirent dans l'énorme fente ouverte dans la terre. Alors la lune n'éclaira plus que la vase restée au fond du lac. D'un mouvement brusque, mais qui me parut d'une lenteur désespérante, je saisis les deux enfants et m'élevai avec eux aussi loin que possible du lac avant que le vacarme reprît. Nous tournoyâmes dans l'air, montant de plus en plus haut, jusqu'au moment où nous heurtâmes le sommet d'une colline. Nous restions agrippés l'un à l'autre, remplis de frayeur, tandis qu'un puissant jet de vapeur blanche surgissait du lac à notre poursuite. Puis le lac s'inclina de nouveau et se referma, comme une porte qu'on repousse. Dans le silence qui suivit, je m'imaginai entendre la pluie tomber et remplir le vide laissé par les eaux du lac — une petite flaque de pluie pas plus large que la paume de ma main dans le fond d'un lac...

— « Pauvre Patrie ! » dit Lytha. « Pauvre Patrie blessée et sur le point de mourir ! » Puis, utilisant les ondes familiales, elle murmura à mon oreille : *J'aime Timmy, bonne-maman. Je l'aime pour de bon. J'en suis sûre et lui aussi, il m'aime. Mais nous sommes prêts à laisser la Puissance disposer de notre amour jusqu'à ce que ta promesse s'accomplisse.*

Je les serrai tous les deux contre moi et nous versâmes quelques pleurs, mais sans échanger une parole, nous contentant de communier dans la douleur et dans l'espérance.

Neil nous attendait près du pigeonnier et accueillit Timmy avec une silencieuse reconnaissance. Tous deux retournèrent chez eux, tandis que Lytha et moi allions nous coucher après une brève visite au Champ du Repos de notre famille.

Le lendemain, je me tenais, en compagnie des autres Anciens, sur la falaise qui domine l'étroite vallée, regardant le large trou creusé dans le sol et autour duquel se trouvait un amoncellement de terre et de pierres. Nos yeux restaient fixés sur l'excavation, mais nos esprits étaient si absorbés par les mouvements

de l'Aîné que cette concentration de pensées dégageait une flamme visible au-dessus de nos têtes.

Comme les autres, je ne pus m'empêcher de tressaillir quand l'Aîné émergea lentement du trou, gêné dans sa lévitation par sa lourde cuirasse. Le vent vif de la montagne gémissait en soufflant sur nos propres cuirasses, que nous avions activées pour nous défendre contre un danger possible. Toutefois, c'eût été là une bien faible protection si la mort invisible avait voulu se déchaîner ! L'Aîné recula jusqu'à ce qu'il fût arrêté par la paroi du rocher. Un mouvement se fit alors dans les sombres profondeurs, puis le lourd carré qui protégeait le bloc gros comme un pouce qui se trouvait à l'intérieur apparut à la lumière. Tournant sur lui-même, il alla se placer dans la solide caisse de métal préparée pour le recevoir et dont le couvercle se referma aussitôt. La dernière des six caisses était à peine remplie que je me sentis de nouveau envahie par la lassitude qui, depuis quelque temps, s'emparait si souvent de moi, et je dus m'accrocher au bras de David. Il me tapota la main d'un geste qu'il voulait rassurant, mais je voyais bien que son esprit était ailleurs. *Je ne me reconnais plus,* me dis-je, m'efforçant désespérément de conserver mon équilibre. *Est-ce bien moi qui me comporte de cette façon ? Que sont devenus mon enthousiasme, ma faculté de m'émerveiller ? Je suis vieille, c'est vrai, pourtant...* J'essuyai les gouttes de sueur froide qui perlaient à mes lèvres et m'en allai planer avec les autres au-dessus du canyon pour aider à transporter les six caisses jusqu'aux vaisseaux auxquels leur contenu devait donner vie.

C'était le dernier jour. Le soleil brillait d'un éclat que nous ne lui connaissions plus depuis des semaines. Les vents qui descendaient de la colline étaient tièdes et légers. Le sol qui, peu de temps auparavant, avait appris à trembler, était de nouveau ferme sous nos pieds. Tout ce qui touchait à la Patrie nous était soudain devenu si cher qu'il semblait démentiel de penser que, dans moins d'une semaine, cette Patrie aurait cessé d'exister. Peut-être, après tout, notre conduite était-elle infantile, dénuée de fondement ? Mais un regard jeté sur Simon me convainquit du contraire. Les yeux du jeune garçon gardaient encore le reflet douloureux de tout ce qu'il avait Vu. Les traits de son visage aux contours enfantins étaient durs, et ses mains, qu'il serrait

l'une contre l'autre, tremblaient fortement. Je lui adressai un affectueux signe d'encouragement ; il m'en remercia d'un sourire et parut se détendre un peu.

J'allai aider Chell à mettre de l'ordre dans la maison et à disposer du feuillage rouge dans les vases, puisqu'il n'y avait pas de fleurs. David ouvrit la grille du parc à bestiaux et regarda les bêtes se diriger d'un pas lent vers les prés à l'herbe rare. Puis il ouvrit toute grande la porte de la basse-cour, faisant voler des plumes tout autour de lui, et sourit de voir les volatiles jeter de tous côtés des regards curieux, puis prendre en hésitant le chemin de la liberté sous la conduite d'un coq à la voix puissante qui se pavanait devant eux. Eve ramassa quatre œufs nouvellement pondus et les emporta à la maison pour les poser dans le panier vert réservé à cet effet.

Toute la famille était rassemblée en silence. « Allons faire nos adieux, » dit enfin David. « Que chacun de nous dise adieu à la Patrie. »

Et chacun s'éloigna pour se rendre, tout seul, à son lieu favori. Eve elle-même disparut derrière le buisson de *koomatka* plus haut qu'elle, et je l'entendis chantonner d'une voix douce : « Mes poupées dans une explosion de gloire ! Une explosion de gloire ! »

Je poussai un soupir en voyant Lytha s'élancer comme une flèche vers la maison de Timmy ; mais déjà celui-ci accourait à sa rencontre. Je me détournai avec un serrement de cœur ; et si, depuis leur petite fugue, ils avaient... ? Mais non, me dis-je pour me rassurer, ils font confiance à la Puissance.

Debout près de la fenêtre de ma chambre, je me demandais comment je pourrais quitter la Patrie pour n'importe quel autre lieu que ce fût. Tout, ici, m'était si cher ! En partant, j'abandonnerais vraiment Thann — les sentiers qu'il avait suivis avec moi, l'herbe que ses pieds avaient foulée, les arbres qui lui avaient donné leur ombre, le sol même où reposait son corps... Je tombai à genoux et appuyai ma joue contre le rebord de la fenêtre en murmurant : « Thann ! Thann ! Reste avec moi. Viens avec moi, puisque je dois partir. Sois ma force ! » Et je portai mes deux mains jointes à ma bouche pour m'empêcher de crier.

J'allai rejoindre les autres que je trouvai de nouveau réunis, très dignes malgré les traces de larmes qui maculaient leurs joues. Lytha, les sourcils froncés, s'efforçait de réprimer ses

sanglots. Simon fixa un instant sur elle ses grands yeux au regard plein de sagacité, mais ne dit rien. Chell quitta silencieusement la pièce et, avant qu'elle revînt, une douce musique surgit des murs. Tous ensemble nous fîmes le Signe et récitâmes la Prière d'Adieu, car nous étions réellement sur le point de mourir à ce monde que nous avions aimé. Notre maison, comme la Patrie tout entière, était devenue un Champ de Repos et chacun de nous, en silence, offrait à la Présence l'angoisse et la douleur de cette séparation et recevait d'Elle en retour force et consolation.

Puis chacun prit ses effets personnels et se trouva prêt à partir. Même après avoir quitté la maison, nous fûmes longtemps suivis par le son de la musique, et je sentis qu'une partie de mon être mourait lorsque cette douce mélodie cessa de parvenir à mon oreille.

Nous rejoignîmes les autres familles sur le sentier qui menait aux vaisseaux, et il y eut alors des chuchotements, un brouhaha de conversations, parfois même des rires nerveux. Nos pieds savouraient chacun des pas de cette dernière promenade faite sur le sol de la Patrie, de sorte que nul d'entre nous n'avait envie de léviter — à l'exception, toutefois, d'Eve que la nouveauté de cet exploit continuait à intéresser vivement. Les petits bonds qu'elle faisait amusaient tout le monde et quand, à trois reprises, elle fut tombée dans la poussière, se fut empêtrée deux fois dans des branches d'arbres et eut enfin été confortablement installée sur l'épaule de David, les sourires, puis les francs éclats de rire que ses mésaventures avaient fait naître rendirent le reste du trajet plus facile à effectuer.

Je restai debout un moment au bas de la pente qui conduisait au vaisseau, les yeux levés vers le ciel où s'amoncelaient de nouveau de sombres nuages. Les gens qui passaient devant moi en me frôlant me faisaient l'effet d'ombres éphémères.

Comment peuvent-ils quitter la Patrie avec un tel détachement ? me demandai-je, reprise soudain de cette lassitude qui, par instants, m'accablait. Puis je sentis une main douce se glisser dans la mienne et, baissant les yeux, je vis Simon à mes côtés. « Viens, bonne-maman, » me dit-il. « Tout ira bien. »

— « Je... je... » balbutiai-je, jetant autour de moi un regard désespéré. Puis, m'agenouillant, je saisis une poignée de terre — la terre de la Patrie — et, la tenant bien serrée dans ma main, je lévitai avec Simon au-dessus de la longue pente.

Une fois sur le vaisseau, nous installâmes nos affaires à l'en-

droit qui nous avait été attribué ; puis Simon me fit sortir dans le couloir et m'entraîna ensuite dans une pièce encombrée de cadrans, de leviers, de commutateurs et de tout l'attirail que chacun de nous avait contribué à constituer en vue de ce départ. Nous étions seuls dans la pièce. Simon se dirigea vivement vers un siège placé devant un tableau de contrôle et s'y assit.

— « Tout est au point pour le secteur du ciel qu'ils ont prévu, » dit-il, « mais ils se trompent. » Avant que j'eusse pu l'en empêcher, il avait tourné, manœuvré, déplacé des manettes.

— « Oh, Simon ! » murmurai-je, « il ne faut pas... ! »

— « Si, il le faut, » répondit-il d'un ton ferme. « Maintenant, tout est au point pour nous conduire dans le secteur du ciel que je Vois. »

— « Mais ils vont remarquer que quelqu'un a touché à ces leviers et ils les remettront en place, » fis-je observer d'une voix tremblante.

— « Non, » dit Simon, « le changement est, en apparence, si insignifiant qu'ils ne s'en apercevront pas. Et nous arriverons en temps voulu là où nous devons aller. »

C'est au moment où je me tenais debout près de lui dans cette chambre de navigation que je quittai vraiment la Patrie. Je la sentis s'estomper, devenir aussi irréelle qu'un rêve. Je lui avais dit si définitivement adieu que je fus surprise, lorsque Simon et moi regagnâmes les places qui nous étaient réservées, d'apercevoir par un hublot le sommet d'une montagne. Soudain, mon cœur devint léger au point que je sentais à peine le sol sous mes pieds. Quelles aventures nous attendaient ! C'était merveilleux ! J'étais transportée d'allégresse, comme attirée vers une Gloire plus éclatante encore que le soleil...

Puis, tout aussi brusquement, la faiblesse m'envahit de nouveau ; mes jambes se dérobèrent sous moi et je m'affaissai sur ma couchette. Autour de moi, c'était l'obscurité complète et respirer me coûtait les derniers efforts dont je fusse encore capable. Je sentis vaguement la ceinture de sécurité se serrer autour de ma taille et la main de Simon se poser sur la mienne.

— « Une demi-heure ! » murmura la voix de l'Aîné.

— « Une demi-heure ! » répéta le Peuple en écho. Comme mes compagnons, j'éprouvais au fond de moi-même le sentiment de la navrante brièveté du temps qui nous séparait du départ définitif.

Puis, de nouveau, je perdis conscience des choses et, au milieu des ténèbres qui m'enveloppaient, je demeurai comme suspendue

entre deux mondes, attendant je ne savais quoi, ne me posant même pas de questions à ce sujet.

Et, tout à coup, je perçus... l'Appel.

Impossible de s'y méprendre : j'étais Appelée devant la Présence ! Mes heures étaient comptées, ma vie terminée. Les préoccupations de Ce-Monde ne me concernaient plus. Mon visage dut s'éclairer comme s'était éclairé celui de Thann au moment de son Appel. Les luttes, les peines, la douleur de la séparation, tout cela allait prendre fin. Au cours des trois ou quatre prochains jours je devrais me préparer, disposer de mes biens, faire mes adieux. Mes adieux... ? Mais, me dis-je, luttant pour me défaire de la ceinture qui enserrait ma taille, mais... nous partions ! Dans moins d'une demi-heure il n'y aurait plus pour moi ni lit douillet où reposer mon corps, ni terre odorante pour recueillir ma dépouille, et personne ne serait là pour évoquer mon souvenir lors du prochain Festival en l'honneur de ceux qui avaient été Appelés au cours de l'année !

Je pénétrai dans l'esprit de Simon pour lui dire : *Simon ! Tu sais ce qui m'arrive. Que dois-je faire ?*

Je te Vois rester, répondit-il calmement.

Rester ? Aussitôt, je me représentai le sort qui m'attendait et mes propres paroles me revinrent à l'esprit... *Tant d'espace ! et de vide, d'un horizon à l'autre, d'un pôle à l'autre. Le vide, avec moi seule pour le remplir, sans personne d'autre, nulle part !*

Rester ici, toute seule ? demandai-je à Simon. Mais déjà il ne me Voyait plus. Déjà, j'étais seule. Je sentis des larmes de frayeur couler le long de mes joues ; et puis j'entendis la voix confiante de Lytha : *...Jusqu'à ce que ta promesse s'accomplisse.* Alors, d'un seul coup ma frayeur disparut, tandis que se répétait l'Appel.

— « Ecoutez ! » criai-je d'un ton aigu et excité, le cœur battant joyeusement. « David ! Chell ! Ecoutez ! J'ai été Appelée ! Entendez-vous ? »

— « Oh, Mère, non, non ! Vous devez vous tromper ! » s'écria David en se dégageant de sa ceinture pour se pencher vers moi.

— « Non, » murmura Chell, « ta mère ne se trompe pas. Elle a bien été Appelée. Je le sens. »

— « Maintenant, je peux rester, » dis-je en cherchant à détacher ma ceinture. « Aide-moi, David, aide-moi. »

— « Mais vous ne pouvez être Appelée dès maintenant ! » pro-

testa David. « Quand Père a été reçu en la Présence, il en a été avisé quatre jours à l'avance. Nous ne pouvons pas vous abandonner toute seule dans ce monde condamné et vide ! »

— « Un monde vide ! » m'écriai-je en m'agrippant à son bras pour me redresser. « Oh, non, David : un monde plein de souvenirs si chers ! Et condamné, certes, mais pas avant une semaine. D'ici là, j'aurai été reçue en la Présence. Laisse-moi partir ! »

— « Restez avec nous, Mère ! » implora David en prenant mes deux mains dans les siennes. « Nous avons besoin de vous. Nous ne pouvons pas vous laisser partir avec tous les bouleversements qui vont, dans si peu de temps, se produire sur le sol de la Patrie... »

— « Je crains que vous ne soyez vous-mêmes aux prises avec de graves difficultés, » dis-je, « mais, au-delà de tout ce qui pourra se produire, vous aurez l'espoir d'une vie nouvelle. Quant à moi... Que feriez-vous de ma dépouille si je restais avec vous ? Que pourriez-vous en faire, sinon la rejeter dans le néant ? Laissez-la dans la Patrie, afin qu'elle devienne poussière dans un sol familier ! » Et j'ajoutai avec émotion qui me fit battre le cœur : « Oh, David, quelle joie ce sera pour moi de retrouver Thann ! »

Puis, je me tournai vers Lytha et détachai vivement sa ceinture en disant : « Il y a place à présent pour une personne de plus sur ce vaisseau. »

Un long moment, nous nous regardâmes dans les yeux. Puis, plus vive que l'éclair, Lytha se leva et s'élança vers la porte. Mes pensées la précédaient et, avant qu'elle se trouvât de nouveau à l'air libre, tous les Anciens rassemblés sur le vaisseau avaient appris ce qui se passait et l'accompagnaient en pensée. Au moment où Lytha atteignait le bas de la petite colline qui séparait notre vaisseau du suivant, Timmy apparut, accourant à sa rencontre. Et, serrés l'un contre l'autre, tous deux revinrent vers nous.

Les minutes qui composaient cette demi-heure s'écoulèrent comme tombent les grains d'un chapelet brisé. Et, bientôt, je descendis du vaisseau, le visage mouillé de mes larmes et de celles de ma famille. Au moment où la porte se refermait avec un claquement, je perçus très nettement le cri de Simon : *Au revoir, bonne-maman ! Je t'avais dit que tout irait bien. A... très... bientôt !*

Hâte-toi, hâte-toi, murmurait le vent à mon oreille tandis que je lévitais pour m'éloigner du vaisseau. *Me voici, me voici,* murmurait mon cœur tandis que je me retournais pour un ultime adieu.

Les six vaisseaux pointés vers le ciel semblaient des aiguilles d'argent posées sur des nuages noirs. Soudain, il n'y en plus que cinq... puis quatre... puis trois. Avant que j'eusse le temps d'essuyer les larmes qui obscurcissaient mon regard, tous avaient disparu et le sol sur lequel ils avaient reposé était nu et désert.

Le son de la musique m'attira vers la maison. Je respirai avec délices les chers parfums familiers et allai redresser une branche de feuillage rouge posée de travers. Un brusque tremblement du sol sous mes pieds m'obligea à m'appuyer au mur pour conserver mon équilibre, et à activer ma cuirasse pour me protéger de la grêle qui tombait dru. Je jetai un coup d'œil vers les montagnes aux sommets couverts de neige, vers les bouquets d'arbres dont le vent glacial agitait les feuilles. « Oh, ma Patrie ! » murmurai-je, l'englobant tout entière dans cet élan du cœur, et me rendant compte de ce qu'auraient pu être ma terreur et mon sentiment d'abandon si j'avais dû y rester seule sans avoir reçu l'Appel.

Avec un soupir, je me dirigeai vers la cuisine, pris dans le panier vert un des quatre œufs tout frais qu'Eve y avait déposés et, claquant mes doigts pour allumer le fourneau, le cassai d'un geste vif dans la poêle.

Cette nuit-là, nulle étoile ne brilla ; mais, de temps à autre, je vis se zébrer d'éclairs le ciel couvert de sombres nuages, et s'embraser de rouge et d'orange le sommet des lointaines montagnes. Je demeurai étendue sur mon lit, me laissant envahir par la lassitude qui, bientôt, telle une marée, m'emporterait. L'âme de chacun de nous est une voyageuse solitaire ; mais la pensée d'être la seule personne encore en vie dans un monde en voie de disparition m'accablait. J'essayais de lutter contre ce sentiment de solitude lorsqu'un appel me parvint très distinctement :

Bonne-maman !

Mes lèvres remuèrent faiblement pour former un nom : *Simon !*

Tous vont très bien, bonne-mamn, me dit-il, *et je viens de Voir Lytha avec deux de ses enfants, ce qui veut dire qu'ils vont effectivement fonder une nouvelle Patrie.*

Oh ! Simon, m'écriai-je, *je suis si heureuse que tu me l'aies*

dit ! Je dus m'accrocher à mon lit qu'un nouveau mouvement du sol faisait remuer en tous sens. J'entendis des pierres se détacher du mur du jardin, puis l'une des parois de ma chambre se réduisit en une poussière fine, qui brilla un instant d'un éclat rouge avant de s'envoler.

Tout est un peu sens dessus dessous ici, dis-je, *et je vais aller chercher une autre couverture car je sens le froid me pénétrer.*

La pensée de Simon me parvint : *Tout ira bien, bonne-maman... Veux-tu me promettre de m'attendre quand tu seras de l'Autre Côté ?*

Bien sûr, dis-je, *si je le puis.*

Bonne nuit, bonne-maman.

Bonne nuit, répondis-je, enfouissant mon visage dans l'oreiller qui se désagrégeait. *Bonne nuit, Simon !*

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : Deluge.

NOËL CALEF

Requiem pour une inconnue

Noël Calef, qui est décédé en janvier dernier à l'âge de 60 ans, était un auteur de romans policiers à succès, qui travaillait également pour le cinéma. Il avait obtenu en 1956 le prix du Quai des Orfèvres pour son roman **Echec au porteur** et, en 1961, le prix Décaméron pour **Innocents et coupables**. Louis Malle avait mis en scène un autre de ses romans : **Ascenseur pour l'échafaud.** Ecrite peu de temps avant sa mort, la nouvelle que voici représentait de sa part une incursion inattendue dans le fantastique ; on peut dire que c'était un coup de maître dans le genre. A la fois simple et fort troublante, sa trame aboutit au genre de conclusion qui marque l'esprit de façon indélébile.

MA main reposait, fermée, sur sa poitrine. Oui, fermée ; et je dis bien : reposait. L'aspect inattendu de ce contact ne nous étonnait ni l'un ni l'autre. Tout nous paraissait juste, naturel, merveilleux. Le monde n'était plus peuplé que de nous deux.

Nous ne songions pas à reconstituer les circonstances de notre rencontre. Soudain nous avions été face à face. Je m'étais levé. Déjà elle se jetait contre moi. Entre nos corps pressés, ma main demeurait à l'endroit où l'élan de l'inconnue l'avait surprise. Fermée. Sur sa poitrine. Mais calme et abandonnée. Sans soif.

Elle et moi. D'emblée, notre communion avait été parfaite. Rien n'aurait su rendre l'apaisement de nos cœurs accordés.

Avant, il y avait eu l'attente vague, sans objet déterminé, qui meuble la vie des hommes. On se cherche à tâtons, on s'appelle sans se connaître. Avant, il y avait eu la solitude.

Et maintenant il y avait cette étreinte chaste, cet abandon total, dépouillé de désir, de honte et de pudeur. Elle me serrait dans ses bras. La nuque de l'inconnue tenait dans la paume de ma main gauche. La droite, elle, restait fermée, prisonnière entre nous deux.

Je ne voyais pas l'inconnue. Du moins pas dans le sens où

nous l'entendons. Etais-je frappé de cécité ou nous trouvions-nous dans l'obscurité ? Peu importe : je la distinguais néanmoins. Ma mémoire buvait ses traits. Elle était belle ; pourtant la beauté ne comptait pas. Sa présence auprès de moi abolissait les valeurs, les mesures, les distances, le temps ; tout ce qui compose les éléments de notre calcul, les points de repère et les cotes de l'existence quotidienne.

Cette rencontre faisait-elle de nous des dieux ou des surhommes ? Encore une fois, peu importe. En y réfléchissant, il me semble que, réunis, nous anéantissions l'impatience en nous. C'est ça. Notre embrassement était définitif.

Pas le moindre désir physique. Ainsi, comme je l'ai dit, ma main, fermée, reposait sur sa poitrine. Je sentais, de part et d'autre de ce poing, le contour doucement palpitant de ses seins. Pas une seconde la pensée d'une caresse ne m'effleura.

Elle était jeune, elle était belle, elle était la réponse à toutes les questions posées. Elle m'apportait douceur, soumission, confiance, dévotion. J'étais heureux. Que voulait-elle ? Que demandait-elle en échange ? Rien. Le mystère n'existait pas. Elle m'avait trouvé sur sa route parce que je devais y être, moi et pas un autre. Nous étions peut-être des amants qui ne s'étaient pas revus depuis un millénaire. Pourquoi pas ? Qui sait quels événements avaient, au Moyen Age, écrasé notre amour ?

L'amour. Mais s'agissait-il d'amour ? Quelle indigence dans notre vocabulaire. Notre union n'exigeait rien de la chair, ne devait rien à la fièvre, à l'exaltation des sens. Tout homme digne de ce nom rêve de tenir la femme aimée dans ses bras sans la désirer. Ce détachement idéal, auquel seuls les mystiques parviennent quelquefois, cet instant extraordinaire, nous le vivions, l'inconnue et moi.

Tout ceci, je le savais, je le sentais. La sérénité éprouvée ne voilait nullement ma lucidité. On veut toujours que le bonheur soit un oubli. Du tout. J'étais conscient !

Une certitude : par ce poing qui touchait sa poitrine, je communiquais la vie à l'inconnue : je la créais femme.

Les hommes vivent en pensant confusément que rires et pleurs sont attachés à quelque contrepoids d'horloge céleste. Une mort paye pour toute une vie, une ration d'angoisses pour les tentatives d'évasion, ou une larme pour chaque joie. Je découvrais à présent la tromperie de ce calcul. Rien de tel ici. Le bonheur était gratuit.

Trop beau pour être vrai.

De quelle maladie souffrons-nous donc pour gâcher de tels instants ? Toujours est-il qu'un doute stupide s'insinuait en moi. J'avais beau être sûr que sa présence était réelle, que nous vivions parmi les hommes, sur une planète appelée Terre, je tremblais : et si c'était un rêve ?

Enfantillage, bien sûr ; mais même si ce nuage ne réussissait pas à assombrir le moment de félicité, il s'y insérait, s'y creusait une place. Demain, je risquais de ne plus y croire. Il ne fallait pas, à aucun prix. Je voulais conserver de notre étreinte un souvenir incontestable ; une preuve qui pût me convaincre jusqu'à ma mort d'avoir vécu et non rêvé ce qui n'était donné qu'à moi. Ma première idée fut : une mèche de cheveux. Mais que m'apporterait-elle de plus, à l'heure du désespoir ?

Sur la table, près de mon portefeuille, se trouvait mon appareil photographique : un de ces appareils allemands minitieusement mis au point. Je ne me souciais ni de lumière ni d'émulsion. De semblables circonstances se moquaient des limitations terrestres. De ma main libre, je tournai l'objectif vers nous. Elle comprit, sourit et ne bougea plus. L'appareil placé face au couple que nous formions, j'hésitai. Peut-être le cadre ne serait-il pas ce qu'il aurait dû être ? Mais la photo ne devait répondre qu'à une seule nécessité : établir la vérité. Nos têtes se trouvaient placées plus haut que le niveau de la table. J'inclinai légèrement l'appareil en arrière, afin qu'elles fussent dans le champ. Mon doigt déclencha l'obturateur.

Naturellement, en me réveillant le lendemain, j'avais la migraine.

Ces migraines dont je souffre depuis l'enfance ont le don de provoquer la panique en moi. Le moindre son, le plus infime rai de lumière, font éclater mon crâne. La douleur naît dans la nuque, remonte vers les tempes où elle bat la charge. Je la combats avec des sédatifs qu'il me faut varier d'année en année. Mon organisme se sature rapidement et ils n'agissent plus. De sorte que j'ai, chaque fois, la terreur de voir le mal triompher d'eux. A tâtons, je saisis le flacon, avalai deux comprimés et m'étendis à nouveau, repliant un oreiller sous ma nuque pour la soulager.

Il devait être dix heures lorsque j'émergeai d'un sommeil qui me laissait le sang lourd et les jambes sans force. Ma femme de ménage nettoyait le bureau. La vue du fauteuil, de la table de

travail, du décor où l'événement s'était déroulé, me rappelèrent vaguement quelque chose, mais sans pouvoir préciser quoi. Je « l'avais sur le bout de la langue ». Dans mon subconscient, l'euphorie subsistait du rêve étrange, de la présence charmante, bref, de la minute vécue avec tant d'intensité. Mais tout cela formait un arrière-plan imprécis. Comme une musique de fond que l'on entend sans l'écouter. Quelle dérision ! J'avais connu une expérience unique : j'étais cet homme sujet au vertige qui décide, sciemment, de céder à l'attirance du vide pour vivre les sensations exceptionnelles d'une chute libre dans le gouffre, qui en réchappe miraculeusement et qui ne se souvient plus de rien ! Peut-être s'agit-il là d'une défense de l'individu qui n'est pas taillé pour supporter les émotions trop fortes ? Je l'ignore. Vers onze heures, je sortis pour faire quelques courses.

Des amis me trouvèrent une mine superbe, ce qui me vexa un peu, en raison de la migraine qui continuait à me harceler en sourdine. Dans ces cas-là, on s'attendrit sur soi-même ; on voudrait être cajolé, bercé, plaint. On imagine des mains très douces qui effacent le mal du bout des doigts.

L'inconcevable se produisit sur le chemin du retour, devant le kiosque à journaux. La première édition d'un quotidien du soir venait d'être livrée. La photo de l'inconnue couvrait trois colonnes. Mon rêve explosa en moi, comme une bouffée de fièvre.

Comment expliquer ce qui se passait ? Je retournais pour ainsi dire à mon état d'esprit de la nuit. Je savais que c'était elle, en somme, sans l'avoir jamais vue ! D'un seul coup, la mémoire me revenait, aiguë, fidèle, poussant en travelling le film de mon sommeil jusqu'au premier plan de cet écran intérieur que nous portons dans notre cerveau.

C'était impossible et pourtant cela était, noir sur blanc, sous mes yeux. La salive séchait dans ma gorge. Des passants s'attroupèrent. J'eus honte. Sur le point de défaillir, n'écoutant ni ceux qui voulaient m'emmener chez le pharmacien, ni la majorité qui parlait d'alerter Police-Secours, je n'avais qu'une pensée : acheter le journal et courir m'enfermer chez moi. Nouvelle alerte : je ne possédais pas de monnaie. La bonne femme qui tenait le kiosque commençait à froncer le sourcil : qu'est-ce que c'était que ce client ? J'arborais ce sourire des honnêtes gens, destiné à rassurer les commerçants, tout en m'excusant de demander la chose la plus naturelle du monde : la monnaie d'un gros billet. Hélas, mon

portefeuille était vide. Je pâlissais, je verdissais. Je me voyais encore en train de glisser la veille un billet de cinq mille anciens francs, cinquante nouveaux francs, dans ce portefeuille, bêtement vide à présent, dont je fouillais en vain toutes les poches. Mon sourire se figea. Les gens, à tout hasard, se mirent à ricaner. La vendeuse m'accusa de préparer un mauvais coup, sans préciser lequel. A l'entendre, on eût juré qu'elle en savait long sur ce qu'elle ne disait pas. La foule grossissait, devenait hostile. Finalement, je m'enfuis sous les huées.

Encore haletant, j'empruntai trente centimes à ma concierge et achetai enfin la feuille à un vendeur ambulant. Ce ne fut que chez moi, après avoir fermé ma porte à double tour, que j'osai étaler le journal sur la table.

Indiscutablement, c'était elle. Je me crevais les yeux sur cette mauvaise reproduction. Chaque ligne de son visage m'était familière. Cette nuit, nos regards aveuglés s'étaient enivrés de nos traits respectifs. De même que dans cette histoire hallucinante de Jules Claretie, si on nous avait arraché les yeux, on eût retrouvé son visage sur ma rétine et mon portrait sur la sienne.

Un intolérable regret me pinçait le cœur. Disparu, le bonheur d'hier ne s'imposait plus que par le désespoir : il était mort. La conscience de cette perte s'irradia physiquement dans mon corps. Je restais hébété devant l'image qui se brouillait. Un mot rythmait les pulsations de ma douleur : jamais. Jamais. Jamais plus je ne revivrais cette seconde qui avait su détruire la notion du temps.

Parfois, au cours d'une promenade, un souvenir confus surgit d'une odeur ou d'un bruit, simplement d'un décor oublié, soudain vivant. On s'arrête alors, avec l'impression de succomber sous le poids des jours enfuis. On donne tout à coup sa signification au passé : un cimetière de ce qui ne sera plus. Nichée au creux du souffle, l'angoisse sépare la vie en deux ; hier et le reste. C'est hier que l'on veut, mais hier n'est plus. C'est là que l'on ressent le plus cruellement ce caractère absolu de la mort.

Voici quelles étaient mes pensées, tandis que je contemplais la photo de l'inconnue. L'aspect insolite, surnaturel, de cette seconde rencontre ne rendait que plus lamentable mon impuissance à fixer la minute entrevue. Il me semblait sentir encore la chaleur de son corps et le parfum de ses cheveux. Contre ma main fermée pesait la douceur de ses seins. Je jetai le journal loin de moi et m'abandonnai. La brutale révélation d'un rêve ressuscité aux confins de la réalité me serrait les tempes entre ses griffes. Je reve-

nais sans cesse à la photo pour me repaître de la perte subie, mesurer l'arrachement du passé en douleur à venir. Ce visage admirable, ces yeux émouvants, ce corps harmonieux, je les avais tenus contre moi ; leur prix dépassait celui de ma vie et je n'avais pas su les garder.

Et puis, comme un feu brusquement rallumé par un courant d'air, un espoir insensé flamba en moi. Le journal me permettrait de la retrouver ! Il n'était pas possible que cette nuit elle n'eût pas ressenti, elle aussi...

Mais les premiers mots de la manchette surmontant le cliché suffirent à glacer ma joie : *Une jeune fille assassinée cette nuit à Saint-Paul-de-Vence.*

Ai-je crié ou suis-je tombé en perdant connaissance ? Quelque bruit dut mettre mes voisins en émoi. J'entendis, sans m'y arrêter, des coups frappés à ma porte. Une seule pensée m'habitait, pareille à ces images mouvantes qui se figent tout à coup au cinéma. C'est vers moi qu'elle a couru ; près de moi qu'elle a cherché refuge au moment du danger. Et je n'ai pas su la protéger du meurtrier.

Lorsque, inquiets, mes voisins firent sauter la serrure, je fermai les yeux, feignant l'évanouissement. Il est possible aussi que je fusse resté évanoui depuis la révélation et que j'aie machinalement reconstruit après coup le va-et-vient, l'irruption des gens. J'avais hâte d'être seul. En tête-à-tête avec les lettres imprimées qui dansaient devant mes yeux. Et tandis que l'on s'affairait autour de mon lit, l'horrible phrase retentissait sous mon crâne : *Une jeune fille assassinée...*

Il paraît que j'ai été malade assez longtemps. C'est possible. En réalité, je m'étais retiré en moi-même, m'abstrayant du monde. Parallèlement au choc subi en reconnaissant mon inconnue, un insoluble problème se posait en moi : comment la malheureuse assassinée à Saint-Paul-de-Vence avait-elle pu chercher refuge dans les bras d'un homme qui se trouvait au même moment à Paris ?

L'énigme me pénétrait tout entier. J'en arrivais, dans mes rares instants de lucidité, à me demander si je n'étais pas mort, moi aussi ; si l'infirmière à mon chevet était vivante. Les idées de vie et de mort s'enchevêtraient dans mon cerveau, aussi étroitement enlacées que l'inconnue et moi, au cours de mon rêve. Une fois, la voix du médecin interrogea : « A-t-il encore déliré ? » Et celle de la garde de nuit répondit : « Moins. Quand ça lui

arrive, maintenant c'est incompréhensible. On dirait qu'il se méfie. » Le docteur, l'imbécile, se mit à rire : « Et après ? Ce que l'on comprenait avant n'avait pas davantage le sens commun ! »

Me taire. J'avais un secret qu'il m'était impossible de confier à qui que ce fût. Ce que je savais ne se communiquait pas. Le premier venu à qui j'en parlerais me prendrait pour un fou. Ce qui me sauva de l'asile, à cette époque, fut probablement mon désespoir d'avoir perdu l'inconnue. C'est peut-être cela qu'on nomme en médecine un abcès de fixation. On détourne le malade de son obsession en lui en créant une autre, uniquement physique. On éprouve toujours quelque fierté à avoir connu, vécu, quelque chose d'exceptionnel. Moi, je me fusse volontiers enfermé avec l'orgueil d'avoir appartenu à l'univers inexpliqué des énigmes sidérales. Mon salut fut cette fenêtre ouverte sur le mystère et le besoin rationnel de résoudre un problème insoluble. Je m'agitais, en proie au regret de l'avoir perdue, de n'avoir su la défendre, mais je revenais toujours à l'énigme posée par notre rencontre, l'un à Paris, l'autre sur la côte méditerranéenne. Je ne retombais dans mon deuil que pour reprendre inlassablement le cycle et aboutir au néant. Malgré tout, à l'effroi de côtoyer l'incompréhensible se mêlait je ne sais quel acharnement insensé. Pourquoi ne reverrais-je pas l'inconnue ? A cause de la mort ? Mais puisque la distance et le temps ne l'avaient pas empêchée de venir une première fois ! Ma pensée gravissait une à une les marches de ce raisonnement extravagant. Je tournais dans une vis sans fin, où points d'interrogation et points d'exclamation alternaient en désordre.

L'épuisement interrompait çà et là l'inutile combat. Mais très vite, la question se présentait à nouveau, impitoyable : comment la chose avait-elle été possible ? Télépathie ? Fort bien. Admis, me disais-je. D'autres faits sont restés sans explication. Il a été démontré, en dehors des preuves mathématiques de notre monde, que les Tibétains conversent entre eux à des distances énormes, par la seule concentration de leur volonté. En Occident circulent également des histoires de ce genre quoique les communications soient, chez nous, involontaires. Moi-même, en certaine occasion, il m'avait été donné de frôler l'occulte. Ainsi un matin je me réveillai, trempé de sueur. Un ami venait de pénétrer en rêve dans ma chambre pour me dire : « C'est fini. » Deux jours plus tard, je le rencontrai. Avec un pauvre sourire, il m'avoua : « Je t'ai appelé l'autre nuit. » Une crise ; il avait cru en mourir et le cri de sa pensée était venu jusqu'à moi.

Il faut pour ces contacts fortuits une préoccupation qui domine suffisamment toutes les autres dans le cerveau-émetteur. Et il faut, aussi, ce que j'appellerai un état de réceptivité dans le cerveau-capteur. En d'autres termes, et sans que la volonté joue, le poste récepteur doit être branché sur la longueur d'ondes de l'émetteur, lequel n'émet, exclusivement, que cet S.O.S.

Par conséquent j'admettais, pour en avoir eu la démonstration, que ce genre de contact à travers l'espace pût exister. Comment ? La science le dévoilera un jour.

Avions-nous, l'inconnue et moi, communiqué par télépathie ? Cette hypothèse présentait un avantage : elle tenait compte de la sensation de cécité, d'obscurité. Ce n'était pas avec des yeux vivants mais avec un regard spirituel que je l'avais vue. A ce point de mon argumentation, une nouvelle question se posait : pourquoi elle et pourquoi moi ? Quand on jette dans la nuit cet appel au secours, c'est à un être proche qu'on l'adresse. Pour l'invoquer par la pensée, le chemin le plus court est la représentation de ses traits. Or, elle ne me connaissait pas ! Pourquoi m'avait-elle choisi ? Supposons même qu'elle m'eût aimé, à mon insu. Dans ce cas, comment concevoir que moi, je fusse parvenu à recréer les traits d'une inconnue ? Car il n'y avait aucun doute là-dessus : je ne l'avais jamais rencontrée auparavant ! Pourtant, en la voyant, je l'avais reconnue.

Dernier recours, l'absurdité : de tout temps, le destin nous avait inscrits, côte à côte, sur le Grand Livre des Unions. Pourquoi pas ? A tant faire que de battre la campagne, pourquoi écarter une version qui n'était ni plus ni moins irrationnelle qu'une autre ?

N'empêche, je répugnais au Mektoub des Orientaux, au fatalisme des veules. Je voulais comprendre. Mes forces revenues, mon premier soin fut de me procurer le numéro du quotidien qui avait provoqué cette maladie. Ma femme de ménage avait jeté le journal. Je me rendis rue Réaumur et feuilletai la collection. Presque tout de suite, la photo fut devant mes yeux. Elle datait à peine d'un mois. Je la touchai sans y croire, comme pour m'assurer de sa réalité, ou peut-être avec l'idée saugrenue de sentir sa chair au bout de mes doigts. Il me fallut faire un véritable effort pour échapper à l'envoûtement. Je parcourus l'article. Le meurtre avait, lui aussi, une saveur de conte fantastique.

Le journaliste nommait la victime « *l'inconnue de Saint-Paul* ».

On ne savait pas d'où elle venait ni qui elle était. Elle portait des vêtements courants : une jupe et un sweater. L'enquête devait révéler qu'elle avait déjeuné, seule, à la Résidence. Le patron se souvenait parfaitement de cette étrange cliente, car un cinéaste de réputation mondiale lui avait fait demander, par son entremise, si elle voulait faire du cinéma. Selon l'expression du metteur en scène — aussitôt interwievé, bien entendu — elle avait « *décliné l'offre, d'un sourire contraint* ». Il s'empressait d'ajouter qu'il avait d'ores et déjà écrit un scénario là-dessus et allait le déposer, afin d'éviter qu'un confrère ne lui chipât l'idée. Suivait, en long et en large, la mésaventure survenue à propos d'une autre histoire du même genre. Pour faire étalage de culture, il allait jusqu'à citer Poe. Cela ne m'intéressait pas. Au fil des alinéas, je retournai à l'inconnue.

Dans l'après-midi, des témoins l'avaient vue se promener « *comme si elle cherchait quelqu'un* ». Certes, sa beauté frappait autant que son isolement. Mais les célébrités ne manquaient pas à Saint-Paul-de-Vence, pour distraire l'attention. Le soir tombé, on perdait sa trace. Vers deux heures du matin, un couple d'amoureux avait découvert le corps, la poitrine transpercée d'un coup de poignard. L'arme du crime demeurait introuvable.

Les murs, les objets, les meubles dansaient autour de moi. Un brusque souvenir s'imposait à mon esprit : vers la même époque, fatigué, surmené, j'avais décidé de passer deux semaines chez un ami, à Cagnes. Dans mon besoin de vacances, je me représentais les heures de détente et, parmi mes projets d'excursions, figurait une journée à Saint-Paul. Au dernier moment, une obligation imprévue m'avait retenu à Paris.

La vérité éclatait, éblouissante de clarté : *nous avions rendez-vous ce jour-là*. C'était moi qu'elle cherchait. Un double sentiment de culpabilité s'ancrait dans ma conscience. Je n'avais pas respecté l'engagement pris, Dieu sait comment, de la retrouver là-bas. De plus, lorsque, se moquant de la distance, elle était parvenue à me rejoindre, à me demander aide et protection, je n'avais rien pu faire pour l'arracher à son assassin !

Fébrilement, je parcourus les numéros suivants. Le lendemain, l'enquête suivait son cours. Dès les éditions du soir, elle piétinait. Le surlendemain, on était sur une piste qui, vingt-quatre heures plus tard, ne donnait rien. Au bout de huit jours d'investigations, l'inconnue n'était toujours pas identifiée. Le mystère, selon le rédacteur, restait entier. Après, plus rien.

Trois étages plus haut, je fis demander le journaliste qui avait suivi l'affaire. Il se montra d'abord soupçonneux, m'avoua d'ailleurs tout de go que ma fièvre, ainsi que mon intérêt pour cette énigme non résolue, lui paraissaient suspects. A quel titre posais-je des questions ? Il voulait m'accompagner à la Police Judiciaire. Bref, il m'interrogeait et je n'arrivais plus à placer un seul mot. « C'est vous qui lui aviez remis les cinq mille francs ? » répétait-il.

Quels cinq mille francs ?

J'appris qu'elle avait payé son déjeuner avec un « *Henri IV* ». C'est ainsi qu'il appelait les billets de cinq mille francs. La monnaie se trouvait, intacte, dans une poche de sa jupe. Elle ne possédait rien à part cela, ni sac ni papiers. Mille quatre cent cinquante francs, c'est tout : la somme que lui avait rendue le restaurateur. Ce billet de cinq mille francs avait pu être localisé. Il portait des signes « bizarres », à l'encre rouge. En désespoir de cause, les policiers s'étaient lancés sur cette piste. Vaine ; comme les autres.

Je fis l'effort de rire en lui exposant que mon alibi était le meilleur du monde : je me trouvais à Paris ce jour et cette nuit-là et pouvais le prouver. Après quoi je lui débitai une quelconque sornette à propos d'un livre que j'entendais écrire. Il consentit enfin à me faire part des résultats de l'enquête : un échec sur toute la ligne. La victime non identifiée ; l'arme du crime introuvable ; quant au meurtrier, même pas un suspect en vue. A l'en croire, il ne fallait pas trop s'exciter. La presse, naturellement, faisait un sort aux recherches lorsque celles-ci aboutissaient, mais les innombrables dossiers classés sans qu'on eût *agrafé* le coupable étaient passés sous silence. « C'est pas la copie qui manque, » conclut-il.

Prétextant le besoin d'une source d'inspiration, je réclamai timidement l'instantané d'où le cliché paru dans son journal était tiré. Il réfléchit longuement. La photo avait été prise par un touriste américain, à la Résidence. Il était reparti abandonnant son film au représentant de la presse. Dans le fond, mon interlocuteur ne voyait aucun inconvénient à m'en faire tenir une épreuve, mais à une condition : si jamais je découvrais quoi que ce fût, réalité ou hypothèse, je devais lui en réserver la primeur. Je tremblais d'énervement mais pris le temps de feindre, à mon tour, une profonde méditation. A la fin, pour ne pas être en reste, j'exigeai, au cas où je lui procurerais quelque indication, qu'il en profitât

pour citer le titre de mon futur roman, afin d'en assurer la publicité. Ce dernier trait enleva sa décision. Il accepta, convaincu cette fois d'avoir bel et bien affaire à un confrère. L'épreuve serait prête demain, à la même heure. Je repartis, plus incertain, plus malheureux que jamais. Attendre encore vingt-quatre heures ! Et pourquoi ? Uniquement pour contempler une morte sur un cliché moins vague. J'étais fou.

Une photo, me disais-je, mais à quoi m'avancera-t-elle ? Une photo. A quoi bon, sinon à m'égarer davantage dans ce labyrinthe ? J'hésitais encore, sur le trottoir, irrésolu quant aux moyens de passer ces mortelles vingt-quatre heures, lorsque le détail final de mon rêve jaillit de ma mémoire. N'avais-je pas, moi-même, pris un instantané de nous deux, juste avant de basculer dans un sommeil sans images ? L'incongruité, l'absurdité d'un tel fil conducteur ne m'arrêtèrent pas. Nous nagions déjà dans l'impossible. L'enquêteur n'avait-il pas dit que « tout ça sentait mauvais » ? Selon lui, une personne dont on publie la photo devrait automatiquement être identifiée. Il y a toujours quelqu'un qui la reconnaît : parent, ami, logeur. Or, ici, rien. Seule conclusion : les témoins susceptibles de reconnaître la malheureuse avaient intérêt à se taire. Pour ma part, j'avais failli répondre : qu'est-ce qui vous prouve qu'elle était de ce monde ? Immanquablement on m'eût posé la question : Vous savez donc quelque chose? Oui, je savais ! et moi aussi, je me taisais ! Je gardais pour moi de « précieuses informations ». Précieuses ? Oh ! combien ! Mais pour moi seul. Tout autre m'eût ri au nez.

J'avais conscience d'un dangereux équilibre au bord d'un abîme : la folie attire au même titre que les profondeurs. Ce qui me défendait du vertige, c'était cette échéance accordée, ce pari dénué de sens commun : s'il y a la moindre trace du rêve sur mon film, c'est que le surnaturel existe !

Je dus détraquer l'appareil, dans ma hâte maladroite à enlever le film. Le compteur marquait le chiffre sept, sur les douze que comporte un rouleau. Si la septième photo... Je n'osais m'aventurer plus loin dans l'anticipation, en portant ma pellicule au photographe du quartier. Ce n'était pas le magasin qui confie ses travaux, même livrables en vingt-quatre heures, à un laboratoire spécialisé, mais un petit artisan. J'exigeai qu'il développât le rouleau tout de suite, en ma présence, quel qu'en fût le prix.

Le brave homme eut un rictus amer, remonta ses lunettes de presbyte sur son front, pour me considérer en hochant la tête.

Bien sûr, à chacune de ces démarches, et malgré le calme affecté, je risquais d'être pris pour un maniaque ou un possédé. Dans le cas présent, je passais pour un vicieux qui apportait des photos obscènes. En fin de compte, devant mon insistance, l'homme haussa les épaules et m'invita à l'accompagner dans la chambre noire. Nous disparûmes tous les deux dans des ténèbres que la faible lumière verte de sa lampe ne perçait pas. Au début, c'est à peine si je distinguais le va-et-vient de ses mains troublant les reflets glauques du bain. Lentement, l'œil s'habituait à l'obscurité. Je faillis crier lorsqu'il éleva le film pour la première fois, afin de suivre par transparence les progrès du développement. Je reconnus immédiatement la photo numéro deux, la plus avancée : mon filleul, Laurent, dans sa chambre. Le marchand replongea les mains dans le révélateur puis recommença. A travers la lueur verte, les personnages se précisaient. Numéro un, mes amis Serteuil à la campagne. Deux : Laurent dans sa chambre, s'acharnant à gribouiller sur une ardoise que je venais de lui offrir. Trois à six, des monuments : mon voyage à Beaune. La dernière... la sept... je haletais. Le photographe dit placidement : « Drôlement loupée, celle-là ! » Pour un peu, j'eusse éclaté en sanglots. Je le suppliai de pousser le développement. Il s'en défendit, sous prétexte que les autres étaient au point, céda finalement et prolongea le bain d'à peine quelques secondes. Après quoi, il se refusa tout net à continuer. La pellicule humide tendue entre ses doigts, il l'examina par transparence, en m'expliquant les inconvénients d'un bain trop court ou trop long. Je n'entendais rien. Mes yeux tentaient de déceler sur la photo *loupée* une quelconque ressemblance avec... avec quoi donc ? On ne distinguait rien. Je n'étais pas découragé, je ne souhaitais pas mourir. Mais j'étais à deux doigts d'abandonner. Il y avait de quoi crever de rage à découvrir, étape par étape, cette obstination des choses à demeurer secrètes. C'était pour elles comme un jeu cruel que de permettre, çà et là, d'entrevoir quelque ouverture : un dessin flou sans fermeté ni consistance apparut sur le septième cliché. L'excitation me reprit.

Comme j'entendais remporter mon film, le photographe prétendit me faire patienter une demi-heure, le temps de le sécher artificiellement. Je trépignai d'impatience devant le zinc d'un bar voisin.

Puis, sans transition, un morne accablement tomba sur mes épaules : la septième photo était tout bonnement inacceptable. Les photos prises en rêve n'impressionnent pas les émulsions. Bien

sûr, le souvenir confus d'ectoplasmes photographiés accourut au secours de mon entêtement. Mais un ectoplasme est un sujet ! Ici, l'opérateur dormait à l'instant où il avait braqué son objectif sur une scène enfouie dans son subconscient ! Tout cela n'avait aucun sens. C'était idiot. Et pourtant, la photo existait. Loupée ou pas ! Qu'elle appartînt à un fantôme ou un vivant, une main avait fait basculer la partie avant de l'écrin de cuir, éloigné le bouchon de l'objectif et appuyé sur le bouton de prise de vues ! Qui ? Je passai les vivants en revue. Personne ne me rendait visite. Jamais. La seule à pénétrer dans mon appartement était ma femme de ménage. Ou alors peut-être un des voisins, l'infirmière, le médecin, pendant ma maladie ? Invraisemblable mais possible.

D'un effort, je réussis à concentrer ma pensée sur cette éventualité. Normalement, si quelqu'un avait actionné le déclic par mégarde, le bouchon serait resté sur l'objectif : dans ce cas, à ma connaissance, la pellicule devrait être transparente. Les sels d'argent n'ayant pas été fixés par la lumière, l'émulsion aurait entièrement fondu dans le bain révélateur. L'hypothèse de l'accident était donc à écarter. J'envisageai par conséquent le cas inverse. Quelqu'un, pour une raison quelconque, était allé jusqu'à enlever le bouchon de l'objectif. Mais cela ne pouvait s'être passé que dans ma chambre. Aussi mauvaise que se révélât la photo, j'y retrouverais un meuble, un objet familier, même déformé.

Or, d'après ce que j'avais pu voir jusqu'ici, le rectangle de film comportait un dessin, des lignes vagues, des gris nuancés. Au point que j'avais même espéré voir apparaître un visage humain.

Malgré moi, entraîné irrésistiblement, je ne pouvais opter que pour la version la plus déraisonnable : j'avais déclenché la photo moi-même en dormant. J'étais peut-être somnambule sans m'en douter. Admettons. J'étudiai cette autre invraisemblable solution. Dans mon sommeil, je m'étais levé pour me servir de mon appareil. De deux choses l'une : j'avais allumé ou pas. Dans la première éventualité, de nouveau, forcément, je reconnaîtrais ma chambre. Dans la seconde, il n'y aurait rien. Comment expliquer qu'il y eût quoi que ce fût sur une pellicule exposée dans l'obscurité?

Cependant je n'entendais pas en démordre. J'étais comme un homme traqué dans un cul-de-sac : de ses mains nues, il essaie de démanteler le mur qui l'arrête.

Comment décrire ma déception lorsque, retiré dans mon cabinet

de travail, j'examinai le film à mon aise? Le cliché demeurait troublant, c'était vrai. En transparence, il comportait des contours évidemment assez flous. Mais quelle somme de bonne volonté ne fallait-il pas pour reconstituer la vague silhouette d'un visage! J'essayai tout. Avec ou sans feuille blanche derrière le négatif; sur une surface opaque ou lumineuse. Rien. Aucun résultat concret. Comme on prête parfois des formes humaines à un nuage, je retrouvais le dessin informe d'une tête. La mienne? Celle de l'inconnue? De toute façon, partant de cette base démentielle que nous eussions pu être réunis au moment de la photo, celle-ci ne rendait qu'un personnage sur deux.

A bout de forces, écrasé par la défaite, incapable de déterminer quel espoir mythique venait d'être piétiné, je m'étendis sur mon lit. Mon cerveau refusait le repos. Soudain je me rendis compte avec effarement que j'attendais la visite de la morte! Il fallait m'arracher à l'emprise de l'envoûtement. Dix fois, je me levai pour retourner à l'examen de cette maudite pellicule. Ensuite mes pas me reportaient vers le lit où d'ailleurs je ne restais pas. Je reprenais le problème à son début comme un gosse qui répète : étant donné un bassin et deux robinets...

On voit quelquefois, sans ressentir un mouvement de compassion, des souris enfermées dans leurs cages rondes qu'elles font interminablement tourner sous leurs petites pattes. Prisonnière sous mon crâne, ma pensée leur ressemblait.

Ce fut bien pis, le lendemain, lorsque je comparai ma photo avec l'épreuve du journal. Elles n'avaient rien de commun. De ses grands yeux étonnés, la malheureuse me fixait. Il y avait un reproche dans son regard. J'en éprouvai une souffrance si poignante que le désespoir me saisit. Je n'en sortis que dans une dernière et loyale tentative d'y voir clair, en décidant d'inscrire, noir sur blanc, les éléments disparates de l'aventure.

Faits indiscutables, dans l'ordre chronologique :

a) un instantané pris à Saint-Paul-de-Vence, par un inconnu, d'une inconnue, le jeudi 12 mai, aux environs de midi.

b) un instantané raté, pris en rêve, dans la nuit du 12 au 13 mai, à Paris, c'est-à-dire à mille kilomètres de là. Voici pour le solide, la base matérielle.

Pour le reste...

a) L'inconnue est aperçue pour la dernière fois, le 12 mai à la tombée de la nuit, aux environs de Saint-Paul-de-Vence.

b) Quelques heures plus tard, elle est auprès de moi, à Paris, me demandant amour, aide et assistance ;

tandis que, justement :

c) elle est assassinée là-bas.

Ce cercle refermé, j'en revenais à mon point de départ. Sur la photo du journal, je reconnaissais formellement la malheureuse qui m'avait rendu visite dans mon rêve ; jamais auparavant il ne m'avait été donné de la voir. Sur la pellicule sortie de mon propre appareil, on devinait le vague contour d'une tête, une seule, alors qu'en admettant les circonstances inacceptables dans lesquelles le cliché avait été pris, il aurait dû en comporter deux.

Un sursaut me secoua : idiot que j'étais ! Et que pouvait donc révéler un si petit format ? Six centimètres sur neuf. Minuscule ! Je me précipitai dans le cagibi où s'entassaient mes vieilles affaires. Autrefois, du temps où je faisais de la photographie en couleurs, je possédais un projecteur. Il était là, dans sa boîte, sur une étagère. Pourvu qu'il marche encore ! Je le portai avec mille précautions dans mon cabinet de travail et le branchai. La lampe s'allumait : le reste ne serait qu'un jeu. Je glissai la pellicule derrière le condensateur, hésitant soudain, frémissant d'appréhension et d'impatience, avant de me décider subitement.

Aucun progrès notable. Sur le mur blanc, la projection donnait les mêmes vagues contours en plus grand. On eût dit le reflet d'un être dans une glace embuée. Peut-être en éloignant le foyer ? Le cadre de la photo débordait au fur et à mesure. La mise au point ne suivait plus. Tout disparut dans la grisaille. Je fis l'opération inverse. Cette fois, oui, le cliché commençait à être *piqué*, comme on dit. A une distance déterminée, la tête du personnage apparaissait plus nettement. Avantage relatif : j'étais toujours devant un point d'interrogation.

De guerre lasse, je faillis renoncer. Une dernière idée me remit sur pieds.

L'expérience était faussée à la base ! La comparaison entre les deux photos ne pouvait être concluante qu'à la condition de les réduire aux mêmes dimensions. Le film mesurait six centimètres sur neuf, alors que l'épreuve du journal faisait quatorze-dix-huit ! Fébrilement, je fixai au mur, avec des punaises, l'instantané représentant l'inconnue, et retournai à mon appareil. Mes mains tremblaient. J'avançais, reculais le projecteur. Pour obtenir des dimensions identiques, il fallait projeter le négatif sur le cadre même de

l'épreuve positive. Ce que j'entrepris en déplaçant latéralement l'appareil. Soudain, j'y réussis. Les deux clichés se superposaient exactement.

C'est là que je perdis la raison.

Le couple — nous deux, elle et moi — apparaissait à présent avec assez de précision pour qu'aucun doute ne subsistât. La jeune fille s'abandonnait contre moi qui devenait clairement reconnaissable. Ma main, surprise dans le mouvement, reposait, fermée, contre sa poitrine.

Mais cette main tenait un poignard dont la lame était profondément enfoncée dans le corps de la malheureuse.

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

Chronique littéraire

Philip José Farmer ou comment devenir un petit dieu (1)

par Gérard Klein

Les romanciers révélés en France par la plus prestigieuse collection de S.F., le Rayon Fantastique — mais cette série ne jouit-elle pas un peu du prestige des civilisations disparues ? — conservent toute la faveur du public, au point qu'ils occultent quelque peu de relatifs nouveaux venus. Ainsi Philip José Farmer. Le lecteur français, s'il ne lit pas l'anglais, connaît bon nombre de ses nouvelles, mais il ignore que Farmer s'est mis, par ses romans, au tout premier rang de la S.F. américaine et que sa réputation est en passe d'égaler celles d'Asimov ou de van Vogt.

Farmer a eu longtemps, aux Etats-Unis, la réputation d'un auteur scandaleux. Entendons par là qu'il a abordé, de front et sans guère faire de concessions, des sujets plus ou moins tabous : le sexe et la religion. Enfin, dans ses œuvres les plus récentes, il a largement remis en cause la définition même de la science-fiction. Les deux romans que vient de publier le C.L.A. : **Les amants étrangers** et **L'univers à l'envers**, relèvent des deux premières phases de l'œuvre de Farmer ; celui qui paraîtra à l'automne 1968 dans la collection Galaxie-Bis : **The maker of universes**, illustre bien la manière la plus récente de cet écrivain éclectique.

Cette diversité ne traduit pourtant aucune incertitude, aucune hésitation de sa pensée. Au contraire, comme on va tenter de le montrer dans cet article, la succession des grands sujets abordés par Farmer exprime une constance absolue dans le dessein et reflète, plus profondément encore, l'évolution de sa personnalité. Car si presque toutes ses œuvres — et surtout les plus importantes — ont pour thème la libération, elles jalonnent en même temps l'itinéraire de l'homme Farmer à la recherche de sa liberté.

Ce fut une manière de scandale que la parution, assortie d'un succès immédiat, du roman de Farmer **Les amants étrangers** dans le numéro d'août 1952 de **Startling Stories**. Pour la première fois, un écrivain entreprenait de

transgresser la muraille de silence qui entourait le sexe dans la S.F. Les quelques auteurs qui avaient effleuré le sujet ne l'avaient jamais réellement intégré à leur action, se contentant de l'en saupoudrer comme d'une épice. Or, le domaine du sexe, avec ses nombreuses implications physiologiques et psychologiques, pouvait offrir à la conjecture un champ autrement large que l'astronomie et la physique elles-mêmes. Sur les raisons de ce silence, Sam Moskowitz propose, dans sa préface à l'édition du C.L.A., deux hypothèses : la science-fiction — littérature d'adolescents — refléterait les phobies pubertaires de ses lecteurs ; la science-fiction — littérature d'idées — accorderait peu de place aux passions qui viennent déranger le bel ordonnancement des démonstrations. Pour être à la fois plus acceptable et plus vraisemblable, la seconde hypothèse n'en est pas moins insuffisante, et il y a sans doute quelque vérité dans la première si on la généralise. Car le tabou sexuel qui pèse — ou pesait — sur la S.F. paraît fortement lié à celui qui subsiste dans la plupart des milieux scientifiques, sans que ceux-ci soient composés uniquement d'adolescents. La violence des polémiques récentes à propos de quelques points d'endocrinologie a permis de s'en convaincre.

Quoi qu'il en soit, il demeure évident qu'une fleurette, même poussée, entre un astronaute et une cantinière n'aurait guère d'intérêt, pas même celui de renouveler la littérature érotique. Pour que la description d'une passion puisse avoir quelque valeur dans le cadre du roman de S.F., il faut que, par sa nature même, cette passion pose un problème au moins en partie scientifique. Le trait de génie de Farmer a été de faire de la passion elle-même un thème de science-fiction, en jouant simultanément sur plusieurs tableaux : ceux de la biologie, de la psychologie et de la sociologie notamment.

Aussi bien l'intrigue des **Amants étrangers** repose-t-elle sur cette idée que des êtres appartenant à des espèces différentes peuvent éprouver une violente passion réciproque. Hal Yarrow est un humain, mais Jeannette, quoiqu'elle ait l'apparence d'une très jolie femme et les sentiments correspondants, est séparée de Yarrow par des milliards d'années d'évolution. Elle n'appartient pas à la classe des mammifères. Sa ressemblance avec l'humanité s'explique par un phénomène de mimétisme génétique. Jeannette peut néanmoins s'unir à Yarrow et même lui donner des filles. De ce thème d'apparence scientifique : la rencontre et l'idylle de deux êtres que non seulement la pression sociale mais encore l'hérédité au sens le plus lourd du terme séparent, un autre auteur eût tiré une froide S.F. biologique. L'habileté de Farmer a été d'extraire de cette situation les éléments d'une tragédie qui, comme toutes les bonnes tragédies, tend d'une manière aussi logique qu'inéluctable vers son dénouement.

Le ressort de cette tragédie est double. Un malentendu s'établit entre Yarrow et Jeannette. Car, jusqu'à la fin, Yarrow ignore la véritable nature de Jeannette. Celle-ci redoute les effets d'une révélation aussi traumatisante, bien qu'elle ne doute pas de la sincérité de son amant. Et cette ignorance de Yarrow va le condamner à perdre l'objet de son amour. D'un autre côté, il y a le conflit entre Yarrow et sa société, une société monstrueuse et théocratique, dominée par un Clergétat totalitaire qui voit le mal dans tout ce qui détourne l'individu de la soumission aux idéaux collectifs et en particulier, on s'en doute, dans le sexe.

Cette société ultra-puritaine, encadrée par une hiérarchie complexe, où la police des âmes est assurée par les « agis », sortes de commissaires-confesseurs, a entièrement forgé Yarrow qui se trouve prisonnier de ses interdits.

Il doute néanmoins, il est capable d'une certaine indépendance d'esprit, mais sa rébellion demeure latente tant qu'il se trouve sur Terre, enfermé dans le carcan rigide des habitudes et des devoirs. Sa révolte refoulée n'aboutit qu'à développer en lui une frustration. Car Yarrow est un intellectuel : il sait, ou il sent, qu'il vit à faux, mais il est incapable de traduire en actes et même de formuler clairement son insatisfaction. Au reste, il est seul. Si d'autres pensent comme lui, il l'ignore. Seul, il ne peut se débarrasser de ses chaînes mentales. Il hait cordialement sa femme Mary, frigide, qui extériorise son agressivité en témoignant en toutes circonstances d'une fidélité bigote à l'endroit du Clergétat, même si cela la contraint à dénoncer Yarrow pour quelque peccadille. Bien entendu, Yarrow ignore ce que c'est que le plaisir.

Il va sortir de cet enfer qui, pour être peint en quelques pages, me paraît aussi consistant, sinon plus vraisemblable, que celui de **1984**, et en même temps s'acheminer vers sa libération et vers son drame, lorsque le Clergétat l'envoie comme linguiste sur un monde lointain récemment découvert. Là vivent les Wogs, sortes d'insectes géants, intelligents et civilisés, que le Clergétat envisage froidement d'exterminer. Ils ont toutes les qualités que les humains s'interdisent. Aimables, sociaux, compréhensifs, tolérants, réalistes et pacifiques, ils cultivent la psychologie que le Clergétat a bannie comme une science maudite sauf en ses usages répressifs. Il est piquant de constater que, dans le roman de Farmer, l'humanité présente toutes les caractéristiques de la grande fourmilière totalitaire, alors qu'à l'inverse les insectes vivent les valeurs de l'humanisme et cherchent à se comprendre eux-mêmes. L'ami wog de Yarrow, Fobo, est empathiste, c'est-à-dire psychanalyste, expert à déceler les émotions d'autrui et à aider, non à les refouler, mais à les intégrer harmonieusement dans la personnalité. A l'univers manichéen, paranoïde, des humains écrasés par une métaphysique délirante et par la hantise du péché, s'oppose le monde complexe, vivant et vécu, des Wogs.

Aussi Yarrow va-t-il faire sur la planète des Wogs, de deux manières, l'apprentissage de la liberté. Auprès de Jeannette il découvre l'amour et n'hésite plus bientôt à tromper le Clergétat, avec un cynisme tout neuf, pour préserver sa passion. Auprès de Fobo, il apprend à la fois l'amitié, la confiance et le sens critique. Ainsi, doublement, il va s'humaniser, réapprendre à la fois les entrailles, le cœur et le cerveau, non sans lutte avec lui-même, non sans déchirement, car il ne peut s'évader que pas à pas de ce qu'on a fait de lui. Si la passion ne le poussait puissamment, il n'y parviendrait pas ; mais si Fobo ne débarrassait son esprit des taies qui l'aveuglent, ne l'aidait à remettre en question des croyances dont il se trouve accablé, ne s'attaquait à l'œuvre obscurantiste et aliénante du Clergétat, ne l'amenait à considérer la réalité comme problème et non comme « vérité » révélée, la passion ne ferait que l'emmurer dans ce havre fragile où il s'est réfugié avec Jeannette.

L'intention morale de Farmer est claire. La passion comme la raison demeurent impuissantes, si elles sont isolées, à ébranler les autorités illégitimes. C'est l'amour allié à l'intelligence qui restitue l'homme à lui-même contre tout ce qui l'aliène : dogme, préjugé, hiérarchie. Et c'est parce que ce processus s'accomplit séparément sur ces deux terrains en Yarrow que la tragédie se noue. Yarrow cache à Fobo en même temps qu'aux humains de l'expédition l'existence de Jeannette. Celle-ci lui cache sa véritable nature. La rencontre entre les deux domaines de la connaissance s'effectuera trop tard pour

que le drame soit évité. Pourtant elle se fera et, loin d'être écrasé par la tragédie, Yarrow en sortira libéré. Il passera même à l'action physique contre un prélat du Clergétat. Et c'est Fobo qui a raison contre son désespoir du moment lorsqu'il lui annonce qu'il connaîtra d'autres amours maintenant qu'il est devenu un homme.

Ainsi le roman de Farmer dépasse-t-il de fort loin la simple anecdote scabreuse. Son véritable thème est celui de l'accession de Yarrow à l'âge adulte, à ce que les psychanalystes appellent le stade génital. Pour y parvenir, Yarrow doit s'affranchir du Clergétat qui le châtre moralement, des fausses sécurités intellectuelles et émotionnelles d'une théologie mystifiante qui l'infantilise. Avec Mary, sa femme, Yarrow ne ressentait aucun plaisir. Avec Jeannette, il a découvert son propre corps. En rejetant avec violence l'autorité illégitime du Clergétat, en découvrant que pour assurer sa vie, être selon sa nature, il peut haïr efficacement et tuer, il s'affranchit. Il est intéressant de noter que dans cette société qui ignore la famille, toute l'agressivité de Yarrow se libère en s'attaquant à la hiérarchie, image et substitut du père. En s'en prenant à la religion, c'est du surmoi monstrueux, greffé sur la conscience humaine par un prophète fou mais habile, que Yarrow se délivre. C'est le thème que Farmer va désormais de plus en plus fréquemment aborder.

Car s'il continue à traiter de sujets « sexuels » tenus pour plus ou moins scabreux par ses éditeurs, Farmer n'oublie pas que le sexe est le terrain privilégié de la lutte que mènent contre la personne toutes les autorités illégitimes. La censure n'implique pas seulement un objet censuré, mais aussi un censeur et une rationalisation de la censure. C'est aux censeurs et à ces rationalisations particulières qui s'habillent de métaphysique que va s'en prendre maintenant Farmer, et l'on va voir que cette démarche le conduit fort loin.

Prônant donc la désaliénation, il s'attaque aux trois niveaux de l'autorité qui écrasent et déforment la personnalité de l'enfant, s'ils sont exercés indûment : celui des parents, celui de la société et celui de la religion. Il ne fait aucun doute qu'il puise nombre de ses thèmes dans la pensée psychanalytique. Mais loin d'en appliquer sèchement les concepts, il prélève la substance de ses histoires, de toute évidence, dans sa propre expérience. L'œuvre de Farmer est aussi l'histoire d'une remarquable auto-analyse. L'emprunt évident de schémas conceptuels aux théories freudiennes ne fait que brouiller superficiellement les cartes. C'est de lui-même — et des autres hommes — et non de ces théories que parle Farmer. Il les redécouvre — ou feint de les redécouvrir — au travers de ses phantasmes personnels.

Quant à l'attitude de Farmer vis-à-vis de la religion, il n'est pas indifférent de noter ici que, selon Sam Moskowitz, son père fut un adepte militant de la Christian Science. Il serait toutefois absurde de réduire l'œuvre de Farmer soit, comme on l'a déjà dit, à une utilisation systématique des clés de la psychanalyse, soit à l'exploitation de sa propre névrose. Ses phantasmes lui appartiennent en propre, et ce qui nous importe, c'est qu'au lieu d'être dominé par eux, il s'en sert avec une maîtrise grandissante comme de matériaux. Il n'abdique ni sa personnalité ni sa culture. Au pessimisme viennois de Freud, qu'on ne peut s'empêcher de relier à une situation sociale et historique particulière, Farmer oppose un optimisme foncièrement américain. Là où Freud doutait de l'issue du combat entre la société et l'individu et ne voyait guère de solution pour ce dernier que dans

une adaptation plus ou moins mutilante à la contrainte, Farmer affirme la possibilité de vivre « sans dieu ni maître ».

Il faut qu'il ait disposé d'une énergie peu commune pour être parvenu au terme de son évolution malgré des difficultés qui n'ont pas été seulement psychologiques. La carrière de Farmer, comme le signale Moskowitz, a été marquée de bien des déconvenues. Au reste, ses héros ne parviennent pas à la découverte d'eux-mêmes d'un seul coup, quand ils y parviennent jamais. Ce sont des tourmentés, des inquiets, en butte aux coups du sort. Ils sont sujets aux rechutes, aux crises dépressives. Mais les plus forts d'entre eux se reprennent, mus non pas par cette risible volonté qui est le plus bel appendice du héros romanesque, mais par une force plus profonde, plus viscérale et en même temps plus incertaine dans ses manifestations, qu'il convient bien d'appeler avec Freud la libido. Ce sont ces difficultés qui les authentifient. Les héros tout d'une pièce qui triomphent sans coup férir de leurs propres énigmes, et qui abondent dans le space-opera, sont toujours des truquages, des projections phantasmatiques du surmoi.

Ainsi Farmer, dans les œuvres qui suivent **Les amants étrangers**, se libère-t-il apparemment de ses démons intimes. On est tenté de dire qu'il fraie la voie à la libre expression de sa libido en se débarrassant par la médiation de l'écriture de ce qui la contraint. Certes, quelques-uns de ses héros succombent. Mais exprimer clairement leur échec signifie que l'auteur Farmer a évité l'écueil, entrepris de résoudre le problème. Dans **Mère** (1), qui paraît en 1953, un Terrien qui a toujours vécu dans la dépendance de sa mère est capturé, sur une planète lointaine, par un gigantesque être femelle et séquestré dans une sorte de poche utérine géante. Ses tentatives pour se libérer provoquent une excitation du derme qui déclenche le mécanisme de la conception. Nourri, protégé, enserré de toutes parts par la Mère dont il est à la fois l'enfant et l'amant, il renonce bientôt à toute velléité d'indépendance. Il vit en somme objectivement son complexe d'Œdipe sans avoir à le résoudre. Dans une autre remarquable nouvelle : **Ouvre-moi, ô ma sœur** (2), qu'il ne parvint pas sans peine à faire éditer, Farmer s'attaque aux tabous qui entourent certaines « perversions » rattachées au stade oral, en objectivant ici encore un phantasme. Il insiste sur le fait que si des relations sexuelles parfaitement normales pour une autre espèce nous paraissent monstrueuses, c'est en nous et en notre névrose qu'il faut chercher l'origine de cette répulsion, et nulle part ailleurs. Comme dans **Les amants étrangers**, Farmer invente et décrit un mode de reproduction extrêmement ingénieux, sinon scientifiquement vraisemblable.

Mais ce sont là des jeux ingénus que Farmer abandonne bientôt pour frapper plus haut. Il poursuit la dénonciation, entamée dans **Les amants étrangers**, des contraintes sociales et de leurs rationalisations. Il s'attaque bientôt aux constituants habituels du surmoi et notamment à cette image idéalisée du père : le dieu. Dans **Les amants étrangers**, Farmer ne mettait guère en cause, finalement, que la religion sous son aspect social. La foi était certes le fondement de l'autorité du Clergétat mais son contenu était pauvre. Il n'était pas nécessaire qu'il en soit autrement puisque le Clergétat prétendait s'entremettre absolument entre dieu et les hommes et que la soumission suffisait à assurer le salut.

Par la suite, Farmer va beaucoup

(1) Fiction Spécial 11.

(2) Fiction 93.

plus loin. C'est à la théologie et à la métaphysique qu'il s'en prend, et aux mythes de la surnature comme à celui de l'immortalité de l'âme. En élargissant de la sorte le domaine de la S.F., il crée à nouveau un petit scandale. Certes, avant lui, d'autres écrivains avaient attaqué violemment la religion — ainsi Robert Heinlein — mais dans une perspective exclusivement sociologique. Farmer, lui, prend au pied de la lettre la plupart des dogmes des religions occidentales et décrit des mondes où ils ont une réalité objective, expérimentalement vérifiable. Ce faisant, il les réintègre dans la nature et met de la sorte un terme à l'aliénation que l'idée d'un dieu omnipotent et omniscient fait peser sur les hommes. Dans **La nuit de la lumière** (1) et dans **La planète du dieu** (2), le concept même de la divinité est exposé comme cause et comme conséquence de l'aliénation. Les hommes dépossédés d'eux-mêmes imaginent et souhaitent l'autorité divine pour se retrouver en dehors d'eux-mêmes. Les deux principaux héros de ces nouvelles sont des ecclésiastiques pour lesquels Farmer ne cache pas au demeurant sa sympathie. L'un et l'autre, sur deux mondes différents, sont trompés par des formes apparentes de la divinité, c'est-à-dire par des phénomènes naturels qu'ils interprètent abusivement.

Qu'ils reconnaissent à temps leur erreur ne change rien aux données du problème : qu'il existe ou non une divinité, la révélation correspondra toujours à une projection de ce que les hommes désirent, à une réalisation phantasmatique de ce qu'ils s'interdisent d'accomplir. Mais, pour n'être aux yeux de Farmer qu'une expérience humaine, la foi ne s'en trouve pas à proprement parler condamnée. Lorsqu'elle est l'expression et l'aboutissement d'un destin, comme c'est le cas pour le père Carmody, ancien joueur professionnel devenu missionnaire de l'espace, elle vaut ce que vaut l'homme qui la porte. Elle est pour Carmody un remède partiel à l'aliénation. Elle est sublimation de la libido et, comme telle, elle contient une bonne dose d'amour, valeur essentielle de l'univers de Farmer. Le père Carmody accomplit avec régularité de **faux** miracles pour sauver quelqu'un, et ce sont ces manquements à son éthique personnelle qui le font apparaître comme pleinement humain.

Parti sur cette lancée, Farmer devait aborder tôt ou tard l'une des principales sources de l'aliénation : la conscience de la mort et les mythologies que l'homme s'est forgées pour supporter une réalité aussi intolérable. Selon une méthode caractéristique, Farmer dénonce l'artificialité du thème de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps, en proposant une immortalité de l'âme et une résurrection des corps qui sont le résultat d'un artifice, d'une technologie. Ce faisant, il a ouvert à la science-fiction une voie presque aussi neuve que celle du sexe. Certes, Eric Frank Russell, dans son roman **Sentinels of space,** avait timidement effleuré le sujet en faisant de la mort, très classiquement, le moment d'un passage vers une autre réalité. Certes l'immortalité physique a été l'une des antiennes de la S.F. Ainsi van Vogt notamment a-t-il campé quelques mémorables personnages d'immortels, de Gilbert Gosseyn à Robert Hedrock, mais non sans éliminer ainsi la question de la vie **après** la mort.

Dans une série de nouvelles qui débute par **Le jour du grand cri** (3), Farmer imagine que toute l'humanité ressuscite sur les bords d'un fleuve interminable. Le héros de la série, l'explorateur Sir Richard Francis Burton,

(1) Fiction 82.
(2) Fiction 33 et 34.

(3) Galaxie 48.

recherche les « dieux » qui sont responsables de ce « miracle » pour les contraindre à en dévoiler les raisons. Dans la seconde histoire, **A la recherche de la Tour Noire** (1), il n'hésitera pas à se tuer à de multiples reprises, pour être chaque fois presque aussitôt ressuscité, dans le but de percer le secret de ce phénomène.

Mais c'est sans doute dans **L'univers à l'envers** que Farmer s'est exprimé le plus clairement dans ce domaine. Dès le début du livre, les héros ont le sentiment d'être morts et de revivre dans un monde qui par son absurdité — comparable au reste à celle de notre monde — pourrait bien être un enfer. Mais il n'en est rien, au moins au sens métaphysique du terme. Les héros de **L'univers à l'envers** découvriront que, malgré leurs souvenirs d'une vie antérieure, et s'ils se trouvent bien en dehors de la « vie », ils ne sont pas à proprement parler « morts ». Sans entamer la chute remarquable de ce livre, il est possible de dire que la mort, pas plus que la naissance, ne paraît à Farmer le lieu privilégié d'une révélation, d'une découverte du sens de l'être. En somme, Farmer récuse le « mystère » de la mort comme il a récusé les interdits du sexe. Pris entre le sexe dont la finalité ne réside pas dans l'individu, mais dans l'espèce, et la mort qui n'a pas de sens par elle-même, l'homme selon Farmer n'a de choix qu'entre l'aliénation, c'est-à-dire le refus de vivre, et la vie, c'est-à-dire l'acceptation, certes difficile et souvent génératrice d'amertume, de l'immédiat, de l'ici et du maintenant. Pour autant, les héros de Farmer ne sont pas des résignés mais bien le contraire puisqu'ils choisissent de vivre le mieux possible.

Ainsi la philosophie de Farmer se dégage-t-elle nettement. L'homme n'a pas de transcendance sinon celle qu'il se donne en se laissant abuser ou en s'abusant lui-même. L'univers est indifférent à son bonheur ou à son malheur. L'homme est dans une large mesure le jouet de forces qui le dépassent, voire d'êtres physiques plus puissants que lui. Dans la limite étroite et peut-être inexistante de sa liberté, il peut être simplement et seulement lui-même.

Cette conception peut paraître pessimiste. Je la crois plutôt tragique. Car n'impliquant aucune rédemption, elle ne connaît ni condamnation ni chute. L'homme se heurte à la cage de sa vie mais en même temps il l'habite. C'est aujourd'hui qu'il lui faut vivre, malgré ou contre les dieux. Il est remarquable, soit dit en passant, que l'itinéraire de Farmer l'ait conduit à l'opposé diamétral de la thèse de Jung selon laquelle une découverte de soi — lisez une analyse jungienne — débouche normalement sur une expérience religieuse, celle de la totalité ; pour Farmer et pour l'homme tel qu'il le voit : être limité, le concept de la totalité est rigoureusement vide de sens.

Il en résulte que les dieux tels qu'ils apparaissent dans l'œuvre de Farmer, lorsqu'ils ne sont pas des phantasmes, lorsqu'ils ont — dans ce rêve qu'est une œuvre — une existence objective, sont malgré leur puissance et leur science immensément plus grandes que celles de l'homme, soumis à des vicissitudes comparables. Immortels, ils n'en demeurent pas moins limités. Ils poursuivent des fins vastes, mais définies et par conséquent dérisoires au regard des ambitions métaphysiques. Lorsque ces fins interfèrent avec les vies des hommes, il est normal que ceux-ci se dressent contre les dieux, à moins de déraison. C'est ce que font Burton dans **Le jour du grand cri**, Cull dans **L'univers à l'envers**. Le fait que cette révolte soit dérisoire eu égard à la disparité des forces en présence ne lui

(1) Galaxie 49.

ôte rien de sa pugnacité. Et c'est pourquoi Farmer construit de passionnants romans d'aventures sur des thèmes qui ont pu paraître arides dans cet exposé. Car sa démarche est toujours celle du lutteur.

Au contraire de van Vogt, pour qui le but du héros est la recherche de son identité, Farmer donne comme tâche à ses personnages la conquête et la construction d'une vie, quel que soit l'environnement. Conquête et construction jamais achevées, il va sans dire, et qui constituent la trame même du destin. Le héros van vogtien cherche à surmonter l'amnésie de la naissance ou du traumatisme initial ; il vise à découvrir son nom et celui de l'univers, et sa quête cesse, dans **Le monde du non-A** comme dans **Le sorcier de Linn,** lorsqu'il les a trouvés. D'où la fascination qu'exercent sur lui les vertiges métaphysiques, sinon les religions. Aux yeux de Farmer — sinon du psychologue — il apparaît bel et bien comme un névrosé : il est toujours porteur d'une certitude, d'une méthode infaillible, et le fait que cette certitude ait généralement trait à la santé mentale n'en est que plus significatif.

Le héros farmerien est au contraire, par définition, antimétaphysique. Il sait qu'il secrète les métaphysiques ou encore qu'elles lui sont imposées et tout son effort tend à l'en débarrasser. Il est pétri de doutes. Il est donc un être de chair et de sang qui ébranle, s'il le peut, les fondements du monde matériel pour s'y tailler une place et qui, pour le moins, s'efforce à tout prix de survivre. Les pages que Farmer consacre à la dérive de Cull et de ses compagnons dans un univers sans pesanteur, c'est-à-dire sans haut ni bas, sans ciel et sans enfer, sont à la fois hallucinantes par leur précision cinématographique et riches de sens.

Ainsi l'homme est-il dans l'univers de Farmer en combat perpétuel contre l'aliénation, qu'elle émane de lui-même ou qu'elle lui soit subtilement imposée de l'extérieur. Dans sa lutte il ne respecte rien, ni dieu ni démon, sauf l'idée que son expérience de la vie et les puissances profondes de son sang lui ont enseignée de son humanité.

(La fin de cet article paraîtra dans notre prochain numéro.)

Revue des livres

LA FIN DE L'ETERNITE par Isaac Asimov

Ce roman, dont l'édition originale est parue en 1955, n'est pas un de ces livres par lesquels l'amateur de science-fiction peut espérer convertir le profane. Le thème du voyage temporel, suffisamment déconcertant par lui-même si l'on n'y est pas habitué, se trouve en effet soumis dans ces pages à une variation insolite. En général, les aventures d'un personnage voyageant dans le temps naissent de ce qu'on peut appeler ses « haltes » à diverses dates de l'Histoire, passée ou future, et des paradoxes engendrés par de telles haltes. Ici, l'action naît du fait même que le voyage temporel est possible, et elle se déroule surtout en marge de notre Histoire, littéralement hors du temps, parmi les membres d'une caste particulière, celle des Eternels.

En marge du temps dans lequel s'écoulent nos existences, Asimov imagine une sorte d'ascenseur, un ensemble d'installations s'étendant du XXVII[e] siècle jusqu'à un avenir presque infini. Grâce à ces installations, les Eternels peuvent voyager à travers le temps. Pour s'en tenir à l'image de l'ascenseur, chaque étage représente un siècle, et les Eternels ont placé des représentants à chacun de ceux-ci : ces représentants ne se déplacent pas à travers le temps, mais ils sont là pour accueillir les Eternels venus d'autres époques, et pour les aider à accomplir leur tâche.

Cette tâche consiste à rectifier l'Histoire.

A certains moments cruciaux, l'Histoire paraît prendre une orientation mettant en danger l'existence de l'humanité et du système des Eternels : ceux-ci se rendent alors au moment en question, et modifient un événement, un facteur, une circonstance, qui empêchera l'Histoire de prendre l'orientation redoutée.

On voit donc qu'Asimov s'est attaqué à un problème que la plupart de ses confrères ont généralement éludé, ou passé sous silence. Imaginons un voyageur temporel qui part de cette année 1968, qui arrive à Londres en décembre 1939, et qui assassine alors le Premier Lord de l'Amirauté, Winston Churchill : comment ce changement de l'Histoire va-t-il nous affecter, nous tous qui n'avons pas bougé de « notre » année 1968 ? La réponse qu'Asimov apporte à cette question est la suivante : nous serons brusquement plongés dans une nouvelle phase de l'Histoire (où Adolf Hitler sera sorti triomphant de la Seconde Guerre mondiale, par exemple) mais nous n'aurons aucune conscience de ce brusque changement ; des souvenirs adaptés à cette nouvelle phase de l'Histoire remplacent les souvenirs antérieurs à chacune de ces réorientations de l'Histoire...

La solution d'Asimov est peut-être simpliste. Elle a du moins le mérite d'affronter une difficulté sur laquelle les écrivains de science-fiction passent généralement comme chats sur braises. Et elle convient à la structure de son roman, dans lequel l'action est présentée selon le point de vue des Eternels, et non pas selon l'optique des « temporels » que nous sommes.

Voici donc Andrew Harlan, qui est un des Eternels, et qui occupe les fonctions de technicien. Son travail consiste

à déterminer les causes qui permettront d'imposer, avec le minimum de changement, la nouvelle orientation de l'Histoire à l'un ou l'autre des moments cruciaux évoqués précédemment. Sa présentation et la description de ses responsabilités permettent à Asimov de fixer avec précision, mais sans lourdeur, le complexe décor extra-temporel dans lequel il place l'existence de ses Eternels. C'est cette complexité qui rebutera peut-être le profane, alors qu'elle séduira l'amateur par son originalité et sa cohérence.

Le mobile de Harlan, en revanche, n'est pas particulièrement original : le technicien est amoureux. Au cours d'une de ses missions, il a rencontré une jeune femme dont il s'est épris. Celle-ci n'est pas une Eternelle, ce qui pose toute sorte de problèmes d'éthique. Harlan ne s'embarrasse pas de ces derniers : il enlève celle qu'il aime, et il va la cacher. Où donc ? Dans le lointain futur, là où ses confrères n'ont pas de motifs de la rechercher. Puis, il va s'efforcer de rectifier l'Histoire, de modifier l'Eternité elle-même, afin de cacher son méfait. Si c'était là tout le sujet du roman, le lecteur aurait essentiellement une sorte de time-opera, dans lequel le décor temporel aurait pris la place de l'élément spatial. Mais Asimov n'est pas homme à se contenter d'un simple récit de poursuite, même si celui-ci se déroule à travers les siècles plutôt qu'à travers les parsecs.

C'est pourquoi Harlan s'aperçoit petit à petit qu'il pourrait n'être qu'un pion dans une partie dont l'enjeu est beaucoup plus important que l'amour d'une Temporelle. A partir de là, Asimov se livre à un de ses divertissements préférés : le conflit entre personnages intelligents dont chacun s'efforce de reconstituer le raisonnement de son adversaire, afin de pouvoir manœuvrer ledit adversaire sans en avoir l'air. Entre Harlan et ses supérieurs de l'Eternité, c'est une course à la motivation qui s'engage, chacun essayant de prendre un raisonnement d'avance sur l'autre. Et le récit débouche sur une conclusion ingénieuse, parce qu'elle n'était pas suggérée par le roman et parce qu'elle ne contredit aucune des révélations apparues au cours de l'action. En même temps, cette conclusion est profondément optimiste, car elle traduit la confiance qu'Asimov conserve en la nature humaine et en l'avenir de notre civilisation.

En face de ces qualités, le livre présente quelques défauts. Le principal de ceux-ci est la relative complication du mécanisme temporel dont dépend le récit proprement dit. Cela est susceptible de décourager un profane, mais cela peut aussi ravir le lecteur qui connaît déjà Asimov et l'ingénieuse exploitation qu'il fait de ses édifices logiques. Une autre faiblesse tient au peu de relief des personnages, ce qui s'explique par le fait que le meneur de jeu est ici le Temps, même si les Eternels s'efforcent de le contrôler. Mais cette *Fin de l'éternité* est tout de même un bon livre, digne de la réputation de son auteur. C'est aussi un volume qui, entre deux romans de qualité (*La Terre est une idée* et *Un coup de cymbales*) vient redorer quelque peu la renommée de *Présence du Futur,* laquelle en avait terriblement besoin.

La traduction d'un tel récit n'était pas un travail aisé : Michel Ligny et Claude Carme ont accompli celui-ci très honorablement.

Demètre IOAKIMIDIS

La fin de l'éternité (The end of eternity), par Isaac Asimov : Denoël, « Présence du Futur », 6,15 F.

LA PRINCESSE ANGINE par Roland Topor

Roland Topor est un homme heureux, ou, s'il ne l'est pas, c'est bien de sa faute. Il dessine comme peu, mais non content de caresser une muse, il s'est empressé d'en séduire une autre. Son talent littéraire s'affirme de livre en livre, et sa *Princesse Angine* est meilleure encore que ses *Four roses for Lucienne* (1).

(1) Critique dans **Fiction** n° 168.

Sa fécondité est redoutable. La doit-il au Grand Dieu Pan sous le patronage duquel il s'est placé ? Ou bien à sa vitalité prodigieuse qui éclate dans son rire terrifiant ? On dit qu'il est capable de faire vibrer les colonnes de la Coupole en s'esclaffant. Entre-temps, s'il a l'air timide, c'est qu'il médite un coup. Car il est rarement en repos. On l'a vu traverser des salles de cinéma, mais c'était sur l'écran.

Sa conception particulière du conte de fées apparaissait dans *Une fée pas comme les autres (Four roses for Lucienne).* C'est au livre d'enfant qu'il emprunte le prétexte d'écrire dans sa *Princesse Angine.* Prétexte, car si l'on peut toujours rêver à une société où cet ouvrage serait considéré comme un livre de lecture à l'usage des classes élémentaires, il vaut mieux ne pas attendre de la voir pour le lire.

La princesse Angine est comme une petite-fille de l'Alice de Carroll, à supposer que celle-ci soit devenue grand-mère. Comme son hypothétique aïeule, elle se déplace au sein d'un espace imaginaire où beaucoup de choses intéressantes peuvent arriver, qui ne se produisent que si exceptionnellement dans le monde ordinaire que personne ne les a jamais décrites, par exemple des collisions de mots. Il y a au reste plus d'un point commun entre Carroll et Topor. Carroll écrivait et dessinait. Topor dessine et écrit. Carroll aimait beaucoup les petites filles. Topor aussi, quoique dans l'ensemble il les préfère plus mûres. Les petites filles appréciaient beaucoup Lewis Carroll. Topor... Le révérend Dodgson raffolait des énigmes, des jeux de mots à la fois logiques et absurdes. Maître Topor, de même, cultive le goût des rébus et se montre capable, dans sa conversation comme dans sa prose, de soutenir de longues démonstrations irréfutables et « nonsensiques ». C'est qu'il y a chez Carroll et chez Topor une préoccupation commune, qui ne leur est pas rigoureusement personnelle, mais qu'ils ont poussée plus loin, avec plus de rigueur et avec plus de verve, sinon d'endurance, que la plupart de leurs confrères.

Cette préoccupation apparaît aussi bien chez le Topor dessinateur que chez le Topor écrivain. Elle découle de cette découverte banale que la plume, qu'elle dessine ou qu'elle écrive, n'est pas faite pour représenter mais pour inventer, qu'elle crée un espace et qu'elle le meuble d'objets ou de mots qui se renvoient les uns aux autres et à leur propre tracé. D'où la fascination de Topor pour le rébus, ce mot (ou cette phrase), et pour le mot, ce rébus. Le rébus signifie quelque chose de précis et en même temps, par la grâce de l'artiste qui le dessine et par son incongruité quelquefois monumentale, il exprime quelque chose de plus. Il se donne en tant qu'image, aliment du rêve, suscitant ses propres prolongements dans un univers qui se dévoile à mesure et qui n'existe que par lui, qu'autour de lui. Le mot, de la même manière, vise à remplacer l'image et en même temps il la rate, il glisse, dévie de son but surtout si on le lance sur un parquet bien ciré en prenant soin de disposer quelques meubles — d'autres mots — qui infléchissent sa trajectoire et qui le redéfinissent par rapport à eux, s'en trouvant eux-mêmes altérés, et ainsi de suite, à l'infini, comme dans un jeu de miroirs, jusqu'à ce que tout le langage s'en trouve ébranlé et qu'on le découvre chargé d'inquiétude, d'incertitudes et de saugrenu, alors qu'il ne paraissait fait, ses éléments pris un à un, que de termes inoffensifs, évidents, presque plats.

Il est significatif que dans l'avertissement qui précède son redoutable ouvrage, Topor précise que les dessins qui l'illustrent sont inspirés des rébus du XIXe siècle (auxquels il a consacré une anthologie). De fait, ces dessins que l'on peut qualifier hâtivement de fantastiques ou d'oniriques, mais qui procèdent à mon sens d'une autre recherche, *ressemblent* à des rébus. Mais ils se contentent de cette ressemblance. Ils ne renvoient pas — du moins, je le crois — à un sens précis. Ils ne sont pas déchiffrables au sens où le sont les rébus. Mais ils jettent dans le même étonnement qu'un rébus déchiffrable non déchiffré et ils invitent au fond à la recherche de leur sens, recherche qui n'est pas susceptible de s'épuiser, comme dans le rébus ordinaire, et qui par conséquent les referme sur eux-mêmes.

Ce n'est pas la satisfaction propre au vainqueur de rébus que propose Topor à son spectateur, c'est-à-dire à sa victime, mais la lancinante curiosité de la découverte du rébus, infiniment plus intéressante puisque l'énigme du rébus véri-

table ne recouvre rien de plus qu'une phrase insignifiante. Et recélerait-elle la plus profonde de toutes les sentences que celle-ci, écrasant le rébus, le réduirait aussi bien à sa nullité de signe. C'est quand le signe est une énigme, qu'il soit mot ou dessin, quand il ne s'est pas encore évanoui dans sa transparence, qu'il fascine. Quand le sphinx cesse d'être énigme, il meurt. Topor est un sphinx éternel. De même, chez Carroll, la chasse à un animal est d'autant plus passionnante, qu'il s'agisse d'un snark ou d'un jabberwock, que l'animal est inaccessible ou même invisible. La solution du snark — la connaissance de sa nature — comme la curée du rébus, ne peut intéresser que des esprits vulgaires qui ne s'inquiètent que de vaincre dans l'instant, oubliant que la conquête sera aussitôt à refaire. La permanence du mystère pérennise la frustration ; mais en même temps elle la limite. En cela, elle est un remède à l'angoisse. Il vaut mieux, pourraient dire Carroll et Topor, tenir une bonne énigme que trouver une solution décevante. Ou désespérante.

Il n'est pas moins significatif que Topor retourne la relation mot-image propre au rébus et qu'il se serve à maintes reprises, dans son livre, de mots comme d'images en utilisant et, le cas échéant, en sollicitant leurs propriétés graphiques. Jonathan demande à la princesse Angine :

« Que voulez-vous que j'écrive ?

— Elastique.

Les doigts de Jonathan palpitèrent sur les touches.

Voilà. Elastique.

— Vous n'êtes pas un bon écrivain. Passez-moi la machine.

Elle tapa à son tour.

ELASSSSSSSSSSSSSSSSSTIQUE

— Voilà. C'est ainsi qu'il faut l'écrire. Ou comme cela si on le détent :

ELTIQUE. »

Et, quelques lignes plus loin, Angine invente le point de négation qui aurait ravi le logicien Carroll. Avec ce point de négation, « *il ne sera plus nécessaire de mettre « non » ou « pas » dans les phrases négatives* ». Cette petite invention pratique soulève tout un problème linguistique, celui de la fonction et de la nature des signes de la ponctuation. Faut-il les considérer comme des mots, ou comme des propositions, ou comme quelque chose d'entièrement différent ? Pourquoi ces bizarres petits dessins auxquels nous sommes tellement habitués que nous n'y faisons même plus attention, qui sont des symboles mais non des lettres puisqu'ils ne peuvent se combiner pour former des mots, et qui gênent apparemment à tel point certains écrivains contemporains que ceux-ci les rejettent ? Il n'y a pas décidément chez Topor, non plus que chez Carroll, de jeu innocent.

On dira peut-être que je sollicite le texte de Topor, que je lui prête des mystères là où il n'y a que des inventions. Mais il dévoile lui-même l'une des dimensions de son univers en faisant disserter Angine, assurément bien savante, sur la Philosophie Désopilante : « *Le texte capital de la Philosophie Désopilante,* » dit-elle, « *a été écrit par un jeune boucher qui n'y entendait rien. Je le connais par cœur.* » Et elle cite quelques lignes d'un texte parfaitement dépourvu de sens. Jonathan s'étonne : « *Je ne comprends pas très bien.* » Angine : « *Le contraire m'aurait étonnée. Lorsque ce morceau sera déchiffré, il n'y aura plus de Philosophie Désopilante.* » Et elle passe à autre chose. Comme fait l'artiste. Comme fait Topor én portrait de jeune boucher, se moquant de ceux qui prétendent le déchiffrer (ainsi l'auteur de ces lignes), et en même temps les redoutant, les fuyant, cherchant à les perdre en les attirant dans le labyrinthe sans cesse recommencé de ses inventions et les conduisant finalement dans d'étranges havres, comme cette plage où Jonathan et Angine se baignent et que la princesse « dessine » à la machine à écrire, uniquement avec des mots, l'espace représentant le ciel étant entièrement rempli par le mot *ciel ciel ciel,* et celui de la mer par le mot *mer,* et ainsi de suite, jusqu'au sable où s'intercalent les noms d'Angine et de Jonathan et de leur Eléphant qui est en réalité (s'il en existe une) un camion. L'assemblage des mots forme un paysage comme ailleurs la confrontation saugrenue des images représente une phrase. Ainsi le rébus est-il tout à fait inversé en même temps qu'il atteint à la limpidité.

Mais il y a bien d'autres façons de découvrir le roman de Topor que ces voies des labyrinthes. Comme un beau rébus se regarde, il peut se lire sans qu'on

soit même tenté de le déchiffrer. Et c'est alors un très brillant roman d'aventures pseudo-enfantin où Jonathan, recueilli par hasard à bord de l'Eléphant-Camion conduit par le Chancelier, participe à la quête d'Angine. Car Angine a perdu le royaume de ses parents. Dire qu'ils rencontreront bien des difficultés serait au-dessous de la vérité. Dire qu'ils arriveront quelque part serait peut-être scrupuleusement inexact. Mais ils rencontreront des tas de gens, comme les trois abominables frères Barbe ou comme le Docteur Angoiss que je crois bien pour ma part avoir croisé deux ou trois fois dans les couloirs de *Fiction* avec ses lunettes cerclées et sa petite mallette noire. Ils jongleront avec les mots, inventeront des jeux idiots et passionnants comme le Gadin, fabriqueront un mot croisé tordu, autre jalon sur cette route qui serpente entre les mots et les images. Ils se trouveront peut-être surtout l'un l'autre, malgré la naïveté timide de Jonathan, malgré la méchanceté espiègle de la princesse Angine. Ils fuiront ensemble lorsque le Docteur Pakuff voudra leur imposer la loi de la réalité qui défait les énigmes dont sont tissées les passions. Et ils se perdront finalement dans l'accident de l'Eléphant-Camion. On n'échappe pas à la réalité. Selon les lois de la tragédie, Jonathan restera seul. Il n'y a pas d'amour heureux. Et peut-être, après tout, *La princesse Angine* est-il aussi un roman d'amour !

Gérard KLEIN

La princesse Angine, par Roland Topor : Buchet-Chastel, 19,50 F.

HARRY DICKSON (4 et 5) par Jean Ray

Il n'est plus nécessaire de présenter Harry Dickson aux lecteurs de cette revue. Ceux qui ont lu les précédents volumes que la Bibliothèque Marabout lui a consacrés s'empareront de ceux-ci et se dirigeront avec eux vers le fauteuil le plus proche. Ils retrouveront en ces pages les mêmes ouvertures du policier sur le merveilleux, le même emploi magistral et naturel de la « séduction de l'étrange ».

Comme dans les livres précédents, Harry Dickson, « le Sherlock Holmes américain », traque ici des malfaiteurs qui sont, dans la plupart des cas, moins communs qu'ils n'en ont l'air. Le premier récit de chacun de ces volumes, *Le lit du diable* et *La terrible nuit du zoo,* offre de très beaux exemples de la manière dont Jean Ray cédait à l'appel de ses fantômes favoris. Une maison abandonnée dans un cas, un jardin zoologique dans l'autre, sont les premières étapes de recherches qui mèneront Harry Dickson jusqu'à des menaces surgies de temps et de lieux très éloignés — Babylone et la Sibérie. Et ces menaces dominent le surnaturel. Il y a un cas d'hypnotisme, et une balle de revolver qui ne tue pas, dont la présence ne se tolérerait pas dans des récits policiers ordinaires. Jean Ray pratique, autour de Harry Dickson, le merveilleux expliqué — mais cette explication suggère fréquemment un merveilleux au second degré.

A quoi bon détailler ? Le lecteur qui n'est pas envoûté par le chapitre initial des *Effroyables,* dans le volume 5, n'a qu'à passer son chemin. Les autres auront retrouvé avec délices cet univers de Harry Dickson, qui est, même parmi les créations de Jean Ray, un univers magnifiquement insolite.

Demètre IOAKIMIDIS

Harry Dickson, par Jean Ray (vol. 4 et 5) : Marabout, n^os^ G 275 et G 283, 4,65 F le volume.

Revue des films

MATCHLESS

Ah ! quand reviendra le temps des péplums ? Je ne sais si vous en gardez un souvenir aussi ému que moi ; d'ailleurs il se peut que je me sois monté le cou et que le mouvement n'ait jamais eu l'importance que je continue à lui attribuer en dépit de son pitoyable effondrement ; cela dit et toutes choses égales d'ailleurs, on s'est tout de même payé une énorme tranche de rigolade pendant quelques années et aujourd'hui ça nous manque bien.

Une des raisons de l'échec du péplum, c'est que les Italiens et plus spécialement les intellectuels italiens ne l'ont jamais pris au sérieux ; ils ont oublié que leur pays avait jadis vu naître l'Arioste et le Tasse, et s'en tiennent désormais à une opposition bêtasse entre une haute culture vouée aux sujets sérieux et une culture populaire qui a droit à la fantaisie, mais au prix du dédain des gens comme il faut. Ne nous hâtons pas de leur jeter la pierre : la plupart des Français sont comme eux. Pourtant je crois que cette esthétique à la gomme est plus fortement implantée dans l'intellingentsia italienne : d'abord parce que dans un pays où on leur donne du *dottore* et du *professore* à tour de bras, il est fatal que les intellectuels soient tentés de jouer la carte du sérieux pour asseoir leur prestige ; ensuite parce que la doctrine néo-réaliste a mis toute l'Italie au garde-à-vous depuis 1945 et qu'on ne saurait s'y attaquer sans faire figure de mal-pensant, de vicieux, de paysan et d'anarchiste. A maintes reprises, au cours de ce dernier quart de siècle, nous avons cru l'orthodoxie ébranlée et nous avons attendu le grand vent libérateur ; mais à chaque fois tout a redémarré sur les vieilles bases, comme si les jeunes générations italiennes n'avaient d'autre souci que de pousser les anciens pour faire les mêmes grimaces.

Le malentendu était si profond qu'il allait jusqu'à engendrer des quiproquos croquignolets. Rendant compte des *Titans,* cet admirable péplum, je me félicitais d'y voir Jacqueline Sassard enfin arrachée aux griffes de l'abominable Lattuada. La riposte ne se fit pas attendre. Un de nos lecteurs italiens nous fit savoir que les critiques de son pays considéraient Lattuada comme un grand homme ; en revanche, ils ne se dérangeaient pas pour aller voir les péplums. Bref, l'unanimité des critiques italiens était une preuve du génie de Lattuada ; ainsi les catéchismes considèrent l'universalité de la croyance en Dieu comme une preuve de l'existence d'icelui. A quoi bon ajouter que nul n'est en droit de dire du mal des films qu'il n'a pas vus, et que le critique qui ne voit que les films ressemblant à ceux qu'il a déjà vus est voué à la stérilité ? Cette lettre tellement italienne me fit sentir toute la hauteur du Mont Blanc.

Mais le plus curieux de l'histoire est que cette incompatibilité réelle de tempérament se manifestait à propos d'un jugement interprété à contresens. Je n'ai jamais pensé ni même dit que Lattuada est un mauvais cinéaste. Je l'ai qualifié d'abominable, ce qui peut être considéré comme un éloge quand on est entre amateurs de fantastique. Et surtout, je lui ai appliqué ce qualificatif en pensant à son comportement envers Jacqueline Sassard (comme d'ailleurs envers ses autres héroïnes). Lattuada n'a rien d'un petit saint, bien qu'il ait signé d'immortels navets néo-réalistes au début de sa carrière, entre 1945 et 1950 ; si quelqu'un fait l'amour avec sa caméra, c'est bien lui.

Et si je me suis félicité de voir Jacqueline Sassard arrachée à ses griffes, c'est qu'une actrice et plus généralement une femme n'est pas nécessairement vouée au rôle d'objet, et que le cinéma ne consiste pas uniquement à surprendre ses abandons et à fixer son intimité sur la pellicule. Dans *Les Titans,* Jacqueline Sassard était un être humain et n'en devenait que plus intéressante. Cela dit, je ne voudrais pas que le lecteur aille se méprendre et imagine que je fais à Lattuada un procès d'intentions. Je suis moi-même un voyeur fervent et comprends trop bien sa tragédie pour être tenté d'en rire.

Tout ça pour dire que depuis six ans je suis embusqué sur ma montagne et que j'attends avec impatience, tromblon en main, le film de science-fiction de Lattuada. Or le voici : c'est *Matchless.* Ce film emprunte bon nombre de ses ingrédients à la recette James Bond, et ce n'est pas moi qui reprocherai à Lattuada d'avoir sacrifié à une mode pour continuer son œuvre ou plus simplement pour travailler (il est vrai qu'à tout prendre j'aime encore mieux James Bond que l'orthodoxie néo-réaliste ; notre correspondant italien, lui, jugera peut-être que *Matchless* est une entreprise déplorable). D'ailleurs Lattuada fait du James Bond avec talent et réussit là où d'illustres prédécesseurs s'étaient cassé la figure (vous souvient-il de la pitoyable exhibition de Losey dans *Modesty Blaise ?)* : son reportage photographique sur New York est superbe et digne en tout point d'un grand voyeur, capable d'apprécier les belles architectures sous quelque forme qu'elles se présentent ; la panoplie du petit amateur de science-fiction est distribuée à profusion, et certains gags même ne manquent pas de classe, comme celui de la skieuse nautique qui se transforme tour à tour en parachutiste et en rat d'hôtel costumé d'argent, ou celui des deux voitures qui se poursuivent et qui profitent d'un pont pour sauter sur un train. Plutôt que la ligne James Bond, Lattuada retrouve ici l'inspiration des pionniers du burlesque.

L'innovation essentielle est qu'il cherche à tirer du film d'espionnage non plus une farce effrénée comme l'avait tenté Losey, mais une authentique comédie : les personnages ne sont pas de simples silhouettes décoratives mais des types ; ils se révèlent dans leurs échecs, comme tous les personnages de comédie ; l'auteur n'est rien moins que tendre avec eux, et n'hésite pas à plaisanter de choses fort sinistres comme la torture. La photo en couleurs, le luxe aseptisé des décors et des costumes nous mettent même dans l'ambiance d'une certaine forme de comédie américaine récente ; il est vrai que le style de jeu des acteurs n'est pas du tout le même et appartient en propre à Lattuada. L'idéologie du film surtout est signée : le côté *Vingt-cinquième heure* de l'ouverture, l'idée que l'homme moderne est un robot (exprimée avec... des robots dans un château anglais), la fin construite sur le thème « le monde est fou et les ordinateurs ne savent pas ce qu'ils font » témoignent d'une grande élévation de pensée et n'eussent pas déparé le discours d'Albert Camus recevant le prix Nobel. Je suis persuadé que notre lecteur italien (celui-là, il va me faire passer un mauvais quart d'heure s'il me rencontre) verrait là l'expression d'un point de vue important sur le monde ; j'irai même jusqu'à dire que Lattuada en personne s'imagine sans doute faire œuvre de moraliste. Gardons-nous d'en débattre, de peur d'être saisi à notre tour par la même idée fixe ; et contentons-nous d'avouer notre ennui.

Ce qui sauve le film, c'est que Lattuada a une action à conduire et joue le jeu honnêtement, réduisant les épanchements philosophiques à la portion congrue ; et surtout qu'il lui arrive souvent d'oublier son humanisme et de se laisser submerger par ce qu'il y a de moins humain en lui : sa folie. *Matchless* regorge de jolies filles ; elles sont dans l'ensemble mieux photographiées, plus tendrement regardées qu'ailleurs. La beauté de leurs poumons ne reste pas ignorée du spectateur ; souvent même leur tête reste en dehors de l'image pour nous permettre de mieux nous concentrer sur l'essentiel. Tout cela manque parfois de grâce mais non de solidité ; Lattuada s'y affirme matérialiste, voire viandiste. Il lui arrive même de transcender ses obsessions et de se regarder faire : de là les photos, les films, les télévisions à l'intérieur du film. Ses espions ne sont pas moins obnubilés que lui : les photos qu'ils

prennent manquent toujours l'objectif par excès de poésie et d'hormones. Ce sont de fort belles photos, et leur comique est profondément personnel. On se prend à penser que Lattuada est bien près d'avoir trouvé ici le sujet de sa carrière : n'était-il pas né pour faire un film d'espionnage et exprimer l'idée que « la moitié du monde épie l'autre moitié » ? N'est-il pas lui-même un peu, derrière sa caméra, cet homme invisible dont il fait le héros de son film, et qui s'occupe à regarder les autres ? Ou à regarder les autres regarder les autres ? A la fin du film, on nous montre les Russes surprenant le secret des Américains grâce à un écran de télévision ; mais un travelling arrière révèle que les Russes sont eux-mêmes sur un écran de télévision regardé par des Chinois. Ici le vertige vous prend, et les mobiles des protagonistes cessent de compter : ils sont de toute façon absurdes. Ce qui compte, c'est le regard.

Jacques GOIMARD

LE JARDIN DES SUPPLICES

Le jardin des supplices (Torture garden) pose à l'amateur un certain nombre de questions. Comment et pourquoi ce film a-t-il été conçu ? En effet les quatre histoires qui le composent, vaguement reliées entre elles par un personnage qui, à la fin, fait exécuter au film un double retournement, évoquent les coproductions télévision-cinéma. On passe le film entier et ensuite on le découpe en plusieurs épisodes pour le petit écran. Il est possible aussi que les producteurs ou le scénariste Robert Bloch (à qui l'on doit *Psychose* mais aussi quelques William Castle de moins bonne venue) aient voulu refaire *Au cœur de la nuit*. Il paraît également qu'une autre œuvre de Freddie Francis adopte la même structure dramatique : *House of horrors of Dr Terror*. Autre question encore plus insoluble : pourquoi les chefs opérateurs, dès qu'ils passent à la réalisation, signent-ils des films hideusement bariolés, où la composition, l'éclairage de chaque image laisse à désirer ? Déjà Maté qui illumina quelques films de Dreyer, Tezzlaff dont on n'est pas prêt d'oublier la photo percutante de *Notorious*, s'étaient empressés d'abandonner toute recherche plastique dès qu'ils étaient devenus réalisateurs. Freddie Francis, ancien collaborateur de Losey (*Les damnés*), est un metteur en scène médiocre dont tous les films sont désagréables à regarder. Il est dommage qu'il persévère avec une telle application dans le fantastique, car il gâche parfois d'excellents sujets.

Néanmoins, *Torture garden* est un film qui mérite le déplacement et non seulement pour les questions évoquées plus haut. Durant la projection on s'en pose sans cesse de nouvelles... Sommes-nous devant une œuvre sérieuse ou une parodie ? Pourquoi avoir choisi Burgess Meredith et Jack Palance pour des rôles aussi courts ? Aucun acteur ne semble d'ailleurs savoir sur quel pied danser et tout le monde joue dans un registre différent. Le choix même physique des interprètes relève tantôt de l'optique la plus conventionnelle, à tel point que cela devient étrange, tantôt de l'idée farfelue et séduisante, comme de distribuer Palance dans un rôle d'intellectuel amateur de Poe.

Nous sommes dans une foire. Une baraque s'intitule pompeusement le Jardin des Supplices. Son propriétaire, le « professeur » Diabolo (Burgess Meredith), invite quelques spectateurs à entrer. Il les fait assister à un spectacle très classique, puis leur promet une séance spéciale où ils auront à affronter des horreurs inimaginables. Plusieurs personnes acceptent son invitation : un jeune homme, deux jeunes filles, un homme corpulent et plutôt vulgaire et enfin Jack Palance. Diabolo déclare qu'il peut dévoiler le passé de chacune des personnes en mettant en lumière

son aspect maléfique. On assistera donc à quatre épisodes successifs, le jeune homme, les deux filles et Jack Palance, le tout entrecoupé de retours à la réalité et de commentaires sarcastiques de Diabolo.

Les quatre histoires ont plusieurs points en commun : elles tournent toutes autour d'un ou de plusieurs décors assez stylisés, partent de bases très réalistes et sont basées sur le thème de la vengeance.

La première est nulle : le jeune homme tue son oncle pour lui voler l'argent qu'il a caché. Il est poursuivi par un chat noir qui l'oblige à tuer et à lui donner la tête de ses victimes. A la fin le jeune homme est dévoré par le chat, en prison. On est loin malheureusement, très loin, d'Edgar Poe. Tous les rebondissements sont prévisibles et, au lieu de jouer sur les nuances, Freddie Francis croit augmenter le suspense en accumulant les effets plastiques : faux cadrages à la Welles, maquillages outranciers, plans lourdement insistants sur le chat. Cette surenchère maladroite tue tout sentiment d'horreur et ne nous dépayse pas une seconde.

Le deuxième sketch a le mérite de n'avoir ni queue ni tête. Une starlette découvre avec stupeur que la grande vedette qu'elle idolâtre et le producteur du film dans lequel elle joue sont des êtres en acier (sic). Un mystérieux professeur les a sauvés de la mort et, tel un Barnard machiavélique, leur a donné une enveloppe de chair afin de faire croire qu'ils sont normaux. Malgré le style empesé et lourdingue de la réalisation, on se demande si les intentions de Robert Bloch n'étaient pas tout aussi calculées que celles de ses personnages. Le producteur et l'acteur en acier est une idée dont la symbolique ne manque pas de saveur (on connaît maintenant le secret de Maurice Chevalier), d'autant que les deux lascars n'éprouvent aucune émotion. Dramatiquement, l'histoire n'a aucune logique, puisque à la fin il suffit d'un coup d'ongle pour arracher toute une plaque de peau, ce qui prouve que les méthodes du professeur laissent à désirer. Ce je m'en foutisme pourrait renforcer l'hypothèse du canular, de l'histoire faussement sérieuse. Cela dit, on se demande si cet humour ne s'exerce pas à l'insu du scénariste, étant donné la distribution : la « grande vedette » ressemble à une caricature de George Brent ou de Tom Conway et le professeur tient davantage de Sylvestre le Chat que de Frankenstein. Autre possibilité : le film était trop court et il a fallu ajouter à la dernière minute un sketch qui a donc été bâclé. Toujours est-il que nous sommes loin du *Voyeur* et de son admirable séquence dans le studio.

La troisième histoire est plus savoureuse. Un joli décor mal exploité qui aurait pu, en de meilleures mains, évoquer Chirico et une bonne idée le sauvent de l'ennui : il s'agit d'une histoire d'amour entre un pianiste et son piano, Euterpe. Survient une jeune fille. Euterpe pique des crises de jalousie et finira par tuer la jeune fille au son, bien sûr, de la *Marche Funèbre* de Chopin. Une fois de plus les acteurs sont encore plus stylisés que le décor. Le jeune pianiste ressemble davantage à un batteur psychédélique de très bonne famille qui va être présenté, malgré lui, à la Reine, lors d'un dîner à Buckingham Palace. C'est un champion de la consternation pop. La moindre réplique le plonge dans des stances silencieuses où les affres cornéliennes sont renforcées par un sentiment vaguement œdipien et un complexe de frustration amoureuse (Je l'aime, le piano m'aime, ma mère est d'accord, que faire ?), et avec un peu plus de talent ces *Amants* new look auraient pu nous faire vivre quelques moments de Fol amour. Mais Freddie Francis se contente de fignoler quelques plans pittoresques sans ajouter la moindre trouvaille de son cru et il nous laisse sur notre faim.

Enfin arrive le quatrième sketch. Là le script de Robert Bloch est d'une astuce extrême : Jack Palance, amateur passionné de Poe, rencontre Peter Cushing qui possède une collection unique. Palance fou de joie contemple les trésors inimaginables. Leurs relations devenant très intimes, Cushing lui montre une salle dont personne ne connaît l'existence et où se trouve une boîte et des manuscrits. Dans la boîte se trouvent les cendres de Poe : « J'ai réussi à collectionner Edgar Poe lui-même, » dit-il avec fierté (la réplique est grandiose et Hugo ne l'eût point dédaignée). Mais la boîte est vide et

Palance s'aperçoit que les manuscrits qui se trouvent dans la pièce sont des inédits, et des inédits écrits il y a peu de temps. Il découvre alors l'incroyable vérité : Cushing a fait revivre Poe à partir de ses cendres et l'a obligé à écrire la suite de *Arthur Gordon Pym*. Poe est là d'ailleurs, dans une pièce voisine, et il demande à Palance de le délivrer de cette nouvelle souffrance. En acceptant, Palance vend sans le savoir son âme au diable, et Poe d'éclater de rire : « N'est-ce pas une bonne fin pour une histoire d'Edgar Poe ? » tandis que les flammes ravagent la maison. Le thème est admirable et la présence de deux comédiens aussi professionnels que Cushing et Palance donne un rythme plus soutenu à la réalisation. Leurs joutes littéraires sont dignes du combat mémorable qui opposait Peter Lorre et Vincent Price dans *Tales of terror* de Corman, à propos de certains vins. Palance est d'ailleurs sublime de bout en bout. Il s'amuse comme un petit fou, se rue sur les manuscrits d'un air surexcité, tel un lecteur fébrile de *Midi-Minuit Fantastique* que l'on aurait privé de Terence Fisher pendant un an. Regrettons que Bloch n'ait pas poursuivi plus loin le jeu de miroirs en faisant écrire par Poe les sujets des autres sketches.

Nous revenons une fois de plus à la réalité, au Jardin des Supplices. Diabolo s'approche du dernier individu qui, fou de terreur, le poignarde. Tout le monde s'enfuit affolé. On découvre alors qu'il s'agissait d'un coup monté. Pendant que les deux complices se congratulent, Palance apparaît alors : *lui a tout compris*. Diabolo n'est autre que Satan qui, grâce à ce jeu, donne une chance aux hommes au risque de perdre quelques âmes, et Palance veut que son destin se concrétise.

Ce double coup de théâtre extrêmement séduisant (que vient malheureusement gâcher un plan clownesque de Burgess Meredith cornu) « ouvre » heureusement cette suite d'intrigues inégales et fait déboucher le film sur le pur fantastique, beaucoup plus effrayant que tous les effets téléphonés de Mr Francis.

Bertrand TAVERNIER

SUPERMAN LE DIABOLIQUE

Tôt ou tard, le succès de la bande dessinée en Italie devait rejaillir sur le cinéma. Nous eûmes *Superargo contre Diabolicus* de Nick Nostro : un catcheur dont le sang ne coagulait pas, source de sa force prodigieuse, s'attaquait pour réparer ses erreurs passées au docteur Diabolicus. En attendant *Diabolik* de Seth Holt, voici *Argoman Superdiabolicus* (Superman pour le titre français).

Argoman est un mélange fort peu diabolique de Superman et du Saint : comme ce dernier, il est un voleur international (ici, il dérobe la couronne d'Angleterre pour l'ajouter à sa collection qui contient, entre autres, l'original de *La Joconde*) ; comme Superman, il possède une double identité (il est aussi Sir Reginald Hoover, criminologiste) et il est doué de super-pouvoirs : extraordinaire acuité auditive et pouvoir de télékinésie qui lui permet, par concentration de son regard (une lueur verte apparaît alors dans ses yeux), de déplacer les objets et les gens. Il affronte Jennabel, un super-bandit femelle, qui veut devenir la reine du monde. Jennabel s'empare du Muradof A VI, super-diamant qui a le pouvoir de modifier la structure moléculaire de la matière : elle utilise ce diamant pour créer une race d'humanoïdes à partir de mannequins en cire. Bien que pourchassé par la police, Argoman déjouera ses plans et provoquera l'explosion de l'avion de Jennabel grâce à sa super-vision.

Le film est construit en épisodes qui se terminent chacun par un coup de théâtre, victoire ou défaite d'Argoman ou de Jennabel. On sent même un certain effort vers l'humour : un humanoïde de Jennabel se jette par une fenêtre. Par sa super-vision, Argoman le retient

dans le vide et commence de le faire remonter. A ce moment, les policiers font irruption et interpellent Argoman. Celui-ci relâche son effort et l'homme va s'écraser au sol. Plus tard, un faux prêtre utilise un poste récepteur dissimulé dans son bréviaire.

Les quelques trouvailles (l'autobus piégé, le rouge à lèvres phosphorescent qui désigne à Argoman ses victimes dans le noir, le couteau qu'Argoman projette par télékinésie dans la poitrine d'un double de Jennabel) sont si mal filmées qu'on les remarque peu.

Les variations qui auraient pu être piquantes sur la sexualité du super-héros sont à peine esquissées. Ni l'effort des décorateurs ni les quelques effets spéciaux n'émergent de la platitude et de la laideur de l'ensemble. Même les scènes spectaculaires sont sacrifiées à de pénibles pitreries.

Roger Browne, vulgaire bellâtre, remplit mal sa combinaison d'Argoman qui plisse un peu partout. Par contre, Dominique Boschero semble croire à son personnage de Jennabel ; diversement et audacieusement décolletée sous une carapace de nylon irisée, elle seule tranche sur le bâclage général.

Alain GARSAULT

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Secrétaire de rédaction : Michel DEMUTH.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9ᵉ (744 87-49).
Vente et abonnements :
24, rue de Mogador, Paris-9ᵉ (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le nº : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F
C.C.P. 1848-38

NOTRE COUVERTURE

A la belle époque de la science-fiction des années trente, fleurissait sur toutes les couvertures des magazines américains le **bug-eyed monster** (monstre aux yeux pédonculés), archétype invariablement porteur d'une pucelle inanimée qu'il ravissait sauvagement. En hommage à cet heureux temps naïf, Philippe Druillet a réalisé notre dessin de couverture de ce mois.

Ici, on désintègre

LE CONSEIL DES SPECIALISTES

Mauvais .... ●
Médiocre .... *
Moyen/assez bon .... **
Bon .... ***
Excellent .... ****
(Blanc : pas lu ou abstention)

	N° de « Fiction » où l'ouvrage a été critiqué	PHILIPPE CURVAL	MICHEL DEMUTH	ALAIN DORÉMIEUX	JACQUES GOIMARD	DEMÈTRE IOAKIMIDIS	GERARD KLEIN	JACQUES SADOUL	STEPHEN SPRIEL	JACQUES VAN HERP	MARTINE THOMÉ PIERRE VERSINS	MOYENNE
L'aleph .... Jorge Luis Borges	169	***	***	****	****	****	****	****	****	** ½		3,40
L'empire de l'atome .... A.E. van Vogt	172	***	***	** ½	***½	***½	****	***½	***½	***	** ½	3,20
Les habits noirs (tomes 5, 6, et 7) .... Paul Féval	173	**			***½	***	****		***½	***		3,15
Le sorcier de Linn .... A.E. van Vogt	172	** ½	***	** ½	***	***½	****	***½	***	***	** ½	3,05
La nef .... William Golding	170			***	***		***					3
Six problèmes pour Don Isidro Parodi .. Jorge Luis Borges	169			** ½	***½	****	***	***	***½	*		2,90
Nouvelles histoires d'outre-monde ...... Anthologie	172	* ½	***	***	***½	***	****	**			***	2,90
Les océans du ciel .... Kurt Steiner	169	** ½		** ½	***		****			***	** ½	2,90

	Nº de « Fiction » où l'ouvrage a été critiqué	PHILIPPE CURVAL	MICHEL DEMUTH	ALAIN DORÉMIEUX	JACQUES GOIMARD	DEMÈTRE IOAKIMIDIS	GÉRARD KLEIN	JACQUES SADOUL	STEPHEN SPRIEL	JACQUES VAN HERP	MARTINE THOME PIERRE VERSINS	MOYENNE
La princesse Angine .... Roland Topor	174	***	**	***½	**½		***½					2,90
La Terre est une idée .... James Blish	171	**	***	**	***	***	****	***	***½	**	***	2,85
Honorius, pape .... Robert Escarpit	172		**½	**	**½	*	**½		**½		***½	2,35
Les créatures du miroir .... Sheridan Le Fanu	173	*½	**	*½	***		****	*½		**½		2,30
En un pays lointain .... William Goyen	170			***	*	**	***					2,25
Les ingénieurs du cosmos .... Clifford D. Simak	170	***	●	*	**	**	***	*	***½		**½	2
L'île des dauphins .... Arthur C. Clarke	169		*		*	**½		*	***	**	**½	1,85
Le mystérieux Docteur Cornélius .... Gustave Le Rouge	171	***½		*½	●	*½	**	*	**½	**	**	1,80
L'homme artificiel .... L.P. Davies	169			*	●	½	***		**½	**	***½	1,50
Contes macabres .... Claude Seignolle	171	●	●	●	●					***	***	1

RESULTATS DU REFERENDUM SUR LE N° 171

1 — **Qu'avez-vous pensé de ce numéro ?**

Excellent ou très bon : 21 %.
Bon ou intéressant : 17 %.
Assez bon ou moyen : 23 %.
Médiocre ou mauvais : 39 %.

2 — **Classement général des nouvelles.**

1er — **La dame aux albatros** de J.G. Ballard : 26 % des points totalisés.
2e — **La mort et son exécuteur** de Roger Zelazny : 22 %.
3e — **L'Infra-Monde** de Fritz Leiber : 18 %.
4e — **Wilovyi** de Daniel Walther : 15 %.
5e — **Poussière de lune, l'odeur du foin et le matérialisme dialectique** de Thomas M. Disch : 13 %.
6e — **Princesse n° 22** de Ron Goulart : 6 %.

3 — **Rubriques préférées :**

Revue des livres : 38 %.
Courrier des lecteurs : 30 %.
Revue des films : 16 %.

COMMENTAIRES

1 — Sur le numéro

Ce numéro ne concerne en rien la SF. Puisque *Galaxie* existe, consacrez-vous *franchement* au fantastique (Edmée SANCHEZ, Paris). — Aucune nouvelle ne m'a déplu. Mais pas de SF pure... De l'étrange, c'est tout (Jean-Yves LE ROUX, Gentilly). — Dans l'ensemble mauvais, malgré un texte admirable (*La mort et son exécuteur*). Redonnez-nous de la « SF de papa » (Dominique JOUVE, Rennes). — Très bon numéro, fortement imprégné de ce que vous appelez les tendances nouvelles et heureuses de la SF (Pierre GLINEUR, Anzin). — Assez bon. La recherche de nouveaux thèmes de SF est intéressante. Mais tous les textes ne sont pas convaincants (abbé AUJEAN, Chartres). — Le pire depuis une longue série. Ce n'est pas de la fiction ni de la science-fiction. C'est une faussement intelligente élucubration torturée. (M. DECAM, Toulouse). — Il ne s'agit plus de science-fiction mais d'une prétendue littérature moderne marquée par la prétention et une facile recherche de préciosité dans le style (M. MANE, Paris). — Très supérieur à la moyenne. Toutes les nouvelles sont intéressantes et deux chefs-d'œuvre d'un coup ! (Pierre-Jacques MORINIERE, Paris). — L'insolite surtout, le fantastique un peu prennent le pas sur la SF traditionnelle... ou moderne. On peut aussi bien admirer le space-opera que l'insolite comme il est conçu dans cet excellent numéro. (Jean-Claude MEYER, Paris). — Absolument idiot ! ! ! Si le prochain numéro est aussi stupide, je cesserai d'en être lecteur, et pourtant je possède toute la

collection depuis le n° 1 (Jean GERVAIS, Caen). — C'est le plus mauvais que j'aie lu — et j'en ai lu 171 (Robert NALIATO, Palaiseau). — Très bon. Beaucoup de nouvelles à mi-chemin entre fantastique et SF (Ballard, Zelazny, Leiber). (Annette CHAMBON, Lyon). — Excellent en particulier à cause de *L'Infra-Monde* et *La dame aux albatros,* nouvelles vraiment passionnantes et jamais gratuites (Michel CHARLIER, Vennecy).

2 — Sur les nouvelles

LA DAME AUX ALBATROS :

Climat envoûtant, poésie et dépaysement et cependant ce monde nous est familier... Une très belle nouvelle (Pierre-Jacques MORINIERE, Paris). — Vous auriez dû publier la Ballade de l'Ancien Marinier. Trop d'allusions à ce poème restent incompréhensibles, on dirait qu'il nous manque une clé. Ceci dit, ce mélange d'*Altantide* et de *Portrait de Dorian Gray* se poursuit dans une atmosphère valable. Cela m'a plu et pourtant je n'ai pas aimé du tout *La forêt de cristal.* (Guy JOLIET, Liège). — Quoi qu'en dise Ballard, l'espace « extérieur » garde certes son intérêt. Mais cette aventure située dans « l'espace intérieur » est très attachante (abbé AUJEAN, Chartres). — Valeur poétique certaine ; l'ambiance est fantastique sans excès et les personnages ont une non-consistance superbe (Paul BONNEAU, Rochefort). — J'avais été favorablement influencé par *La forêt de cristal ; La dame aux albatros* n'a fait que confirmer cette impression (Gilles PROU, Vanves) — C'est du fantastique plutôt que de la SF. Cela fait penser à un pâle plagiat de Bradbury : les yachts des sables rappelant irrésistiblement les « sablonefs » martiennes. Offre dans son genre un certain intérêt de dépaysement un peu nébuleux (Robert DUCROCQ, Fontenay-sous-Bois). — J'apprécie autant un bon space-opera qu'un bon insolite ou fantastique. Je pense qu'un lecteur de *Fiction* doit savoir goûter tous les genres, pourvu que la nouvelle soit bonne, ce qui est le cas pour ce conte insolite et fantastique dont le surréalisme prouve qu'il est loin d'être « dépassé » (Jean-Claude MEYER, Paris).

LA MORT ET SON EXECUTEUR :

Zelazny est l'un des rares auteurs de SF à joindre une imagination débordante à l'intelligence philosophique. Les thèses défendues ne sont jamais trop apparentes ni sottes (contrairement aux thèses implicites dans la plupart des space-operas). Les personnages sont profondément humains et il ne tire pas à la ligne, contrairement à certains auteurs qui donnent dans la description faute de péripéties suffisantes (Annette CHAMBON, Lyon). — Excellent. Bien écrit, plein d'imagination. Très différent comme ton du premier extrait, mais aussi captivant sinon plus. Personnages psychologiquement vraisemblables et situations assez complexes pour intéresser du début à la fin (Guy JOLIET, Liège). — Excellente fresque épique qui aurait sa place dans une anthologie de littérature indienne (Edmée SANCHEZ, Paris). — Moins bon passage que *Nouvelle aurore.* L'auteur paraît s'embrouiller dans ses descriptions. La situation (autre planète) n'est pas assez suggérée (Jean-Yves LE ROUX, Gentilly). — Une vraie nouvelle d'aventures. Un style efficace et vivant, on a l'impression de lire les *Upanishads* de l'an 3000. Roger Zelazny est le n° 1 actuel ! ! ! (Pierre-Jacques MORINIERE, Paris).

L'INFRA-MONDE :

Forme originale, semblable à une pièce de théâtre. Texte moins touffu que celui de *La dame aux albatros* et qui exprime plus subtilement la séparation par rapport au réel (Pierre GLINEUR, Anzin). — Le fantastique de la situation repose sur des données psychiques concrètes (Michel CHARLIER, Vennecy). — Intéressant pour le monde du jeu chez les enfants, pour la dualité du bien et du mal ne pouvant exister l'un sans l'autre, pour la symbolique des dessins de Jane et les procédés de narration (Jean-Claude PASSELERGUE, Etampes). — Très bon. Le récit mériterait une analyse psycho-

logique approfondie... ne serait-ce que le nom du héros : *Gottfried Adler...* (abbé AUJEAN, Chartres).

WILOVYI :

Le style épouse parfaitement le sujet. Le contraste est impressionnant entre les hippies et l'autorité mais laisse malheureusement présager la fin (Michel CHARLIER, Vennecy). — L'auteur me plaît beaucoup. Sa nouvelle *Les gants d'écailles* devrait être portée à l'écran. Nous voyons les scènes classiques entre ses lignes. Auteur très complet (Alain LEBRAULT, Ploubazlanec). — Amusante satire mais aussi critique astucieuse des réactions actuelles de certaines personnes vis-à-vis de ces « malpropres ». Cette évocation est un cruel avertissement (Gérard CHAOUAT, Paris).

POUSSIERE DE LUNE :

On note un certain antisoviétisme latent, commun même chez les Américains libéraux. Ceci dit, Disch est une de vos meilleures révélations. Continuez à le publier (Gérard CHAOUAT, Paris). — L'actualité de ce récit donne beaucoup d'attrait à la lecture et renforce ma conviction sur ce don de voyance que possèdent quelques auteurs (Alain LEBRAULT, Ploubazlanec). — Beauté du titre, brièveté, densité tragique et absence de morale bébête et de sentimentalité sucrée. (Annette CHAMBON, Lyon). — J'apprécie le thème : ni la science, ni l'amour d'un été, *ni* la patrie ne valent la peine de mourir. Reste à critiquer le plan simpliste et le manque de suspense. Disch a de *gros sabots* (Jean-Claude PASSELERGUE, Etampes).

REFERENDUM SUR LE Nº 174

1. Ce numéro vous a-t-il plu ?

OUI NON

2. Avez-vous aimé l'illustration de couverture ?

OUI NON

3. Citez par ordre de préférence les trois récits que vous avez aimés le mieux :

1. ....

2. ....

3. ....

4. Citez celui que vous avez le moins aimé :

....

5. Quelle chronique ou rubrique avez-vous lue avec le plus d'intérêt ?

....

NOM : ....

ADRESSE : ....

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

VENDS état neuf *Rayon Fantastique* du n° 49 au 124 inclus sauf nos 63, 86, 90, 91, 120. 4,50 F le volume simple, 8 F le double ; *Fiction* spécial n° 5 : 5 F et nombreux spéciaux *Satellite*. Envoi contre remboursement plus frais. Ecrire à M. KRAJEWSKI, 123 rue de Clignancourt, PARIS 18e. Liste complète titres et auteurs contre timbre.

VENDS état neuf au plus offrant *Rayon Fantastique* nos 1, 5, 7, 8, 11 à 76, 79, 80, 81, 83 à 110, 112 à 114, 116 à 119, 121, 124. Ecrire à Jacques GUY, 143 rue Oberkampf, PARIS 11e.

VENDS état neuf, *Fiction* nos 1 à 100, *Mystère-Magazine* nos 65 à 110, 166 à 240, *Hitchcock Magazine* nos 1 à 31. Les trois collections : 250 F. Paul SEUX, Bât. 18 n° 35, ST-DIZIER-LE-NEUF.

VENDS ancien *Galaxie* nos 6 à 65 (mai 1954-avril 1959) sauf nos 21, 22, 23, 28, 29, 32. Faire offre à M. MARION, 25 avenue Descartes, 95 SOISY-SOUS-MONTMORENCY.

RECHERCHE *Les aventuriers du ciel* de R.M. de Nizerolles, paru aux éditions Férenczi. Ecrire Monsieur MARTIN, 147 route de Mitry, Bât. D, 93 AULNAY-SOUS-BOIS.

RECHERCHE au C.L.A. *Les armureries d'Ischer.* Ecrire à Michel ALTOUNIAN, 90 route de Bellet, 06 NICE.

ACHETE ou ECHANGE tout livre et tout fanzine de S.F. J.P. DELMAS, 15 rue Béranger, 92 CHATILLON.

Collectionneur de S.F., fantastique, vieux romans d'aventure, cherche correspondants français ou étrangers pour achat, vente, échange de romans, revues, illustrés, etc. B. PEYROTTE, 9 rue Parrot, PARIS 12e. Tél. 307.86.75 (après 20 h.).

En bref

Sternberg juge « Fiction »

Jacques Sternberg, dans le numéro 13 de *Plexus*, parle en ces termes de *Fiction* : *Autre sujet d'affliction : la revue* Fiction. *On était pourtant nombreux à compter sur* Fiction *— dans les années 53 — pour donner au peuple le plus pensif et le moins imginatif de la Terre le goût du fantastique, de la science-fiction, du baroque et de l'absurde. Vains espoirs, utopie, rêves galactiques ; s'il y a une revue capable de décourager au contraire les esprits avides de délires et de rêves, c'est bien* Fiction, *devenue un prétentieux recueil d'histoires illisibles ou simplement stupides. Ce qui n'exclut pas la pompeuse fatuité de l'équipe critique dont on pourrait vraiment croire qu'elle a vu tous les systèmes solaires et qu'elle reçoit directement son inspiration de Dieu le père lui-même. Que ne reçoit-elle, en même temps, quelques grammes de syntaxe et de style.* »

Il fut un temps où Jacques Sternberg était de nos amis. Apparemment il ne l'est plus. Voilà qui est bien triste.

Il fut un temps aussi où il ne s'en prenait pas aux gens avec une hargne de roquet. Mais tout le monde ne s'améliore pas en vieillissant. Pour compenser, il est vrai, Sternberg est maintenant devenu capable de donner des leçons de grammaire.

La seconde génération des amateurs de S.F.

Deux jeunes fans de quatorze ans, émus et tremblants, nous ont rendu visite à nos bureaux. Ils venaient nous montrer plusieurs numéros d'un fanzine fait à la main, entièrement rédigé et dessiné par eux, et par lequel ils essaient d'intéresser à la science-fiction leurs camarades. En leur parlant, nous avons été émerveillés de leur enthousiasme (la sience-fiction est pour eux une religion) et stupéfaits de l'étendue de leurs lectures (ils parlent du Rayon Fantastique comme de vieux routiers). L'un d'eux nous a déclaré lire de la science-fiction depuis l'âge de sept ans, après avoir été initié par sa mère ! Ce qui nous a fait prendre conscience d'un intéressant phénomène : nous allons voir surgir en France les lecteurs de SF de la seconde génération : les enfants des premiers amateurs qui découvrirent le genre en 1952. Pour en revenir à nos jeunes fans, ils souffrent de l'isolement bien connu du lecteur de science-fiction incompris par son milieu, car leurs camarades sont difficiles à convertir... Ils souhaitent ardemment entrer en contact avec d'autres jeunes pour des correspondances ou des échanges d'opinions. Nous adressons donc en leur nom un appel dans la revue. Et attention : à noter que leurs goûts sont plus « adultes » que ceux de bien des lecteurs plus âgés qu'eux, que les tendances les plus intellectuelles de la SF ne les rebutent pas — bref, qu'ils sont eux-mêmes de parfaits petits mutants de l'esprit. Ceux qui sont intéressés peuvent écrire à Patrick Farzaneh, 123 boulevard Masséna, Paris 13e, et Patrick Boitel, 13 Résidence Barbenson, rue Paul Hochard, 94 Chevilly-Larue.

Dépôt légal : 2e trimestre 1968 — Le Gérant : D. DOMANGE.
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan